

PENSÉES

DE

M. PASCAL

SUR LA RELIGION
ET SUR QUELQUES
AUTRES SUJETS.



Troisième édition. À Paris,
chez Guillaume Desprez, rue Saint Jacques,
à Saint Prosper. M. DC. LXXI.
avec privilège & approbation

Édition de 1671, Cette version des Pensées fut publiée par les amis jansénistes de Pascal à partir de fragments de manuscrits destinés à son Apologie de la religion chrétienne. Craignant la réaction des Jésuites si tout était publié, cette première publication ne comporta que la moitié environ des manuscrits de Pascal. Il faudra attendre le XIX^e siècle pour voir la publication de tous les fragments de cet ouvrage.

AVERTISSEMENT: Bien que cette version des Pensées s'appuie sur la transcription d'Eric Dubreucq, elle a été modifiée afin de tenter de reproduire l'orthographe d'un exemplaire de l'édition de 1671 conservé à la Bibliothèque nationale de France (document no. bpt6k57715n), mais sans avoir pour but de satisfaire les linguistes ou archivistes...

Ebook par Samizdat 2010

Ce document électronique fait appel aux polices *Im Fell* produits par Igino Marini. www.iginomarini.com

**ATTENTION: CONSERVEZ CETTE LICENCE SI VOUS
REDISTRIBUEZ CE FICHER - License ABU**

Version 1.1, Aout 1999

Copyright (C) 1999 Association de Bibliophiles Universels

<http://cedric.cnam.fr/ABU/>

abu@cnam.fr

La base de textes de l'Association des Bibliophiles Universels (ABU) est une oeuvre de compilation, elle peut être copiée, diffusée et modifiée dans les conditions suivantes:

1. Toute copie à des fins privées, à des fins d'illustration de l'enseignement ou de recherche scientifique est autorisée.

2. Toute diffusion ou inclusion dans une autre oeuvre doit:

a) soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivée.

b) soit permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement une version numérisée de chaque texte inclu, muni de la présente licence. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents extraits.

c) permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement la version numérisée originale, munie le cas échéant des améliorations visées au paragraphe 6, si elles sont présentes dans la diffusion ou la nouvelle oeuvre. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents extraits.

Dans tous les autres cas, la présente licence sera réputée s'appliquer à l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivée.

3. L'en-tête qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée au sein de la copie.

4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.

5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, additions de variantes, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, et datée.

6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice

----- FIN DE LA LICENCE ABU -----

*ATTENTION: CONSERVEZ CET EN-TÊTE SI
VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHIER ---*

<IDENT pensees.XX>
<IDENT_AUTEURS pascalb>
<IDENT_COPISTES dubreucq>
<ARCHIVE <http://www.abu.org/ABU/>>
<VERSION 1>
<DROITS o>
<TITRE Pensées (édition 1671, orthographe moderne)>
<GENRE prose>
<AUTEUR Pascal, Blaise>
<COPISTE Eric Dubreucq (dubreucq@cnam.fr)>
<NOTESPROD>

LES PENSÉES DE BLAISE PASCAL DANS L'ÉDITION
DE 1671

.

Table des matières

Observations disparates d'un protestant sur les Pensées.	vii
PRESENTATION.....	x
AVERTISSEMENT.....	xi
I. Contre l'Indifférence des Athées.....	1
II. Marques de la véritable Religion.....	7
III. Véritable Religion prouvée par les contrariétés qui font dans l'homme, & par le péché originel.....	11
IV. Il n'est pas incroyable que Dieu s'uniffe à nous.....	17
V. Soumission, & usage de la raison.....	18
VI. Foy sans raisonnement.....	19
VII. Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enfeigne la Religion Chrétienne.....	20
VIII. Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, & qui commence à lire l'Écriture.....	24
IX. Injustice, & corruption de l'homme.....	27
X. Juifs.....	29
XI. Moyse.....	34
XII. Figures.....	35
XIII. Que la Loi étoit figurative.....	36
XIV. JÉSUS-Christ.....	40
XV. Preuves de JÉSUS-CHRIST par les prophéties.....	43
XVI. Diverses preuves de JÉSUS-CHRIST.....	49
XVII. Contre Mahomet.....	51
XVIII. Dessein de Dieu de se cacher aux uns, & de se découvrir aux autres.....	52
XIX. Que les vrais Chrétiens & les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion.....	56
XX. On ne connaît Dieu utilement que par JÉSUS-Christ..	58
XXI. Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur, & de plusieurs autres choses.....	61
XXII. Connaissance générale de l'homme.....	66
XXIII. Grandeur de l'homme.....	68

XXIV. Vanité de l'homme.	70
XXV. Foiblesse de l'homme.....	72
XXVI. Misère de l'homme.....	76
XXVII. Pensées sur les miracles.	83
XXVIII. Pensées Chrétiennes.	90
XXIX. Pensées Morales.	103
XXX. Pensées sur la mort, qui ont été extraites d'une lettre écrite par Monsieur Pascal sur le sujet de la mort de Monsieur son Père.	110
XXXI. Pensées diverses.....	118

Observations disparates d'un protestant sur les Pensées.

Ceux qui ne connaissent pas ce texte un peu particulier de Blaise Pascal doivent noter qu'après son décès on a trouvé un tas de manuscrits, liés à un ouvrage sur lequel il travaillait, *Apologie de la religion chrétienne*. Les héritiers de Pascal ont dû faire le tri dans tous ces fragments et les assembler par thème. Le texte des *Pensées* est donc le résultat de cet assemblage et évidemment parfois le traitement de certaines parties n'est pas achevé et le lecteur doit se contenter de bribes de pensées, non développées. Certaines des ses affirmations sont particulièrement piquantes, par exemple «Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher.» Pascal est un des rares critiques francophones des Lumières de sa génération dont l'influence s'est fait sentir hors des cercles cléricaux.

Lorsqu'on explore l'histoire de la philosophie en Occident on constate que la pensée grecque, en particulier certains éléments du platonisme, reprise par Aristote et d'autres, ont pénétré profondément la pensée occidentale aussi bien chez les philosophes séculiers que la pensée théologique. Cela est vrai en particulier dans le cas de la dichotomie platonicienne du monde des archétypes qui s'oppose au monde physique. Le premier est le monde de la perfection, associé à la pensée et à l'abstrait. Le deuxième est celui du monde physique, celui des choses empiriques de la sexualité. Le premier est digne d'attention, le deuxième, méprisable, à peine toléré. Chez les catholiques cela donna lieu, entre autres, à la conception que seuls les célibataires peuvent vraiment s'approcher de Dieu. Chez Pascal cette dichotomie entra en collision violente avec ses intérêts scientifiques et il finira par renoncer à toutes ces questions qui lui semblaient tant en conflit avec sa relation avec Dieu. Dans le *Mémorial*, qui raconte son expérience de conversion, Pascal, échappe quelques bribes qui laissent voir cette contradiction qui le tourmente. «Oubli du monde et de tout, hormis Dieu» et «Renonciation totale et douce». Son intérêt pour les mathématiques, le monde physique et social, d'un côté, et Dieu et le christianisme de l'autre, vus comme contradictoire, incompatibles. Sa sœur décrira d'ailleurs avec approbation les pratiques ascétiques étranges que s'imposaient Pascal lors de la visite d'amis ou de curieux, ses *consultations mondaines*:

«Mais l'esprit de mortification, qui est l'esprit même de la

charité qui accommode toute chose, vint au secours, et lui inspira d'avoir une ceinture de fer pleine de pointes et de la mettre à nu sur sa chair toutes les fois qu'on le viendrait avertir que des messieurs le demandaient. Il le fit, et lorsqu'il s'élevait en lui quelque esprit de vanité, ou qu'il se sentait touché du plaisir de la conversation, il se donnait des coups de coude pour redoubler la violence de piqures, et se faire ensuite ressouvenir de son devoir.»

Quel masochisme stérile, quelle perte pour la science! Mais les talents de Pascal étaient multiples et peu de gens savent que vers 1658 Pascal participa à une des premières traductions de la Bible en français, un projet initié par le prêtre janséniste de Port-Royal, Louis-Isaac Lemaistre de Sacy, fils d'huguenot. De l'époque de Pascal, les jansénistes étaient soupçonnés d'hérésie et attaqués par les Jésuites. La participation de Pascal dans ce projet de traduction explique par ailleurs la connaissance approfondie du texte biblique que l'on rencontre dans ses Pensées, chose fort exceptionnelle chez un catholique du 17^e siècle. Le projet de Lemaistre de Sacy sera publié en 1667 et aura pour nom *Nouveau Testament de Mons*. http://fr.wikipedia.org/wiki/Louis-Isaac_Lemaistre_de_Sacy#Une_Bible_en_fran.C3.A7ais

Pour ce qui est du Mémorial, bien des évangéliques peuvent s'identifier à l'expérience décrite par Pascal. Sur la virginité perpétuelle de Marie, la connaissance biblique acquise par Pascal semble l'éloigner de la position catholique habituelle, car il observe :

«742. L'Évangile ne parle de la virginité de la Vierge que jusques à la naissance de Jésus-Christ.»

Ce que l'on peut reprocher à Pascal?

En tant que Protestant, évidemment les quelques discussions dans les Pensées sur les affirmations des papes (ou leur «infaillibilité»), le pouvoir des reliques sont de peu d'intérêt, car en contradiction avec les Écritures. Et dans le Mémorial, lorsque Pascal affirme: «Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur», il y a un problème de logique. La soumission à Jésus-Christ (et à sa Parole) ne peut être *totale* si on érige immédiatement à côté de Jésus et de sa Parole une autorité humaine à qui l'on doit soumission également. Pascal (comme la majorité des catholiques) est partagé et incohérent dans ses loyautés... Aux catholiques, la question se pose: où est la vérité? Dans les Saintes Écritures ou dans l'enseignement des papes et les traditions de l'Église catholique? Si on tente de les ériger côte à côte, alors inévitablement la Saintes Écritures auront le deuxième rang lorsqu'elle sera

en conflit avec l'enseignement catholique. Il en résulte que les Écritures sont utiles aux catholiques que dans la mesure où elles confirment la doctrine catholique.

Voici un exemple d'observation fort intéressante faite par Pascal sur le texte biblique, un parallèle entre Joseph, dans le livre de la Genèse, et Jésus.

« 768. Jésus-Christ figuré par Joseph : [innocent,] bien-aimé de son père, envoyé du père pour voir ses frères, est [etc., innocent,] vendu par ses frères vingt deniers, et par là devenu leur seigneur, leur sauveur, et le sauveur des étrangers, et le sauveur du monde ; ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, la vente et la réprobation qu'ils en firent.

Dans la prison, Joseph innocent entre deux criminels ; Jésus-Christ en la croix entre deux larrons. Il prédit le salut à l'un et la mort à l'autre, sur les mêmes apparences. Jésus-Christ sauve les élus et damne les réprouvés sur les mêmes crimes. Joseph ne fait que prédire ; Jésus-Christ fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé qu'il se souvienne de lui quand il sera venu en sa gloire ; et celui que Jésus-Christ sauve lui demande qu'il se souvienne de lui quand il sera en son royaume. »

Pascal avait des paroles très durs pour les Jésuites (et leur soif de pouvoir), qui ont été une de ses cibles favorites dans ses *Lettres Provinciales*.

« Les Jésuites ont voulu joindre Dieu au monde, et n'ont gagné que le mépris de Dieu et du monde. »

Dans son essai sur la *Superstition* (1741) l'athée David Hume émet ces observations sur le parti Janséniste, défendu avec tant de zèle par Pascal.

Les Jansénistes sont des enthousiastes et de zélés partisans de la dévotion passionnée et de la vie intérieure. Ils sont peu influencés par l'autorité et, en un mot, ne sont qu'à demi catholiques. Les conséquences sont exactement conformes au raisonnement qui a précédé : les Jésuites sont les tyrans du peuple et les esclaves de la cour, et les Jansénistes gardent vivantes les petites étincelles d'amour de la liberté qui se trouvent dans la nation française

Paul Gosselin, anthropologue

PRESENTATION

Ayant été, par hasard, mis en possession d'une édition ancienne de Pascal - «Pensées de M. Pascal sur la Religion et sur quelques autres sujets, qui ont esté trouvées après sa mort parmy ses papiers. Troisième Edition. A Paris, Chez Guillaume Desprez, rue Saint Jacques, à Saint Prosper. M. DC. LXXI. Avec Privilège & Approbation» - - j'ai jugé bon de donner accès à ce texte.

On pourra ainsi en comparer la teneur avec les brouillons ou fragments de Pascal tels qu'on les publie désormais, et mesurer la différence du Pascal dont Port-Royal nous brosse la figure d'avec le Pascal dont les actuels historiens de la philosophie nous tracent le portrait. La présente édition est la troisième chronologiquement, mais la deuxième en réalité: la première fut donnée en 1669, mais eut un tirage et une diffusion extrêmement limités. De sorte que c'est l'édition de 1670, marquée «deuxième édition», qui doit être considérée comme archétypale. Reste que nous n'en avons pas trouvée une version libre de droits.

Raison pour laquelle nous offrons celle-ci, qui en est une copie conforme (la pagination est différente: chaque page est augmentée d'une ligne; quelques erreurs viennent la défigurer, que nous avons rectifiées, mais bien d'autres, propres à l'édition de 1670, y ont été corrigées). Il m'a paru également nécessaire de respecter l'orthographe du XVII^e siècle avec toutes ses particularités: elles font partie de cette belle langue classique et lui donnent aussi son goût inimitable. Il en va de même de la ponctuation, dont la transcription relèverait d'un exercice de traduction pour lequel je ne suis pas qualifié.

Cependant, il est bien évident que ceux qui voudraient faire une recherche lexicale pourraient se trouver gênés par ces particularités: c'est pourquoi je me suis décidé à offrir aussi une version dont l'orthographe soit modernisée. Chacun pourra ainsi choisir suivant ses goûts propres ou ses nécessités personnelles.

Le présent texte ayant été recopié manuellement, il est évident que certaines fautes et coquilles ne peuvent manquer de s'être glissées dans la présente version (les erreurs d'origine ont été reproduites: chacun les ôtera ou les conservera aisément et à son gré). Je prie instamment le lecteur de me les pardonner -- mais surtout de les communiquer par courrier électronique à l'ABU, de façon à ce que nous puissions améliorer cette édition.

Éric Dubreucq
 Secrétaire de l'Association des BiblioFiles Universels
 dubreucq@cnam.fr
 </NOTESPROD>

AVERTISSEMENT.

LES Pensées qui sont contenues dans ce Livre ayant été écrites et composées par Monsieur Pascal en la maniere qu'on l'a rapporté dans la Préface, c'est-à-dire à mesure qu'elles lui venaient dans l'esprit, et sans aucune suite; il ne faut pas s'attendre d'en trouver beaucoup dans les chapitres de ce Recueil, qui sont la plupart composés de quantité de pensées toutes détachées les unes des autres, et qui n'ont été mises ensemble sous les mesmes matieres. Mais quoiqu'il soit assez facile, en lisant chaque article, de juger s'il est une suite de ce qui le précède, ou s'il contient une nouvelle pensée; néanmoins on a crû que pour les distinguer davantage il était bon d'y faire quelque marque particulière. Ainsi lorsque l'on verra au commencement de quelque article cette marque ([§]) cela veut dire qu'il y a dans cet article une nouvelle pensée qui n'est point une suite de la précédente, et qui en est entièrement séparée. Et l'on connaîtra par mesme moyen que les articles qui n'auront point cette marque ne composent qu'un seul discours, et qu'ils ont été trouvés dans cet ordre et cette suite dans les originaux de Monsieur Pascal.

L'on a aussi jugé à propos d'ajouter à la fin de ces pensées un Priere que Monsieur Pascal composa étant encore jeune, dans une maladie qu'il eut, et qui a déjà été imprimée deux ou trois fois sur des copies assez peu correctes, parce que ces impressions ont été faites sans la participation de ceux qui donnent à présent ce Recueil au public.

[I]

pendent opera interrupta.



I.

Contre l'Indifférence des Athées.

Que ceux qui combattent la Religion apprennent au moins quelle elle est avant que de la combattre. Si cette Religion se vançoit d'avoir une vue claire de Dieu, & de le posséder [2] à découvert & sans voile, ce seroit la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puis qu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres, & dans l'éloignement de Dieu, & que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, *Deus absconditus*: & enfin si elle travaille également à établir ces deux choses; que Dieu a mis des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheroient sincèrement; & qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur; quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre; puisque cette obscurité où ils sont, & qu'ils objectent à l'Église ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient sans toucher à l'autre, & confirme sa doctrine bien loin de la ruiner?

Il faudroit pour la combattre qu'ils [3] criaient qu'ils ont fait tous leurs efforts pour chercher partout, & même dans ce que l'Église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parloient de la sorte, ils combattoient à la vérité une de ses prétentions. Mais j'espère montrer icy qu'il n'y a point de personne raisonnable qui puisse parler de la sorte; & j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sçay assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'Écriture, & qu'ils ont interrogé quelque Ecclésiastique sur les vérités de la foy. Après cela ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres & parmi les hommes. Mais en vérité je ne puis m'empêcher de leur dire, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas icy de l'intérêt léger de quelque personne étrangère: il s'agit de nous-mêmes & de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, & [4] qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sen-

timent pour être dans l'indifférence de sçavoir ce qui en est. Toutes nos actions & toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens & jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être nostre dernier objet.

Ainsi nostre premier intérêt & nostre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet d'où dépend toute nostre conduite. & c'est pourquoy parmy ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, & ceux qui vivent sans s'en mettre en peine & sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, & qui n'épargnant rien pour en sortir sont de cette recherche leur [5] principale & leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, & qui par cette seule raison, qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, & d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui quoiqu'obscures d'elles-mêmes ont néanmoins un fondement très solide, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne & m'épouvante; c'est un monstre pour moy. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends au contraire que l'amour propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison nous doit donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voyent les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort [6] élevée pour comprendre qu'il n'y a point icy de satisfaction véritable & solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, & qu'enfin la mort qui nous menace à chaque instant nous doit mettre dans peu d'années, & peut-être en peu de jours dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'aneantissement. Entre nous & le ciel, l'enfer ou le néant il n'y a donc que la vie qui est la chose du monde la plus fragile; & la ciel n'est pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela ny de plus terrible. Faisons tant que nous voudrions les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvoient anean-

tir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance, & la mort qui la doit ouvrir les mettra infailliblement dans peu de temps dans [7] l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence; & c'est déjà assurément un très grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute & qui ne cherche pas est tout ensemble & bien injuste, & bien malheureux. *Que* s'il est avec cela tranquille & satisfait, qu'il en fasse profession, & enfin qu'il en fasse vanité, & que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie & de sa vanité, je n'ay point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments? *Quel* sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? *Quel* sujet de vanité de se voir dans des obscuritez impénétrables? *Quelle* consolation de n'attendre jamais de consolateur?

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, & dont il faut faire sentir l'extravagance & la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en [8] leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voyez comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils font, & sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne fais qui m'a mis au monde, ny ce que c'est que le monde, ny que moy-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne fais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; & cette partie même de moy qui pense ce que je dis, & qui fait réflexion sur tout & sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'Univers qui m'enferment, & je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans sçavoir pourquoy je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ny pourquoy ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, & de toute celle qui me fuit. Je ne vois que des infirmités de toutes parts qui [9] m'engloutissent comme un atome, & comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais c'est ce que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne fais d'où je viens, aussi je ne fais où je vais; & je fais seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans sçavoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. & de tout

cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me doit arriver, & que je n'ay qu'à suivre mes inclinations sans réflexion & sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais n'en veux pas prendre la peine, ny faire un [10] pas pour le chercher; & en traitant avec mépris ceux qui se travailleroient de ce foin, je veux aller sans prévoyance & sans crainte tenter un si grand événement, & me laisser mollement conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En vérité il est glorieux à la Religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; & leur opposition luy est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne. Car la foy Chrestienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses, la corruption de la nature, & la rédemption de JÉSUS-CHRIST. Or s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la faiblesse de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état; rien ne luy est si redoutable que l'éternité. & ainsi qu'il se trouve des hommes indifférents à la [11] perte de leur être, & au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses: ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent; & ce même homme qui passe les jours & les nuits dans la rage & dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui là même qui sçay qu'il va tout perdre par la mort, & qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble, & sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles dans un cœur si sensible aux plus légers; c'est un enchantement incompréhensible, & un assoupissement furnaturel.

Un homme dans un cachot ne sachant si son arrest est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, & cette heure suffisant, s'il sçay qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là non à s'informer si cet arrest est donné, mais à jouer, & à se [12] divertir. C'est l'état où se trouvent ces personnes, avec cette différence que les maux dont ils sont menacés sont bien autre que la simple perte de la vie & un supplice passager que ce prisonnier appréhenderoit. Cependant ils courent sans souci dans le précipice après avoir mis quelque chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, & ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

Ainsi non seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu prouve la véritable Religion, mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, & qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour vivre dans cet état, & encore plus pour en faire vanité. Car quand ils auroient une certitude entière qu'ils n'auroient rien à craindre après la mort que de tomber dans le néant, ne seroit-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité? N'est-ce donc pas une folie inconcevable, n'est-ce pas assurément, de faire gloire d'être dans ce doute? [13]

& néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer, & du néant semble si beau, que non seulement ceux qui sont véritablement dans ce doute malheureux s'en glorifient; mais que ceux même qui n'y sont pas croient qu'il leur est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plus part de ceux qui s'en meslent sont de ce dernier genre; que ce sont des gens qui se contrefont, & qui ne sont pas tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des personnes qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'importé. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug; & la plus part ne le font que pour imiter les autres.

Mais s'ils ont encore tant soit peu de sens commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas la moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement [14] des choses, & qui savent que la seule voie d'y réussir c'est de paraître honnête, fidèle, judicieux, & capable de servir utilement ses amis; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. Or quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qu'il a secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions, qu'il se considère comme seul maître de sa conduite, qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir porté par là à en avoir désormais bien de la confiance en luy, & à en attendre des consolations, des conseils, & des secours dans tous les besoins de la vie? Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire qu'il doute si notre âme est autre chose qu'un peu de vent & de fumée, & encore de nous le dire d'un ton de voix fier & content? Est-ce donc une chose à dire gayement; & n'est-ce pas une chose à dire au contraire tristement, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensoient sérieusement ils [15] verroient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, & si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus

capable de leur attirer le mépris & l'averfion des hommes, & de les faire paffer pour des personnes fans eſprit & fans jugement. & en effet ſi on leur fait rendre compte de leurs ſentiments & des raifons qu'ils ont de douter de la Religion, ils diront des chofes ſi foibles & ſi baffes qu'ils perfuaderoient plutoft du contraire. C'étoit ce que leur difait un jour fort à propos une perſonne: ſi vous continuez à diſcourir de la forte, leur difait-il, en vérité vous me convertirez. & il avoit raifon; car qui n'auroit horreur de ſe voir dans des ſentiments où l'on a pour compagnons des perſonnes ſi mépriſables?

Ainſi ceux qui ne font que feindre ces ſentiments font bien malheureux de contraindre leur naturel pour ſe rendre les plus impertinents des hommes. S'il font fâchez dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de [16] lumière, qu'ils ne le diſſimulent point. Cette déclaration ne ſera pas honteuſe. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien ne découvre davantage une étrange foibleſſe d'eſprit que de ne pas connoiſtre quel eſt le malheur d'un homme fans Dieu. rien ne marque davantage une extrême baſſeſſe de cœur que de ne pas fouhaiter la vérité des promeſſes éternelles. Rien n'eſt plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laiſſent donc ces impiétéz à ceux qui font aſſez mal nez pour en eſtre véritablement capable: qu'ils ſoient au moins honneſtes gens, s'ils ne peuvent encore eſtre Chreſtienſ: & qu'ils reconnoiſſent enfin qu'il n'y a que deux fortes de perſonnes; ou ceux qui ſervent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoiſſent; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoiſſent pas encore.

C'eſt donc pour les perſonnes qui cherchent Dieu ſincèrement, & qui reconnoiſſant leur miſere défirent véritablement d'en fortir, qu'il eſt juſte [17] de travailler, afin de leur aider à trouver la lumière qu'ils n'ont pas.

Mais pour ceux qui vivent fans le connoiſtre, & fans le chercher, ils ſe jugent eux-mêmes ſi peu dignes de leur ſoin, qu'ils ne font pas dignes du ſoin des autres: & il faut avoir toute la charité de la Religion qu'ils mépriſent pour ne les pas mépriſer juſqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette Religion nous oblige de les regarder toujours tant qu'ils ſeront en cette vie comme capables de la grace qui peut les éclairer, & de croire qu'ils peuvent eſtre dans peu de temps plus remplis de foy que nous ne ſommes, & que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils ſont; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fiſt pour nous ſi nous étions en leur place, & les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes, & à faire au moins quelque pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumière. Qu'ils

donnent à le lecture de cet ouvrage quelque-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs. [18] Peut-estre y rencontreront-ils quelque chose, ou du oins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite & un véritable désir de connoître la vérité, j'espère qu'il y auront satisfaction, & qu'ils seront convaincus des preuves d'une Religion si divine que l'on y a ramassées.



II.

Marques de la véritable Religion

LA vraie Religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu. Cela est bien juste. & cependant aucune autre que la nostre ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la concupiscence de l'homme, & l'impuissance où il est par luy-mesme d'acquérir la vertu. Elle doit y avoir apporté les remedes dont la priere est le principal. Nostre Religion a fait tout cela; & nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aymer & de le fuivre. [19] .i.

[§] Il faut pour faire qu'une Religion soit vraie qu'elle ait connu nostre nature. Car la vraie nature de l'homme, son vray bine, la vraie vertu, & la vraie Religion sont choses dont la connaissance est inséparable. Elle doit avoir connu la grandeur & la bassesse de l'homme, & la raison de l'un & de l'autre. Quelle autre Religion que la Chrestienne a connu toutes ces choses?

[§] Les autres Religions, comme les Payennes, sont plus populaires; car elles consistant toutes en extérieur; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une Religion purement intellectuelles seroit plus proportionnée aux habiles; mais elle ne serviroit pas au peuple. La seule Religion Chrestienne est proportionnée à tous, estan meslée d'extérieur & d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur, & abaisse les superbes à l'extérieur, & n'est pas parfaite sans les deux. Car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, & que les habiles foudent leur esprit à la lettre, en pratiquant ce qu'il y a d'extérieur. [20]

[§] Nous sommes haïssables; la raison nous en convainc. Or nulle autre Religion que la Chrestienne ne propose de se haïr. Nulle autre Religion ne peut donc estre reçue de ceux qui savent qu'ils ne sont dignes que de haine.

[§] Nulle autre Religion que la Chrestienne n'a connu que l'homme est la plus excellente créature, & en même temps la plus misérable. Les uns qui ont bien connu la réalité de son excellence ont pris pour lâcheté & pour ingratitude les sentiments bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes. & les autres qui ont bien connu combien cette bassesse est effective ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur qui sont aussi naturels à l'homme.

[§] Nulle Religion que la nôtre n'a enseigné que l'homme naît en péché. Nulle secte de Philosophes ne l'a dit. Nulle n'a donc dit vray.

[§] Dieu étant caché, toute Religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas véritable; & toute Religion qui n'en rend pas la raison n'est [21] pas instruisante. La nôtre fait tout cela.

[§] Cette Religion qui consiste à croire que l'homme est tombé d'un état de gloire & de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence, & d'éloignement de Dieu, mais qu'enfin il seroit rétabli par un Messie qui devait venir, a toujours été sur la terre. Toutes choses ont passé, & celle là a subsisté pour laquelle sont toutes choses. Car Dieu voulant se former un peuple saint qu'il sépareroit de toutes les autres nations, qu'il délivreroit de ses ennemis, qu'il mettroit dans un lieu de repos, a promis de la faire, & de venir au monde pour cela; & il a prédit par ses Prophètes le temps & la manière de sa venue. & cependant pour affermir l'espérance de ses élus dans tous les temps, il leur en a toujours fait voir des images & des figures, & il ne les a jamais laissés sans des assurances de sa puissance & de sa volonté pour leur salut. Car dans la création de l'homme, Adam en étoit témoin, & le dépositaire de la promesse du sauveur [22] qui devait naître de la femme. & quoy que les hommes étant encore si proches de la création ne pussent avoir oublié leur création, & leur chute, & la promesse de que Dieu leur avait faite d'un Rédempteur, néanmoins comme dans ce premier âge du monde ils se laissèrent emporter à toutes sortes de désordres, il y avait cependant des Saints, comme Énoch, Lamech, & d'autres qui attendoient en patience le Christ promis dès le commencement du monde. Ensuite Dieu a envoyé Noé, qui a vu la malice des hommes au plus haut degré; & il l'a sauvé en noyant toute la terre par un miracle qui marquait assez, & le pouvoir qu'il avait de sauver le monde, & la volonté qu'il avait de le faire, & de faire naître de la femme celui qu'il avait promis. Ce miracle suffisoit pour affermir l'espérance des hommes; & la mémoire en étant encore assez fraîche parmy eux, Dieu fit ses promesses à Abraham qui étoit tout environné d'idolâtres, & il luy fit connoître le mystère du Messie qu'il devait envoyer. Au temps d'Isaac [23] & de

Jacob l'abomination étoit répandue fur toute la terre; mais ces Saints vivoient en la foy; & Jacob mourant, & béniffant fes enfans s'écrie par un transport qui luy fait interrompre fon difcours: J'attens, ô mon Dieu, le fauveur que vous avez promis, *salutare tuum expectabo Domine.* (Genes. 49. 18.).

Les Égyptiens étoient infectez & d'idolâtrie & de magie; le peuple de Dieu mefme étoit entrafné par leurs exemples. Mais cependant Moyfe & d'autres voyoient celuy qu'ils ne voyoient pas, & l'adoroient en regardant les biens éternels qu'ils leur préparoit. Les Grecs & les Latins enfuite ont fait régner les fauffes divinités; les Poètes ont fait diverses théologies; les Philofophes fe font séparéz en mille sectes différentef: & cependant il y avoit toujours au cœur de la Judée des hommes choifis qui prédisoient la venue de ce Meffie qui n'étoit connu que d'eux.

Il eft venu enfin en la conformation des temps: & depuis, quoy-qu'on [24] ait vu naître tant de schismes & d'héréfies, tant renverser d'Estats, tant de changements en toute chofe; cette Église qui adore celuy qui a toujours été adoré a fubfisté fans interruption. & ce qui eft admirable, incomparable, & tout à fait divin, c'eft que cette Religion qui a toujours duré a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d'une deftruction univerfelle; & toutes les fois qu'elle a été en cet estat Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de fa puiffance. C'eft ce qui eft étonnant, & qu'elle fe foit maintenue fans fléchir & plier fous la volonté des tyrans.

[§] Les estats périroient fi on ne faisait plier fouvent les loix à la néceffité. Mais jamais la religion n'a fouffert cela, & n'en a ufé. Auffi il faut ces accommodemens, ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on fe conférve en pliant, & ce n'est pas proprement fe maintenir; & encore périffent-ils enfin entierement: il n'y en a point qui ait duré 1500. ans. Mais que cette Religion fe foit [25] toujours maintenue, & inflexible; cela eft divin.

[§] Ainfi le Meffie a toujours été crû. La tradition d'Adam étoit encore nouvelle en Noé & en Moyfe. Les Prophètes l'on prédit depuis, en prédisant toujours d'autres chofes, dont les événemens qui arrivoient de temps en temps à la vue des hommes marquoient la vérité de leur miffion, & par conféquent celle de leurs promeffes touchant le Meffie. Ils ont tous dit que la loi qu'ils avoyent n'étoit qu'en attendant celle du Meffie; que jufques là elle seroit perpétuelle, mais que l'autre dureroit éternellement; qu'aynfi leur loi ou celle du Meffie dont elle étoit la promeffe seroient toujours fur la terre. En effet elle a toujours duré; & JÉSUS-CHRIST eft venu

dans toutes les circonstances prédites. Il a fait des miracles, & les Apôtres aussi qui ont converti les Payens; & par là les Prophéties estant accomplies le Messie est prouvé pour jamais.

[§] La seule Religion contraire à la nature en l'estat qu'elle est, qui [26] combat tous nos plaisirs, & qui paraît d'abord contraire au sens commun est la seule qui ait toujours été.

[§] Toute la conduite des choses doit avoir pour objet l'établissement & la grandeur de la Religion: les hommes doivent avoir en eux-mêmes des sentiments conformes à ce qu'elle nous enseigne: & enfin elle doit être tellement l'objet & le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes puisse rendre raison & de toute la nature de l'homme en particulier, & de toute la conduite du monde en général.

Sur ce fondement les impies prennent lieu de blasphémer la Religion Chrétienne, parce qu'ils la connaissent mal. Ils s'imaginent qu'elle consiste simplement en l'adoration d'un Dieu considéré comme grand, puissant, & éternel; ce qui est proprement le Déisme presque aussi éloigné de la Religion Chrétienne que l'Athéisme qui y est tout à fait contraire. & delà ils concluent que cette religion n'est pas véritable; parce que si elle l'étoit il faudroit que Dieu [27] se manifestât aux hommes par des preuves si sensibles qu'il fût impossible que personne le méconnût.

Mais qu'il en concluent ce qu'ils voudront contre le Déisme, ils n'en concluront rien contre la Religion Chrétienne qui reconnaît que depuis le péché Dieu ne se montre point aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourroit faire, & qui consiste proprement au mystère du Rédempteur, qui unissant en lui les deux natures divine & humaine, a retiré les hommes de la corruption du péché pour les réconcilier à Dieu en sa personne divine.

Elle enseigne donc aux hommes ces deux vérités, & qu'il y a un Dieu dont ils sont capables, & qu'il y a une corruption dans la nature qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connoître l'un & l'autre de ces points; & il est également dangereux à l'homme de connoître Dieu sans connoître sa misère, & de connoître sa misère sans connoître le Rédempteur qui l'en peut guerir. Une seule de ces [27] connoissances fait ou l'orgueil des Philosophes qui ont connu Dieu & non leur misère, ou le désespoir des Athées qui connaissent leur misère sans Rédempteur.

& ainsi, comme il est également de la nécessité de l'homme de connoître ces deux points, il est aussi également de la miséricorde de Dieu de nous les avoir fait connoître. La Religion Chrétienne le fait; c'est en cela qu'elle consiste.

Qu'on examine l'ordre du monde sur cela, & qu'on voye si toutes choses ne tendent pas à l'établissement des deux chefs de cette Religion.

[§] Si l'on ne se connoît point plein d'orgueil, d'ambition, de concupifcence, de foiblesse, de misere & d'injustice, on est bien aveugle. & si en le connoissant on ne désire d'en estre délivré que peut-on dire d'un homme si peu raisonnable? Que peut-on donc avoir que de l'estime pour une Religion qui connoît si bien les défauts de l'homme; & que du désir pour la vérité d'une Religion qui y promet des remedes si fouhaitables? [29]



III.

Véritable Religion prouvée par les contrariétés qui sont dans l'homme, & par le péché originel.

Les grandeurs & les miseres de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne, qu'il y a en luy quelque grand principe de grandeur, & en mesme temps quelque grand principe de misere. Car il faut que la véritable Religion connoisse à fond nostre nature, c'est-à-dire qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand, & tout ce qu'elle a de misérable, & la raison de l'un & de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent. S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout, il faut que la vraie Religion nous enseigne à n'adorer que luy, & à n'aimer que luy. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuissance [30] d'adorer ce que nous ne connoissons pas, & d'aimer autre chose que nous, il faut que la Religion qui instruit de ces devoirs nous instruisse aussi de cette impuissance, & qu'elle nous en apprenne les remedes.

Il faut rendre l'homme heureux qu'elle luy montre qu'il y a un Dieu, qu'on est obligé de l'aimer, que nostre véritable félicité est d'estre à luy, & nostre unique mal d'estre séparé de luy. Il faut qu'elle nous apprenne que nous sommes plein de ténèbres qui nous empêchent de le connoître & de l'aimer, & qu'aynsi nos devoirs nous obligent d'aimer Dieu, & nostre concupifcence nous en

détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de l'opposition que nous avons à Dieu & à nostre propre bien. Il faut qu'elle nous en enseigne les remedes, & les moyens d'obtenir ces remedes. Qu'on examine sur cela toutes les Religions, & qu'on voye s'il y en a une autre que la Chrestienne qui y satisfasse.

Sera-ce celle qu'enfermoient les [31] Philosophes qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous? Est-ce là le vray bien? Ont-ils trouvé le remede à nos maux? Est-ce avoir gueri la présomption de l'homme que de l'avoir égalé à Dieu? & ceux qui nous ont égalé aux bestes, & qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien ont-ils apporté le remede à nos concupiscences? Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns; voyez celuy auquel vous ressemblez, & qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblable à luy; la sagesse vous y égalera, si vous voulez la fuivre. & les autres disent: Baïffez vos yeux vers la terre, chétif ver que vous estes, & regardez les bestes dont vous estes le compagnon. Que deviendra donc l'homme? Sera-t-il égal à Dieu ou aux bestes? Quelle effroyable distance! Que ferons nous donc? Quelle Religion nous enseignera à guerir l'orgueil, & la concupiscence? Quelle Religion nous enseignera nostre bien, nos devoirs, les foiblez qui nous en détournent, les remedes qui [32] les peuvent guerir, & le moyen d'obtenir ces remedes? Voyons ce que nous dit sur cela la Sagesse de Dieu, qui nous parle dans la Religion Chrestienne.

C'est en vain, ô homme, que vous cherchez dans vous-mesme le remede à vos miseres. Toutes vos lumieres ne peuvent arriver qu'à connoître que ce n'est point en vous que vous trouverez ny la vérité ny le bien. Les Philosophes vous l'ont promis; ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ny quel est votre véritable bien, ny quel est votre véritable estat. Comment auroient-ils donné des remedes à vos maux, puis qu'ils ne les ont pas seulement connus? Vos maladies principales sont l'orgueil qui vous soustroit à Dieu, & la concupiscence qui vous attache à la terre; & ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a esté que pour exercer votre orgueil. Ils vous ont fait penser que vous luy estes semblables par votre nature. & ceux qui ont vu la [33] vanité de cette prétention vous ont jeté dans l'autre précipice en vous faisant entendre que votre nature étoit pareille à celle des bestes, & vous ont porté à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous instruire de vos injustices. N'attendez donc ny vérité ny consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formé, & qui puis seule vous apprendre qui vous

estes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'estat où je vous ai formé. J'ay créé l'homme fainct, innocent, parfait. Je l'ay rempli de lumiere & d'intelligence. Je luy ai communiqué ma gloire & mes merveilles. L'oeil de l'homme voyait alors la Majesté de Dieu. Il n'étoit pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ny dans la mortalité, & dans les miseres qui l'affligent. Mais il n'a pu foutenir tant de gloire fans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de luy-mesme, & indépendant de mon secours. Il s'est foustroit à ma domination: & s'égalant à moy par le désir de [34] trouver la félicité en luy-mesme, je l'ay abandonné à luy; & révoltant toutes les créatures qui luy étoient founises, je les luy ai rendu ennemief; en forte qu'aujourd'huy l'homme est devenu semblable aux bestes, & dans un tel éloignement de moy qu'à peine luy reste-t-il quelque lumiere confuse de son autheur, tant toutes ses connoissances ont esté éteintes ou troublées. Les sens indépendants de la raison & souvent maîtres de la raison l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent, & dominant sur luy ou en le fountant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs, ce qui est encore une domination plus terrible & plus impérieuse.

[§] Voilà l'estat où les hommes sont aujourd'huy. Il leur reste quelque instinct impuissant du bonheur de leur premiere nature; & ils sont plongez dans les miseres de leur aveuglement & de leur concupiscence qui est devenue leur seconde nature.

[§] De ces principes que je vous [35] ouvre vous pouvez reconnoître la cause de tant de contrariétéz qui ont étonné tous les hommes, & qui les ont partagez.

[§] Observez maintenant tous les mouvemens de grandeur & de gloire que ce sentiment de tant de miseres ne peut étouffer, & voyez s'il ne faut pas que la cause en soit une autre nature.

[§] Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous estes à vous-mesme. Humiliez vous, raison impuissance, taisez vous, nature imbécile; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme; & entendez de votre Maître votre condition véritable que vous ignorez.

[§] Car enfin si l'homme n'avait jamais esté corrompu il jouiroit de la vérité & de la félicité avec assurance. & si l'homme n'avait jamais esté que corrompu il n'auroit aucune idée ny de la vérité ny de la béatitude. Mais malheureux que nous sommes, & plus que s'il n'y avait aucune grandeur dans nostre condition, nous avons une idée du bonheur, & ne [36] pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, & ne possédons que le mensonge; incapables d'ignorer absolument, & de sçavoir certainement; tant il est manifeste que nous avons esté dans

un degré de perfection dont nous sommes malheureusement tombez.

[§] Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité & cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois en l'homme un véritable bonheur dont il ne luy reste maintenant que la marque & la trace toute vide, qu'il essaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, en cherchant dans les choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, & que les unes & les autres sont incapables de luy donner, parce que ce gouffre infiny ne peut estre rempli que par un objet infiny & immuable?

[§] Chose étonnante cependant, que le mystere le plus éloigné de nostre connaissance qui est celui de la transmission du péché originel soit une chose dans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de [37] nous-mêmes. Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus nostre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui estant si éloignez de cette source semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous parait pas seulement impossible, il nous semble mesme tres injuste. Car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de nostre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté pour un péché où il parait avoir eu si peu de part qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en estre? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. & cependant sans ce mystere le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le noeud de nostre condition prend ses retours & ses plis dans cet abîme. De forte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystere, que ce mystere n'est inconcevable à l'homme.

[§] Le péché originel est une folie devant les hommes; mais on le [38] donne pour tel. On ne doit donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puis qu'on ne prétend pas que la raison y puisse atteindre. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus* (I. Cor. I. I. [sic pour 1, 25]). Car sans cela que dira-t-on qu'est l'homme? Tout son estat dépend de ce point imperceptible. & comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose au dessus de sa raison; & que sa raison bien loin de l'inventer par ses voyes, s'en éloigne quand on le luy présente?

[§] Ces deux estats d'innocence, & de corruption estant ouverts il est impossible que nous ne les reconnoissions pas.

[§] Suivons nos mouvemens, observons nous nous-mêmes, & voyons si nous n'y trouverons pas les caracteres vivants de ces deux natures.

[§] Tant de contradictions se trouveroient elles dans un fujet simple?

[§] Cette duplicité de l'homme est si visible qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux âmes, un [39] fujet simple leur paraissant incapable de telles & si foudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

[§] Ainsi toutes ces contrariétés qui sembloient devoir le plus éloigner les hommes de la connaissance d'une Religion, sont ce qui les doit plutôt conduire à la véritable.

Pour moy j'avoue qu'aussitôt que la Religion Chrétienne découvre ce principe que la nature des hommes est corrompue & détournée de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette vérité. Car la nature est telle qu'elle marque partout un Dieu perdu, & dans l'homme, & hors de l'homme.

[§] Sans ces divines connaissances qu'ont pu faire les hommes, sinon ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur faiblesse présente? Car ne voyant pas la vérité entière ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu; les uns considérant la nature comme incorrupte, les autres comme irréparable. [40] Ils n'ont pu fuir ou l'orgueil, ou la paresse qui sont les deux sources de tous les vices; puisqu'ils ne pouvoient sinon ou s'y abandonner par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car s'ils connoissoient l'excellence de l'homme, ils en ignoroient la corruption; de sorte qu'ils évitoient bien la paresse, mais ils se perdoient dans l'orgueil. & s'ils reconnoissoient l'infirmité de la nature, ils en ignoroient la dignité; de sorte qu'ils pourvoient bien en éviter la vanité, mais c'étoit en se précipitant dans le désespoir.

De là viennent les diverses sectes des Stoïciens & des Épicuriens, des Dogmatistes & des Académiciens, etc. La seule Religion Chrétienne a pu guérir ces deux vices; non pas en chassant l'un par l'autre par la sagesse de la terre; mais en chassant l'un & l'autre par la simplicité de l'Évangile. Car elle apprend aux justes qu'elle élève jusqu'à la participation de la Divinité même, qu'en ce sublime état ils portent encore la source de toute la corruption qui les rend durant toute leur [41] vie sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché; & elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur Rédempteur. Ainsi donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, & consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère avec tant de justice la crainte avec l'espérance par cette double capacité qui est commune à tous & de la grâce & du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespérer; & qu'elle élève infi-

niment plus que l'orgueil de la nature, mais fans enfler; faisant bien voir par là qu'estan feule exempte d'erreur & de vice, il n'appartient qu'à elle & d'instruire & de corriger les hommes.

[§] Le Christianisme est étrange. Il ordonne à l'homme de reconnaître qu'il est vil & même abominable; & il luy ordonne en même temps de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contre-poids cette élévation le rendroit horriblement vain, ou cet abaiffement le rendroit horriblement abject. [42]

[§] L'Incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère par la grandeur du remède qu'il a fallu.

[§] On ne trouve pas dans la Religion Chrestienne un abaiffement qui nous rende incapable du bien, ny une fainteté exempte du mal.

[§] Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir & de perdre la grace, à cause du double péril où il est toujours exposé de désespoir ou d'orgueil.

[§] Les Philosophes ne prescrivoyent point des sentiments proportionnez aux deux estats. Ils inspiroient des mouvemens de grandeur pure, & ce n'est pas l'estat de l'homme. Ils inspiroient des mouvemens de bassesse pure, & c'est aussi peu l'estat de l'homme. Il faut des mouvemens de bassesse, non d'une bassesse de nature, mais de pénitence; non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvemens de grandeur, mais d'une grandeur qui vienne de la grace & non [43] du mérite, & parez avoir passé par la bassesse.

[§] Nul n'est heureux comme un vray Chrestien, ny raisonnable, ny vertueux, ny aimable. Avec combien peu d'orgueil un Chrestien se croit-il uny à Dieu? Avec combien peu d'abjection s'égale-t-il aux vers de la terre?

[§] Qui peut donc refuser à ses celestes lumieres de les croire, & de les adorer? Car n'est-t-il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous-mêmes des caracteres ineffaçables d'excellence? & n'est-t-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de nostre déplorable condition? Que nous crie donc ce cahos & cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux estats, avec une voix si puissante, qu'il est impossible d'y résister? [44]



IV.

Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse à nous

Ce qui détourne les hommes de croire qu'ils soient capables d'être unys à Dieu n'est autre chose que la vue de leur bassesse. Mais s'ils l'ont bien sincere, qu'ils la suivent aussi loin que moy, & qu'ils reconnoissent que cette bassesse est telle en effet, que nous sommes par nous-mêmes incapables de connoître si sa miséricorde ne peut pas nous rendre capable de luy. Car je voudrais bien sçavoir d'où cette créature qui se reconnoist si foible a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, & d'y mettre les bornes que sa fantaisie luy suggere. L'homme sçay si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne sçay pas ce qu'il est luy-mesme: & tout troublé de la vue de son propre estat, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de sa communication. Mais je voudrais luy [45] demander si Dieu demande autre chose de luy, sinon qu'il l'ayme & le connoisse; & pourquoy il croit que Dieu ne peut se rendre connoissable & aimable à luy, puisqu'il est naturellement capable d'amour & de connoissance. Car il est sans doute qu'il connoist au moins qu'il est, & qu'il aime quelque chose. Donc s'il voit quelque chose dans les ténèbres où il est, & s'il trouve quelque sujet d'amour parmi les choses de la terre, pourquoy, si Dieu luy donne quelques rayons de son essence, ne sera-t-il pas capable de le connoître, & de l'aimer en la maniere qu'il luy plaira de se communiquer à luy? Il y a donc sans doute une présomption insupportable dans ces fortes de raisonnemens, quoyqu'ils paraissent fondez sur une humilité apparente qui n'est ny sincere ny raisonnable, si elle ne nous fait confesser, que ne sachant de nous-mêmes qui nous sommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu. [46]



V.

Soumission, & usage de la raison.

La dernière démarche de la raison, c'est de connoître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien foible si elle ne va jusques là.

[§] Il faut sçavoir douter où il faut, assurer où il faut, se foudmettre où il faut. **Qui** ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui pèchent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connoître en démonstration; ou en doutant de tout, manque de sçavoir où il faut se foudmettre; ou en foudmettant en tout, manque de sçavoir où il faut juger.

[§] Si on foudmet tout à la raison, nostre Religion n'aura rien de mystérieux & se furnaturel. Si on choque les principes de la raison, nostre Religion sera absurde & ridicule.

[§] La raison, dit Saint Augustin ne se foudmettroit jamais, si elle ne [47] jugeait qu'il y a des occasions où elle se doit foudmettre. Il est donc juste qu'elle se foudmette quand elle juge qu'elle se doit foudmettre, & qu'elle ne se foudmette pas quand elle juge avec fondement qu'elle ne le doit pas faire: mais il faut prendre garde à ne se pas tromper.

[§] La piété est différente de la superstition. Pouffer la piété jusqu'à la superstition c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette foudmission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous reprochent que d'exiger cette foudmission dans les choses qui ne sont pas matiere de foudmission.

Il n'y a rien de si conforme à la raison que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de foy: & rien de se contraire à la raison que le désaveu de la raison dans les choses qui ne sont pas de foy. Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison, de n'admettre que la raison.

[§] La foy dit bien ce que les sens ne disent pas, mais jamais le contraire. Elle est au dessus, & non pas contre. [48]



VI.

Foy sans raisonnement.

Si j'avais vu un miracle, disent quelques gens, je me convertirais. Ils ne parleroient pas ainsi s'ils savoyent ce que c'est que conversion. Ils s'imaginent qu'il ne faut pour cela que reconnaître qu'il y a un Dieu, & que l'adoration consiste à luy tenir de certains discours tels à peu prez que les payens en faisoient à leurs idoles. La conversion véritable consiste à s'aneantir devant cet Êstre souverain qu'on a irrité tant de fois, & qui peut nous perdre légitimement à toute heure; à reconnaître qu'on ne peut rien sans luy, & qu'on n'a rien mérité de luy que fa disgrâce. Elle consiste à reconnaître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu & nous, & que sans un médiateur il ne peut y avoir de commerce.

[§] Ne vous étonnez pas de vo des personnes simples croire sans raisonnement. Dieu leur donne l'amour [49] de sa justice & la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une créance utile & de foy, si Dieu n'incline le cœur, & on croira de ce qu'il l'inclinera. & c'est ce que David connoissoit bien lorsqu'il disoit: *Inclina cor meum, Deus, in testimonia tua.*

[§] Ceux qui croient sans avoir examiné les preuves de la Religion, c'est parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, & que ce qu'ils entendent dire de nostre Religion y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits. Ils ne veulent aimer que luy. Ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force; qu'ils sont incapables d'aller à Dieu; & que si Dieu ne vient à eux, ils ne peuvent avoir aucune communication avec luy. & ils entendent dire dans nostre Religion qu'il ne faut aimer que Dieu, & ne haïr que soi-même; mais qu'estant tous corrompus & incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui [50] ont cette disposition dans le cœur, & cette connoissance de leur devoir & de leur incapacité.

[§] Ceux que nous voyons Chrétiens sans la connoissance des prophéties & des preuves, ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connoissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu luy-même qui les incline à croire, &

ainfi ils font tres efficacement persuadez.

J'avoue bien qu'un de ces Chrestiens qui croient fans preuves n'aura peut-estre pas de quoy convainque un infidelle qui en dira autant de foi. Mais ceux qui savent les preuves de la religion prouveront fans difficulté que ce fidelle est véritablement inspiré de Dieu, quoy qu'il ne pût le prouver luy-mefme. [51]



VII.

Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrestienne.

AVIS.

Presque tout ce qui est contenu dans ce chapitre ne regarde que certaines fortes de personnes qui n'estan pas convaincues des preuves de la Religion, & encore moins des raisons des Athées, demeurent en un estat de suspension entre la foy & l'infidélité. L'auteur prétend seulement leur montrer par leurs propres principes, & par les simples lumieres de la raison, qu'ils doivent juger qu'il leur est avantageux de croire, & que ce seroit le parti qu'ils devraient prendre, si ce choix dépendait de leur volonté. D'où il s'enfuit qu'au moins en attendant qu'ils oient trouvé la lumiere nécessaire pour se convainque de la vérité, ils doivent faire tout ce qui les y peut disposer, & se dégager de tous les empeschemens qui les [52] détournent de cette foy, qui font principalement les passions & les vains amusements.

L'unité jointe à l'infiny ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'aneantit en présence de l'infiny, & devient un pur neant. Ainsi nostre esprit devant Dieu; ainsi nostre justice devant la justice divine.

Il n'y a pas si grande disproportion entre l'unité & l'infiny, qu'entre nostre justice & celle de Dieu.

[§] Nous connaissons qu'il y a un infiny, & ignorons sa nature. Comme, par exemple, nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis. Donc il est vray qu'il y a un infiny en nombre. Mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair; car en ajoutant l'unité il ne change point de nature. Ainsi on

peut bien connoître qu'il y a un Dieu fans ſçavoir ce qu'il eſt: & vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu de ce que nous ne connoiſſons pas parfaitement ſa nature.

[53] Je ne me ferviray pas, pour vous convaincre de ſon existence, de la foy par laquelle nous la connoiſſons certainement, ny de toutes les autres preuves que nous en avons, puisſque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes meſmes; & je ne prétends vous faire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours ſur les choſes de la moindre conféquence, de quelle forte vous devez raisonner en celle-cy, & quel parti vous devez prendre dans la déciſion de cette importante queſtion de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous ſommes incapables de connoiſtre ſ'il y a un Dieu. Cependant il eſt certain que Dieu eſt, ou qu'il n'eſt pas; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pancheront- nous? La raiſon, dites vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un cahos infiny qui nous ſépare. Il ſe joue un jeu à cette diſtance infinie, où il arrivera croix ou pile. **Que** gagnerez vous? Par raiſon vous ne pouvez affurer ny l'un ny l'autre; par raiſon vous ne pouvez nier aucun des deux.

[54] Ne blâmez donc pas de fauſſeté ceux qui ont fait un choix; car vous ne ſavez pas ſ'ils ont tort, & ſ'ils ont mal choiſi. Non, direz vous; mais je les blâmerai d'avoir fait non ce choix, mais un choix: & celui qui prend croix, & celui qui prend pile ont tous deux tort: le juſte eſt de ne point parier.

Oùy; mais il faut parier; cela n'eſt pas volontaire; vous eſtes embarqué; & ne parier point que Dieu eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas. Lequel prendrez vous donc? Peſons le gain & la perte en prenant le parti de croire que Dieu eſt. Si vous gagnez, vous gagnez tout; ſi vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il eſt ſans héſiter. Oùy il faut gager. Mais je gage peut-eſtre trop. Voyonſ: puis qu'il y a pareil haſard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager. & ſ'il y en avait dix à gagner, vous ſeriez bien imprudent de ne pas haſarder votre vie pour en gagner dix à un jeu où il y a pareil haſard de perte & de gain. Mais il y [55] a icy une infinité de vies infiniment heureuſes à gagner avec pareil haſard de perte & de gain; & ce que vous jouër eſt ſi peu de choſe, & de ſi peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occaſion.

Car il ne ſert de rien de dire qu'il eſt incertain ſi on gagnera, & qu'il eſt certain qu'on haſarde; & que l'infinie diſtance qui eſt entre la certitude de ce qu'on expoſe & l'incertitude de ce que l'on gagnera égale le bien fini qu'on expoſe certainement à l'infiny qui eſt incertain.

Cela n'est pas ainfi: tout jöueur hafarde avec certitude pour gagner avec incertitude; & néanmoins il hafarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, fans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de diftance entre cette certitude de ce qu'on expöfe, & l'incertitude du gain; cela eft faux. Il y a à la vérité infinité entre la certitude de gagner & la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner eft proportionnée à la certitude de ce qu'on hafarde selon la proportion des hafards de gain & de perte: & [56] de là vient que s'il y a autant de hafards d'un cofté que de l'autre, le parti eft à jouer égal contre égal; & alors la certitude de ce qu'on expöfe eft égale à l'incertitude de ce qu'on expöfe eft égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en foit infiniment diftante. & ainfi noftre proposition eft dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hafarder à un jeu où il y a pareils hafards de gain que de perte, & l'infiny à gagner. Cela eft démonftratif, & fi les hommes font capables de quelques vérités ils le doivent eftre de celle là.

Je le confeffe, je l'avoue. mais encore n'y auroit-il point de moyen de vois un peu plus clair? Oüy, par le moyen de l'Efcriture, & par toutes les autres preuves de la Religion qui font infinies.

Ceux qui efpèrent leur falut, direz vous, font heureux en cela. Mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer.

Mais qui a plus fujet de craindre l'enfer, ou celui qui eft dans l'ignorance s'il y a un enfer, & dans la certitude la damnation s'il y en a; ou [57] celui qui eft dans une certaine perfuafion qu'il y a un enfer, & dans l'efpérance d'eftre sauvé s'il eft? Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre ne jugeroit pas que le parti de croire que tout cela n'est pas un coup de hafard, auroit entierement perdu l'efprit. Or fi les paffions ne nous tenoient point, huit jours & cent ans font une mefme chofe.

Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidelle, honnefte, humble, reconnoiffant, bienfaifant, fincere, véritable. A la vérité vous ne serez point dans les plaifirs empeftez, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez vous point d'autre? Je vous dif que vous y gagnerez en cette vie; & qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, & tant de neant dans ce que vous hafarderez, que vous connoîtrez à la fin que vous avez parié pour une chofe certaine & infinie, & que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.

Vous dites que vous estes fait de telle forte que vous neauriez [58] croire. Apprenez au moins votre impuiffance à croire, puifque la raison vous y porte, & que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez

donc à vous convainque, non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foy, & vous n'en savez pas le chemin: vous voulez guerir de l'infidélité, & vous en demandez les remedes: apprenez de ceux qui ont esté tels que vous, & qui n'ont présentement aucun doute. Ils savent ce chemin que vous voudriez fuivre, & ils sont gueris d'un mal dont vous voulez guerir. Suivez la maniere par où ils ont commencé; imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures; quittez ces vains amusemens qui vous occupent tout entier.

J'aurais bientôt quitté ces plaisirs, dites vous, si j'avais la foy. & moy je vous dis que vous auriez bientôt la foy si vous aviez quitté ces plaisirs. Or c'est à vous à commencer. Si je pouvais je vous donnerais [59] la foy: je ne le puis, ny par conséquent éprouver la vérité de ce que vous dites: mais vous pouvez bien quitter ces plaisirs, & éprouver si ce que je dis est vray.

[§] Il ne faut pas se méconnaître; nous sommes corps autant qu'esprit: & delà vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées? Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens qui entraînent l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, & que nous mourrons; & qu'y a-t-il de plus universellement crû? C'est donc la coutume qui nous ne persuade; c'est elle qui fait tant de Turcs, & de Payens; c'est elle qui fait les métiers, les soldats, etc. Il est vray qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la vérité; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vu où est la vérité; afin de nous abreuver & de nous teindre de cette créance qui nous échappe à [60] toute heure; car d'en avoir toujours les preuves présentes c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile qui est celle de l'habitude, qui sans violence, sans art, sans argument nous fait croire les choses, & incline toutes nos puissances à cette créance, en sorte que nostre âme y tombe naturellement. Ce n'est pas assez de ne croire que par la force de la conviction, si les sens, nous portent à croire le contraire. Il faut donc faire marcher nos deux pièces ensemble; l'esprit, par les raisons qu'il suffit d'avoir vues unes fois en la vie; & les sens, par la coutume, & en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire.



VIII.

Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, & qui commence à lire l'Escriture.

Envoyant l'aveuglement & la misere de l'homme, & ces [61] contrarietez étonnantes qui se découvrent dans sa nature, & regardant tout l'Univers muet, & l'homme sans lumiere, abandonné à luy-mesme, & comme égaré dans ce recoin de l'Univers, sans sçavoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant; j'entre en effroi comme un homme qu'on auroit porté endormi dans une île déserte & effroyable, & qui s'éveilleroit sans connoistre où il est, & sans avoir aucun moyen d'en sortir. & sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable estat. Je vois d'autres personnes auprès de moy de semblable nature. Je leur demande s'ils sont mieux instruits que moy, & ils me disent que non. & sur cela ces misérables égarez ayant regardé autour d'eux, & ayant vu quelques objets plaisants s'y sont donnez, & s'y sont attachez. Pour moy je n'ay pu m'y arrester, ny me reposer dans la société de ces personnes semblables à moy, misérables comme moy, impuissantes comme moy. Je vois qu'ils ne m'ayderoient pas à mourir: je [62] mourrai seul: il faut donc faire comme si j'étais seul: or si j'étais seul, je ne bâtirais pas des maisons, je ne m'embarasserais point dans des occupations tumultuaires, je ne chercherais l'estime de personne, mais je tâcherais seulement de découvrir la vérité.

Ainsi considérant combien il y a d'apparences qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ay recherché si ce Dieu dont tout le monde parle n'auroit point laissé quelques marques de luy. Je regarde de toutes parts, & ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matiere de doute & d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une divinité, je me déterminerais à n'en rien croire. Si je voyais partout les marques d'un Créateur, je reposerais en paix dans la foy. Mais voyant trop pour nier, & trop peu pour m'affurer, je suis dans un estat à plaindre, & où j'ay souhaité cent fois que si un Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque, & que si les marques qu'elle en donne son trompeuses elle [63] les supprimât tout à fait; qu'elle dit

tout, ou rien; afin que je viffe quel parti je dois fuivre. Au lieu qu'un l'estat où je suis, ignorant ce que je suis, & ce que je dois faire, je ne connais ny ma condition, ny mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connoître où est le vray bien pour le fuivre. Rien ne me seroit trop cher pour cela.

Je vois des multitudes de Religions en plusieurs endroits du monde, & dans tous les temps. Mais elles n'ont ny morale qui me puisse plaire, ny preuves capables de m'arrester. & ainsi j'aurais refusé également la Religion de Mahomet, & celle de la Chine, & celle des anciens Romains, & celle des Égyptiens, par cette seule raison, que l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, ny rien qui détermine, la raison ne peut pancher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais en considérant ainsi cette inconstante & bizarre variété de mœurs & de créances dans les divers temps, je trouve en une petite partie du [64] monde un peuple particulier séparé de tous les autres peuples de la terre, & dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand & nombreux, qui adore un seul Dieu, & qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses mystères; que tous les hommes sont corrompus & dans la disgrâce de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leur sens & à leur propre esprit; & que de là viennent les étranges égarements, & les changements continuels qui arrivent entre eux, & de Religion, & de coutume; au lieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduite: mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'ils sont au monde pour l'annoncer; qu'il sont formés exprès pour être les hérauts de ce grand événement, & pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne, [65] & me semble digne d'une extrême attention par quantité de choses admirables & singulières qui y paraissent.

C'est un peuple tout composé de frères; & au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblée d'une infinité de familles, celui-cy, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme; & étant ainsi une même chair & membres les uns des autres, ils composent une puissance extrême d'une seule famille. Cela est unique.

Ce peuple est le plus ancien qui soit dans la connaissance des hommes; ce qui me semble luy devoir attirer une vénération particulière, & principalement dans la recherche que nous faisons; puisque si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-cy

qu'il faut recourir pour en sçavoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité, mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant; car au lieu [66] que les peuples de Grèce, d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, & les autres qui sont venus si long-temps après ont fini il y a long-temps, ceux-cy subsistent toujours & malgré les entreprises de tant de puissants Rois qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme les historiens le témoignent, & comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses, pendant un si long espace d'années, ils se sont toujours conservés; & s'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toute nostre histoire.

La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, & la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un Estat. C'est ce que Philon Juif montre en divers lieux, & Josèphe admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom mesme de loi n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après; en forte qu'Homere qui a parlé [67] de tant de peuples ne s'en est jamais fery. & il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens Législateurs Grecs & Romains en ayant quelque lumiere en ont emprunté leurs principales loix; ce qui paraît par celles qu'ils appellent des douze tables, & par les autres preuves que Josèphe en donne.

Mais cette loi est en mesme temps la plus sévère & la plus rigoureuse de toutes, obligeant ce peuple pour le retenir dans son devoir à mille observations particulieres & pénibles sur peine de la vie. De forte que c'est une chose étonnante qu'elle se soit toujours conservée durant tant de siècles parmy un peuple rebelle & impatient comme celui-cy; pendant que tous les autres Estats ont changé de temps en temps leurs loix, quoyque tout autrement faciles à observer;

[§] Ce peuple est encore admirable en sincérité. Ils gardent avec amour & fidélité le livre où Moysè [68] déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, & qu'il sçay qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel & la terre à témoins contre eux qu'il le leur a assez dit: qu'enfin Dieu s'irritant contre eux les dispersera par tous les peuples de la terre: que comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux qui n'étoient point leur leurs Dieux, il les irritera en appelant un peuple qui n'étoit point son peuple.

[§] Au reste je ne trouve aucun sujet de douter de la vérité du livre

qui contient toutes ces choses. Car il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, & qu'il jette parmy le peuple, & un livre qui fait luy-mesme un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple.

[§] C'est un livre fait par des auteurs contemporains. Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte, comme les livres des Sibylles & de Trismegiste, & tant d'autres qui ont eu crédit au monde, & se trouvent faux dans la suite des temps. [69] Mais il n'en est pas de mesme des auteurs contemporains.



IX.

Injustice, & corruption de l'homme.

L'HOMME est visiblement fait pour penser, c'est toute sa dignité & tout son mérite. Tout son devoir est de penser comme il faut; & l'ordre de la pensée est de commencer par soi, par son auteur, & sa fin. Cependant à quoy pense-t-on dans le monde. Jamais à cela; mais à se divertir, à devenir riche, à acquérir de la réputation, à se faire Roi, sans penser à ce que c'est que d'être Roi, & d'être homme.

[§] La pensée de l'homme est une chose admirable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être mesurable. Mais elle en a de tels que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature! Qu'elle est basse par ses défauts!

[§] S'il y a un Dieu il ne faut aimer [70] que luy, & non les créatures. Le raisonnement des impies dans le livre de la Sagesse n'est fondé que sur ce qu'ils se persuadent qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, disent-ils, jouissons donc des créatures. Mais s'ils eussent su qu'il y avait un Dieu ils eussent conclu tout le contraire. & c'est la conclusion des sages: Il y a un Dieu: ne jouissons donc pas des créatures. Donc tout ce qui nous incite à nous attacher à la créature est mauvais; puisque cela nous empêche ou de servir Dieu si nous le connaissons, ou de le chercher si nous l'ignorons. Or nous sommes pleins de concupiscence. Donc nous sommes pleins de mal. Donc nous devons nous haïr nous-mêmes, & tout ce qui nous attache à autre chose qu'à Dieu seul.

[§] Quand nous voulons penfer à Dieu, combien sentons nous de chofes qui nous en détournent, & qui nous tentent de penfer ailleurs? Tout cela eft mauvais & mefme né avec nous.

[§] Il eft faux que nous foyons dignes que les autres nous aiment. Il [71] eft injufte que nous le voulions. fi nous naiffions raisonnables, & avec quelque connoiffance de nous-mefmes & des autres, nous n'aurions point cette inclination. Nous naiffions donc injuftes. Car chacun tend à foi. Cela eft contre tout ordre. Il faut tendre au général. & la pente vers foi eft le commencement de tout désordre en guerre, en police, en économie, etc.

[§] Si les membres des communautez naturelles & civiles tendent au bien du corps, les communautez elles-mefmes doivent tendre à un autre corps plus général.

[§] Quiconque ne hait point en foi cet amour propre, & cet instinct qui le porte à fe mettre au deffus de tout, eft bien aveugle; puisque rien n'eft fi oppofé à la juftice & à la vérité. Car il eft faux que nous méritions cela; & il eft injufte & impossible d'y arriver, puisque tous demandent la mefme chofe. C'eft donc une manifefte injuftice où nous fommes nez, dont nous ne pouvons nous défaire, & dont il faut nous défaire.

Cependant nulle autre Religion que la Chreftienne n'a remarqué que ce fût un péché, ny que nous y fuflions nez, ny que nous fuflions obligez d'y réfifter, ny n'a penfé à nous en donner les remedes.

[§] Il y a une guerre intestine dans l'homme entre la raifon & les paffions. Il pourroit jouir de quelque paix s'il n'avait que la raifon fans paffions, ou s'il n'avait que les paffions fans raifon. Mais ayant l'un & l'autre, il ne peut eftre fans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un qu'il ne foit en guerre avec l'autre. Ainfi il eft toujours divisé & contraire à luy-mefme.

[§] Si c'eft un aveuglement qui n'eft pas naturel de vivre fans chercher ce qu'on eft, c'en eft un encore bien plus terrible de vivre mal en croyant Dieu. Tous les hommes prefque font dans l'un ou l'autre de ces deux aveuglements. [73]



X.

Juifs.

DIEU voulant faire paraître qu'il pouvait former un peuple saint d'une sainteté invifible, & le remplir d'une gloire éternelle, a fait dans les biens de la nature ce qu'il devait faire dans ceux de la grace; afin qu'on jugeât qu'il pouvait faire les choses invifibles, puisqu'il faisait bien les vifibles. Il a donc sauvé fon peuple du déluge en la personne de Noé, il l'a fait naître d'Abraham, il l'a racheté d'entre fes ennemis, & l'a mis dans le repos. L'objet de Dieu n'étoit pas de fauver du déluge, & de faire naître tout un peuple d'Abraham fimplement pour l'introduire dans une terre abondante. Mais comme la nature eft une image de la grace, auffi ces miracles vifibles font les images des invifibles qu'il voulait faire.

[§] Une autre raifon pour laquelle [74] il a formé le peuple Juif, c'eft qu'ayant deffein de priver les fiens des biens charnels & périffables, il voulait montrer par tant de miracles, que ce n'étoit pas par impuiffance.

[§] Ce peuple étoit plongé dans ces penfées terreftres; que Dieu aimait leur pere Abraham, fa chair, & ce qui en fortiroit; & que c'étoit pour cela qu'il les avait multipliez, & diftinguez de tous les autres peuples, fans fouffrir qu'ils s'y meffaffent, qu'il les avait retirez de l'Égypte avec tous ces grands fignes qu'il fit en leur faveur; qu'il les avait nourris de la manne dans le désert, qu'il les avait menez dans une terre heureufe & abondante; qu'il leur avait donné des Rois, & un temple bien bâti, pour y offrir des beftes, & pour y eftre purifiez par l'effufion de leur fang; & qu'il leur devait enfin envoyer le Meffie pour les rendre maîtres de tout le monde.

[§] Les Juifs étoient accoutumez aux grands & éclatants miracles; & n'ayant regardé les grands coups de la mer rouge & la terre de Chanaan [75] que comme un abrégé des grandes choses de leur Meffie, ils attendoient de luy encore des choses plus éclatantes, & dont tout ce qu'avait fait Moyfe ne fût que l'échantillon.

[§] Ayant donc vieilli dans ces erreurs charnelles, JÉSUS-CHRIST eft venu dans le temps prédit, mais non pas dans l'éclat attendu; & ainfi ils n'ont pas penfé que ce fût luy. Après fa mort Saint

Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses étoient arrivées en figure; que le Royaume de Dieu n'étoit pas dans la chair, mais dans l'esprit; que les ennemis des hommes n'étoient pas les Babyloniens, mais leurs passions; que Dieu ne se plaisait pas aux temples faits de la main des hommes, mais en un cœur pur & humilié; que la circoncision du corps étoit inutile, mais qu'il fallait celle du cœur, etc.

[§] Dieu n'ayant pas voulu découvrir ces choses à ce peuple qui en étoit indigne, & ayant voulu néanmoins les prédire afin qu'elles fussent crues, en avait prédit le temps [76] clairement, & les avait même quelquefois exprimées clairement, mais ordinairement en figures; afin que ceux qui aimoient les choses figurantes s'y arrestassent, & que ceux qui aimoient les b figurées, les y vissent. C'est ce qui a fait qu'au temps du Messie les peuples se sont partagés: les spirituels l'ont reçu; & les charnels qui l'on rejeté, sont demeurés pour luy servir de témoins.

a C'est-à-dire les choses charnelles qui servoyent de figures. b C'est-à-dire les vérités spirituelles figurées par les choses charnelles.

[§] Les Juifs charnels n'entendoient ny la grandeur ny l'abaissement du Messie prédit dans leurs prophéties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur, comme quant il est dit, que le Messie sera Seigneur de David quoique son fils, qu'il est devant Abraham, & qu'il l'a vu. Ils ne le croyoient pas si grand qu'il fût de toute éternité. & ils l'ont méconnu de même dans son abaissement & dans sa mort. Le messie, disoient-ils, demeure éternellement, & celui-cy dit qu'il mourra. Ils ne le croyoient donc ny mortel ny éternel: ils ne cherchoient en luy qu'une grandeur charnelle. [77]

[§] Ils ont tant aimé les choses figurantes, & les ont si uniquement attendues, qu'ils ont méconnu la réalité quand elle est venue dans le temps & en la manière prédite.

[§] Ceux qui ont peine à croire en cherchant un sujet en ce que les Juifs ne croient pas. Si cela étoit si clair, dit-on, pourquoy ne croyoient-ils pas? Mais c'est leur refus même qui est le fondement de notre créance. Nous y serions bien moins disposés s'ils étoient des nôtres. Nous aurions alors un bien plus ample prétexte d'incrédulité, & de défiance. Cela est admirable de voir les Juifs grands amateurs des choses prédites, & grands ennemis de l'accomplissement, & que cette aversion même ait été prédite.

[§] Il fallait que pour donner foy au Messie, il y eust des prophéties précédentes, & qu'elles fussent portées par des gens non suspects, & d'une diligence, d'une fidélité, & d'un zèle extraordinaire, & connu de toute la terre.

Pour faire reüssir tout cela, Dieu a [78] choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie comme libérateur, & dispensateur des biens charnels que ce peuple aimait; & ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ses Prophètes, & a porté à la vue de tout le monde ces livres où le Messie est prédit, assurant toutes les nations qu'il devait venir, & en la manière prédite dans leurs livres qu'ils tenoient ouverts à tout le monde. Mais étant déçus par l'avènement ignominieux & pauvre du Messie, ils ont été ses plus grands ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, qui fait pour nous, & qui par le zèle qu'il a pour sa loi & pour ses Prophètes porte & conserve avec une exactitude incorruptible & sa condamnation & nos preuves.

[§] Ceux qui ont rejeté & crucifié JÉSUS-CHRIST qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui, & qui disent qu'il sera rejeté & en scandale. Ainsi ils ont marqué que c'étoit [79] lui en le refusant: & il a été également prouvé & par les Juifs justes qui l'ont reçu, & par les injustes qui l'ont rejeté, l'un & l'autre ayant été prédit.

[§] C'est pour cela que les prophéties ont un sens caché, le spirituel dont ce peuple étoit ennemi sous le charnel qu'il aimait. Si le sens spirituel eût été découvert, ils n'étoient pas capables de l'aimer; & ne pouvant le porter ils n'eussent pas eu le zèle pour la conservation de leurs livres & de leurs cérémonies. & s'ils avoient aimé ces promesses spirituelles, & qu'ils les eussent conservées incorrompues jusques au Messie, leur témoignage n'eût pas eu de force, puis qu'ils en eussent été amis. Voilà pourquoi il étoit bon que le sens spirituel fût couvert. Mais d'un autre côté si ce sens eût été tellement caché qu'il n'eût point du tout paru, il n'eût pu servir de preuve au Messie. Qu'a-t-il donc été fait? Ce sens a été couvert sous le temporel dans la foule des passages, & a été découvert clairement en quelque-uns. [80] Outre que le temps & l'état du monde ont été prédits si clairement que le soleil n'est pas plus clair. & ce sens spirituel est si clairement expliqué en quelques endroits, qu'il falloit un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit quand il lui est assujetti pour ne le pas reconnaître.

Voilà donc quelle a été la conduite de Dieu. Ce sens spirituel est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, & découvert en quelques uns, rarement à la vérité: mais en telle sorte néanmoins que les lieux où il est caché sont équivoques, & peuvent convenir aux deux; au lieu que les lieux où il est découvert sont univoques, & ne peuvent convenir qu'au sens spirituel.

De forte que cela ne pouvait induire en erreur, & qu'il n'y avait qu'un peuple aussi charnel que celui-là qui s'y pût mesprendre.

Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité qui déterminoit ce sens au [81] biens de la terre? Mais ceux qui n'avoient de biens qu'en Dieu, les rapportoient uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité, & la charité. Ce n'est pas que la cupidité ne puisse demeurer avec la foy, & que la charité ne subsiste avec les biens de la terre. Mais la cupidité use de Dieu, & jouit du monde, & la charité au contraire use du monde & jouit de Dieu.

Or la dernière fin est ce qui donne le nom aux choses. Tout ce qui nous empêche d'y arriver est appelé ennemi. Ainsi les créatures quoique bonnes sont ennemies des justes quand elles les détournent de Dieu, & Dieu même est l'ennemi de ceux dont il trouble la convoitise. Ainsi le mot d'ennemi dépendant de la dernière fin, les justes entendoient par là leurs passions, & les charnels entendoient les Babyloniens, de forte que ces termes n'étoient obscurs que pour les injustes. & c'est ce que dit Isaïe (8. 16.): *Signa legem in discipulis meis; & que JÉSUS-CHRIST [82] sera pierre de scandale (8. 14.); mais bienheureux ceux qui ne seront point scandalisés en luy (Matth. 1. 6.). Ozée le dit aussi parfaitement (14. 10.): Où est le sage; & il entendra ce que je dis; car les voyes de Dieu sont droites; les justes y marcheront, mais les méchants y trébucheront.*

& cependant ce Testament fait de telle sorte qu'en éclairant les uns il aveugle les autres, marquait en ceux-mêmes qu'il aveugloit, la vérité qui devait être connue des autres. Car les biens visibles qu'ils recevoient de Dieu étoient si grands & si divins, qu'ils paraissoient bien qu'il avait le pouvoir de leur donner les invisibles & un Messie.

[§] Le temps du premier avènement de JÉSUS-CHRIST est prédit; le temps du second ne l'est point; parce que le premier devait être caché; au lieu que le second doit être éclatant & tellement manifeste que ses ennemis même le reconnoissent. Mais comme dans son premier avènement, il ne devait venir qu'obscurément, & pour être connu seulement de ceux qui fonderoient les Écritures, Dieu [83] avait tellement disposé les choses, que tout servait à la faire reconnoître. Les Juifs le prouvoient en le recevant; car ils étoient les dépositaires des prophéties: & ils le prouvoient aussi en ne le recevant point; parce qu'en cela ils accomplissoient les prophéties.

[§] Les Juifs avoient des miracles, des prophéties qu'ils voyoient accomplir, & la doctrine de leur loi étoient de n'adorer & de n'ay-

mer qu'un Dieu; elle étoit auffi perpétuelle. Ainfi elle avait toutes les marques de la vraie Religion; Auffi l'étoit elle. Mais il faut diftinguer la doctrine des Juifs, d'avec la doctrine de la loi des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'étoit pas vraie, quoyqu'elle eufft les miracles, les prophéties, & la perpétuité; parce qu'elle n'avait pas cet autre point de n'adorer & n'aymer que Dieu.

La Religion Juive doit donc eftre regardée différemment dans la tradition de leurs Saints, & dans la tradition du peuple. La morale & la félicité en font ridicules dans la tradition [84] du peuple; mais elle eft incomparable dans celle de leurs Saints. Le fondement en eft admirable. C'eft le plus ancien livre du monde & le plus authentique. & au lieu que Mahomet pour faire fubfifter le fien a défendu de le lire, Moyfe pour faire fubfifter le fien a ordonné à tout le monde de le lire.

[§] La Religion Juive eft toute divine dans fon autorité, dans fa durée, dans fa perpétuité, dans fa morale, dans fa conduite, dans fa doctrine, dans fes effets, etc.

Elle a été formée fur la reflémblance de la vérité du Meffie; & la vérité du Meffie a été reconnue par la Religion des Juifs qui en étoit la figure.

Parmy les Juifs la vérité n'étoit qu'en figure. Dans le ciel elle eft découverte. Dans l'Église elle eft couverte, & reconnue par le rapport à la figure. La figure a été faite fur la vérité, & la vérité a été reconnue fur la figure.

[§] Qui jugera de la Religion des Juifs par les groffiers la connaftra [85] mal. Elle eft vifible dans les faints livres, & dans la tradition des Prophètes, qui ont affez fait voir qu'ils n'entendoient pas la loi à la lettre. Ainfi noftre Religion eft divine dans l'Évangile, les Apoftres, & la tradition; mais elle eft tout défigurée dans ceux qui la troient mal.

[§] Les Juifs étoient de deux fortes. Les uns n'avoient que les affections payennes; les autres avoient les affections Chreftiennes.

[§] Le Meffie, selon les Juifs charnels, doit eftre un grand Prince temporel. Selon les Chreftiens charnels, il eft venu nous difpenfer d'aymer Dieu, & nous donner des Sacrements qui operent tout fans nous. ny l'un ny l'autre n'eft la Religion Chreftienne ny Juive.

[§] Les vrays Juifs & les vrays Chreftiens ont reconnu un Meffie qui les feroit aimer Dieu, & par cet amour triompher de leurs ennemis.

[§] Le voile qui eft fur les livres de l'Écriture pour les Juifs, y eft auffi pour les mauvais Chreftiens, & pour tous ceux qui ne fe haiffent pas [86] eux-mêmes. Mais qu'on eft bien difpofé à les entendre, & à connoître

JÉSUS- CHRIST quand on se hait véritablement foi-mefme!

[§] Les Juifs charnels tiennent milieu entre les Chreftiens & les Payens. Les Payens ne connaiffent point Dieu, & n'ayment que la terre. Les Juifs connaiffent le vray Dieu, & n'ayment que la terre. Les Chreftiens connaiffent le vray Dieu, & n'ayment point la terre. Les Juifs & les Payens aiment les mefmes biens. Les Juifs & les Chreftiens connaiffent le mefme Dieu.

[§] C'est vifiblement un peuple fait exprès pour fervir de témoins au Meffie. Il porte les livres, & les aime, & ne les entend point. & tout cela eft prédit; car il eft dit que les jugemens de Dieu leur font confiez, mais comme un livre fcellé.

[§] Tandis que les Prophètes ont efté pour maintenir la loi, le peuple a efté négligent. Mais depuis qu'il n'y a plus eu de Prophètes, le zèle a fuccédé: ce qui eft une providence admirable. [86]



XI.

Moyfe.

LA création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien contemporain, & a commis tout un peuple pour la garde de ce livre; afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, & que tous les hommes puffent apprendre une chose fi néceffaire à fçavoir, & qu'on ne peut fçavoir que par-là.

[§] Moyfe étoit habile homme. Cela eft clair. Donc s'il euft eu deffein de tromper, il l'euft fait en forte qu'on ne l'euft pu convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire; car s'il euft débité des fables, il n'y euft point eu de Juif qui n'en euft pu reconnaître l'imposture.

Pourquoy, par exemple, a-t-il fait la vie des premiers hommes fi longues, & fi peu de génération? Il euft pu se cacher dans une multitude de génération; mais il ne le pouvait en fi [88] peu; car ce n'est pas le nombre des années, mais la multitude des générations qui rend les choses les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, fçavoir la création, & le déluge, si proche qu'on y touche, par le peu qu'il fait de générations. De sorte qu'au temps où il écrivait ces choses, la mémoire en devoit encore estre toute récente dans l'esprit de tous les Juifs.

[§] Sem qui a vu Lamech, qui a vu Adam, a vu au moins Abra-

ham, & Abraham a vu Jacob, qui a vu ceux qui ont vu Moÿse. Donc le déluge & la création font vrais. Cela conclut entre de certaines gens qui l'entendent bien.

[§] La longueur de la vie des Patriarche, au lieu de faire que les histoires passées se perdissent, servait au contraire à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancestres, c'est qu'on n'a jamais guere vécu avec eux, & qu'il sont morts [89] souvent devant que l'on eust atteint l'âge de raison. Mais lorsque les hommes vivoyent si long-temps, les enfans vivoyent long-temps avec leurs peres, & ainsi ils les entretenoient long-temps. Or de quoy les eussent-ils entretenus finon de l'histoire de leurs ancestres, puisque toute l'histoire étoit réduite à celle là, & qu'il n'avoient ny les sciences, ny les arts qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit qu'en ce temps là, les peuples avoyent un soin particulier de conserver leurs généalogies.



XII.

Figures.

IL y a des figures claires & des démonstratives; mais il y en a d'autres qui semblent moins naturelles, & qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'aylleurs. Ces figures là seroient semblables à celles de ceux qui fondent des prophéties sur l'Apocalypse qu'ils expliquent à leur [90] fantaisie. Mais la différence qu'il y a, c'est qu'ils n'en ont point d'indubitables qui les appuient. Tellement qu'il n'y a rien de si injuste, que quand ils prétendent que les leurs sont aussi bien fondées que quelques unes des nostres; car ils n'en ont pas de démonstratives comme nous en avons. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas égarer & confondre ces choses parce qu'elles semblent estre semblables par un bout, estan si différentes par l'autre.

[§] JÉSUS-CHRIST figuré par Joseph bien aimé de son pere, envoyé du pere pour voir ses freres, est l'innocent vendu par ses freres vingt deniers, & par là devenu leur Seigneur, leur sauveur, & le sauveur des étrangers, & le sauveur du monde; ce qui n'eust point esté sans le dessein de le perdre, sans la vente & la réprobation qu'ils en firent.

[§] Dans la prison, Joseph innocent entre deux criminels; JÉSUS-CHRIST sur la croix entre deux larrons. Joseph prédit le salut à l'un & la mort à l'autre sur les mêmes apparences; [91] JÉSUS-CHRIST sauve l'un & laisse l'autre après les mêmes crimes. Joseph ne fait que prédire; JÉSUS-CHRIST fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé qu'il se souvienne de luy quand il sera venu en sa gloire; & celui que JÉSUS-CHRIST sauve luy demande qu'il se souvienne de luy quand il sera en son Royaume.

[§] La Synagogue ne périfait point, parce qu'elle étoit la figure de l'Église; mais parce qu'elle n'étoit que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité; afin que l'Église fût toujours visible, ou dans la peinture qui la promettoit, ou dans l'effet.



XIII.

Que la Loi étoit figurative.

POUR prouver tout d'un coup les deux Testaments, il ne faut que voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre.

[§] Pour examiner les prophéties il [92] faut les entendre. Car si l'on croit qu'elle n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu. Mais si elle sont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en JÉSUS-CHRIST.

Toute la question est donc de sçavoir si elle sont deux sens; si elles sont figures ou réalités; c'est-à-dire, s'il y faut chercher quelque autre chose que ce qui paraît d'abord, ou s'il faut s'arrester uniquement à ce premier sens qu'elles présentent.

Si la loi & les sacrifices sont la vérité, il faut qu'ils plaisent à Dieu & qu'ils ne luy déplaisent point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent, & déplaisent. Or dans toute l'Écriture ils plaisent, & déplaisent. Donc ils sont figures.

[§] Il est dit que la loi sera changée; que le sacrifice sera changé; qu'ils seront sans Rois, sans Princes, & sans sacrifices; qu'il sera fait une nouvelle alliance; que la loi sera renouvelée; que les préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas bons; que leurs sacrifices sont abominables; que Dieu [93] n'en a point demandé.

Il est dit au contraire que la loi durera éternellement; que cette

alliance sera éternelle; que le sacrifice sera éternel; que le sceptre ne fortira jamais d'avec eux, puis qu'il n'en doit point fortir que le Roi éternel n'arrive. Tous ces passages marquent-ils que ce soit réalité? Non. Marquent ils aussi que ce soit figure? Non: mais que c'est réalité ou figure. Mais les premiers excluant la réalité marquent que ce n'est que figure.

Tous ces passages ensemble ne peuvent être dits de la réalité: tous peuvent être dits de la figure: donc ils ne sont pas dits de la réalité, mais de la figure.

[§] Pour savoir si la loi & les sacrifices sont réalité ou figures, il faut voir si les Prophètes en parlant de ces choses y arrestoient leur vue & leur pensée, en sorte qu'ils ne vissent que cette ancienne alliance; où s'ils y voyoient quelque autre chose dont elles fussent la peinture; car dans un portrait on voit la chose figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils disent.

Quand ils disent qu'elle sera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de laquelle ils disent qu'elle sera changée? & de même des sacrifices, etc.

[§] Les Prophètes ont dit clairement qu'Israël seroit toujours aimé de Dieu, & que la loi seroit éternellement; & ils ont dit que l'on n'entendrait point leur sens, & qu'ils étoient voilé.

[§] Le chiffre a deux sens. Quand on surprend une lettre importante où l'on trouve un sens clair, & où il est dit néanmoins que le sens en est voilé & obscurci: qu'il est caché en sorte qu'on verra cette lettre, sans la voir, & qu'on l'entendra sans l'entendre; que doit on en penser sinon que c'est un chiffre à double sens; & d'autant plus qu'on y trouve des contrariétés manifestes dans le sens littéral? Combien doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chiffre, & qui nous apprennent à connaître le sens caché, & principalement quand les principes qu'ils en prennent sont tout à fait naturels & clairs? C'est ce qu'a [95] fait JÉSUS-CHRIST & les Apôtres. Ils ont levé le sceau, ils ont rompu le voile, & découvert l'esprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemis de l'homme sont ses passions; que le Rédempteur seroit spirituel; qu'il y auroit deux avènements, l'un de misère, pour abaisser l'homme superbe, l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié; que JÉSUS-CHRIST sera Dieu & homme.

[§] JÉSUS-CHRIST n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes qu'ils s'aymoient eux-mêmes, & qu'ils étoient esclaves, aveugles, malades, malheureux, & pécheurs; qu'il fallait qu'il les délivrât, éclairât, béatifiât, & guerît; que cela se feroit en se haïssant soi-même, & en le suivant par la misère & la mort de la croix.

[§] La lettre tue: tout arrivait en figure: il fallait que le Christ souffrit: un Dieu humilié: circoncision du cœur: vray jeûne: vray sacrifice: vray temple: double loi: double table de la loi: double temple: double captivité: voilà le chiffre qu'il nous a donné. [96]

Il nous a appris enfin que toutes ces choses n'étoient que figures, & ce que c'est que vraiment libre, vray Israélite, vraie circoncision, vray pain du Ciel, etc.

[§] Dans ces promesses là chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels, ou les biens spirituels; Dieu, ou les créatures; mais avec cette différence, que ceux qui y cherchent les créatures, les y trouvent, mais avec plusieurs contradictions, avec la défense de les aimer, avec ordre de n'adorer que Dieu, & de n'aimer que luy: au lieu que ceux qui y cherchent Dieu, le trouvent, & sans aucune contradiction, & avec commandement de n'aimer que luy.

[§] Les sources des contrariétés de l'Écriture font un Dieu humilié jusqu'à la mort de la croix, un Messie triomphant de la mort par sa mort, deux natures en JÉSUS-CHRIST, deux avènements, deux états de la nature de l'homme.

[§] Comme on ne peut bien faire le caractère d'une personne qu'en [97] accordant toutes les contrariétés, & qu'il ne suffit pas de fuivre une fuite de qualité accordante, sans concilier les contraires; aussi pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

Ainsi pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants; mais il faut en avoir un qui concilie les passages même contraires.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Écriture, ny des Prophètes. Ils avoyent effectivement trop de bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs. Mais en JÉSUS-CHRIST toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sauroient accorder la cassation de la Royauté & Principauté prédite par Ozée avec la prophétie de Jacob. [98]

Si on prend la loi, les sacrifices, & le royaume pour réalité, on ne peut accorder tous les passages d'un même auteur, ny d'un même livre, ny quelque fois d'un même chapitre. Ce qui marque assez quel étoit le sens de l'auteur.

[§] Il n'étoit point permis de sacrifier hors de Jérusalem, qui étoit le lieu que le Seigneur avait choisi, ny même de manger ailleurs les

décimes.

[§] Ozée a prédit qu'ils seroient fans Roi, fans Prince, fans sacrifice, & fans Idoles. Ce qui est accomply aujourd'huy, ne pouvant faire de sacrifice légitime hors de Jérusalem.

[§] Quand la parole de Dieu qui est véritable, est fausse littéralement, elle est vraie spirituellement. Sede à dextris meis. Cela est faux littéralement dit, cela est vray, spirituellement. En ces expressions il est parlé de Dieu à la maniere des hommes; & cela ne signifie autre chose finon que l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droit, Dieu l'aura [99] aussi. C'est donc une marque de l'intention de Dieu, & non de sa maniere de l'exécuter.

Ainsi quand il est dit: Dieu a reçu l'odeur de vos parfums, & vous donnera en récompense une terre fertile & abondante; c'est-à-dire, que la mesme intention qu'auroit un homme qui agréant vos parfums vous donneroit en récompense une terre abondante, Dieu l'aura pour vous, parce que vous avez eu pour luy, la mesme intention qu'un homme a pour celuy à qui il donne des parfums.

[§] L'unique objet de l'Escriture est la charité. Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure; car puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figure.

Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité, pour satisfaire nostre foiblesse qui recherche la diversité, par cette diversité qui nous mène toujours à nostre unique nécessaire. Car une seul chose est nécessaire, & nous aimons la diversité, & [100] Dieu satisfait à l'un & à l'autre par ces diversitez qui mènent à ce seul nécessaire.

[§] Les Rabbins prennent pour figures les mamelles de l'Épouse, & tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont de biens temporels.

[§] Il y en a qui voyent bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence qui le détourne de Dieu, ny d'autre bien que Dieu, & non pas une terre fertile. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, & le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens; qu'ils sen saoulent, & qu'ils y meurent. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'estre privez de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder, & d'ennemis que ceux qui les en détournent, qu'ils s'affligent de se voir environnez & dominez de tels ennemis; qu'ils se consolent; il y a un libérateur pour eux; il y a un Dieu pour eux. Un Messie a esté promis pour délivrer des ennemis; & il en est venu un pour [101] délivrer des iniquitez, mais non pas des ennemis.

[§] Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses

ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Égyptiens, & alors je ne saurais montrer que la prophétie soit accomplie. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquitez. Car dans la vérité les Égyptiens ne font pas des ennemis, mais les iniquitez le font. Ce font mot d'ennemis est donc équivoque.

Mais s'il dit à l'homme, comme il fait qu'il délivrera son peuple de ses péchez, aussi bien qu'Isaïe & les autres, l'équivoque est ôtée, & le sens double des ennemis réduit au sens simple d'iniquitez; car s'il avait dans l'esprit les péchez, il les pouvait bien dénoter par ennemis; mais s'il pensait aux ennemis, il ne les pouvait pas désigner par iniquitez.

Or Moïse, David & Isaïe ufoient des mêmes termes. *Qui* dira donc qu'ils n'avoient pas même sens, & que le sens de David est manifestement d'iniquitez lorsqu'il [102] parlait d'ennemis, ne fût pas le même que celui de Moïse en parlant d'ennemis?

Daniel chap. 9. prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis; mais il pensait aux péchés; & pour le montrer il dit, que Gabriel luy vint dire qu'il étoit exaucé, & qu'il n'y avait que septante semaines à attendre, après quoy le peuple seroit délivré d'iniquité, le Saint des Saints amèneroit la justice éternelle, non la légale, mais l'éternelle.

Dez qu'une fois on a ouvert ce secret il est impossible de ne le pas voir. *Qu'*on lise l'ancien Testament en cette vue, & qu'on voye si les sacrifices étoient vrais, si la parenté d'Abraham étoit la vraie cause de l'amitié de Dieu, si la terre promise étoit le véritable lieu du repos. Non. Donc c'étoient des figures. *Qu'*on voye de même toutes les cérémonies ordonnées, & tous les commandements qui ne font pas de la charité; on verra que ce font les figures.

[103]



XIV.

JÉSUS-Christ.

LA distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est furnaturelle.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui font

dans les recherches de l'esprit.

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux riches, aux Rois, aux conquérants, & à tous ces grands de chair.

La grandeur de la sagesse qui vient de Dieu est invisible aux charnels, & aux gens d'esprit. Ce font trois ordres de différents genres.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leurs victoires, & n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, qui n'ont nuls rapport avec celles qu'ils cherchent. Ils font vus des esprits, non des yeux mais c'est assez.

Les Saints ont leur empire, leur [104] éclat, leurs victoires, & n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, qui ne font pas de leur ordre, & qui n'ajoutent ny n'ostent à la grandeur qu'ils désirent. Ils font vus de Dieu & des Anges, & non des corps ny des esprits curieux: Dieu leur suffit.

Archimède sans aucun éclat de naissance seroit en même vénération. Il n'a pas donné des batailles, mais il a laissé à tout l'Univers des inventions admirables. O qu'il est grand & éclatant aux yeux de l'esprit!

JÉSUS-CHRIST sans bien & sans aucune production de science au dehors, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention; il n'a point régné; mais il a été humble, patient, saint devant Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. O qu'il est venu en grande pompe, & en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, & qui voyent la sagesse!

Il eût été inutile à Archimède de faire le Prince dans ses livres de Géométrie, quoiqu'il le fût.

[105] Il eût été inutile à notre Seigneur JÉSUS-CHRIST pour éclater dans son règne de sainteté de venir en Roi. Mais qu'il est bien venu avec l'éclat de son ordre! Il est ridicule de se scandaliser de la bassesse de JÉSUS-CHRIST, comme si cette bassesse étoit du même ordre que la grandeur qu'il venoit faire paraître. Qu'on considère cette grandeur là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur fuite, dans sa secrète résurrection, & dans le reste; on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas.

Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles; & d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre, & les Royaumes ne valent pas le moindre des esprits; [106] car il connoît tout cela,

& foi-mefme; & le corps rien. & tous les corps & tous les efprits enfemble, & toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité; car elle eft d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps enfemble on ne sauroit tirer la moindre penfée: cela eft impoffible, & d'un autre ordre. Tous les corps & tous les efprits enfemble ne sauroient produire un mouvement de vraie charité: cela eft impoffible, & d'un autre ordre tout furnaturel.

[§] JÉSUS-CHRIST a été dans une obfcuredé (selon ce que le monde appelle obfcuredé) telle que les hiftoriens qui n'écrivent que les chofes importantes l'ont à peine aperçu.

[§] Quel homme eut jamais plus d'éclat que JÉSUS-CHRIST? Le peuple Juif tout entier le prédit avant fa venue. Le peuple Gentil l'adore après qu'il eft venu. Les deux peuples Gentil & Juif le regardent comme leur centre. & cependant quel homme jouit jamais moins de tout [107] cet éclat? De trente trois ans il en vit trente fans paraître. Dans les trois autres il paffé pour impofteur; les Prestres & les principaux de fa nation le rejettent; fes amis & fes proches le méfisent. Enfin il meurt d'une mort honteufe, trahi par un des fiens, renié par l'autre, & abandonné de tous. Quelle part a-t-il donc à cet éclat? Jamais homme n'a eu tant d'éclat: jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a fervy qu'à nous, pour nous le rendre reconnaiffable: & il n'en a rien eu pour luy.

[§] JÉSUS-CHRIST parle des plus grandes chofes fi fimplement, qu'il femble qu'il n'y a pas penfé; & fi nettement neanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en penfait. Cette clarté jointe à cette naïveté eft admirable.

[§] Qui a appris aux Évangélistes les qualitez d'une âme véritablement héroïque pour la peindre fi parfaitement en JÉSUS-CHRIST? Pourquoi le font-ils foible dans fon agonie? Ne savent-ils pas peindre une mort confiante? Oüy fans doute; [108] car le mefme Saint Luc peint celle de Saint Étienne plus forte que celle de JÉSUS-CHRIST. Ils le font donc capable de crainte avant que la néceffité de mourir foit arrivé, & en fuite tout fort. Mais quand ils le font troublé, c'eft quand il fe trouble luy-mefme; & quand les hommes le troublent, il eft tout fort.

[§] L'Évangile ne parle de la virginité de la Vierge que jufqu'à la naiffance de JÉSUS-CHRIST: tout par rapport à JÉSUS-CHRIST.

[§] Les deux Testaments regardent JÉSUS-CHRIST, l'ancien comme fon attente, le nouveau comme fon modèle; tous deux comme leur centre.

[§] Les Prophètes ont prédit, & n'ont pas esté prédits. Les Saints enfuite font prédits, mais non prédisants. JÉSUS-CHRIST est prédit & prédisant.

[§] JÉSUS-CHRIST pour tous, Moyse pour un peuple.

Les Juifs bénis en Abraham. Je bénirai ceux qui te béniront. Mais toutes nations bénites en sa semence.

Lument ad revelationem gentium.

Non fecit taliter omni nationi, difait David en parlant de la loi. Mais en parlant de JÉSUS-CHRIST, il faut dire: *fecit taliter omni nationi*. Auffi c'est à JÉSUS-CHRIST d'estre universel. L'Église mefme n'offre le sacrifice que pour les fidelles: JÉSUS-CHRIST a offert celuy de la croix pour tous.

[§] Tendons donc les bras à nostre libérateur, qui ayant esté promis durant quatre mille ans, est enfin venu souffrir & mourir pour nous sur la terre dans les temps & dans toutes les circonstances qui en ont esté prédites. & attendant par sa grace la mort en pais dans l'espérance de luy estre éternellement unys, vivons cependant avec joye, soit dans les biens qu'il luy plaist de nous donner, soit dans les maux qu'il nous envoie pour nostre bien, & qu'il nous a appris à souffrir par son exemple. [110]



XV.

Preuves de JÉSUS-CHRIST par les prophéties.

LA plus grande des preuves de JÉSUS-CHRIST ce sont les prophéties. C'est auffi à quoy Dieu a le plus pourvu; car l'événement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Église jusqu'à la fin. Ainsi Dieu a fuscité des Prophètes durant seize cents ans; & pendant quatre cens ans après il a dispersé toutes ces prophéties avec tous les Juifs qui portoient dans tous les lieux du monde. Voilà quelle a esté la préparation à la naissance de JÉSUS-CHRIST, dont l'Évangile devant estre cru par tout le monde, il a fallu non seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais encore que ses prophéties fussent répandues par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde.

[§] Quand un seul homme auroit [111] fait un livre des prédic-

tions de JÉSUS-CHRIST pour le temps, & pour la maniere, & que JÉSUS-CHRIST seroit venu conformément à ces prophéties, ce seroit un force infinie. Mais il y a bien plus icy. C'est une suite d'hommes durant quatre mille ans, qui constamment & sans variation viennent l'un enfuitte de l'autre prédire ce mesme avènement. C'est un peuple entier qui l'annonce, & qui subliste pendant quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des assurances qu'ils en ont, & dont ils ne peuvent estre détournés par quelques menaces & quelque persécution qu'on leur fasse: ceci est tout autrement considérable.

[§] Le temps est prédit par l'estat du peuple Juif, par l'estat du peuple Payen, par l'estat du temple, par le nombre des années.

[§] Les Prophètes ayant donné diverses marques qui devoient toutes arriver à l'avènement du Messie, il fallait que toutes ces marques arrivassent en mesme temps; & ainsi il fallait que la quatrième monarchie [112] fût venue lorsque les septante semaines de Daniel seroient accomplies; que le sceptre fût alors osté de Jude; & qu'alors le Messie arrivât. & JÉSUS-CHRIST est arrivé lorsqu'il s'est dit le Messie.

[§] Il est prédit que dans la quatrième Monarchie, avant la destruction du second temple, avant que la domination des Juifs fût ostée, & en la septantième semaine de Daniel, les Payens seroient instruits, & amenez à la connaissance du Dieu adoré par les Juifs; que ceux qui l'ayment seroient délivrés de leurs ennemis, & remplis de sa crainte & de son amour.

& il est arrivé qu'en la quatrième Monarchie, avant la destruction du second temple, etc. les Payens en foule adorent Dieu, & mènent une vie angélique; les filles consacrent à Dieu leur virginité, & leur vie; les hommes renoncent à tout plaisir: ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis & si instruits, une force secrète le persuade à cent milliers d'hommes ignorants par la vertu de peu de paroles. [113]

Qu'est-ce que tout cela? C'est ce qui a été prédit si long-temps auparavant. *Effundam spiritum meum super omnem carnem* (1. 28.). Tous les peuples étoient dans l'infidélité & dans la concupiscence; toute la terre devient ardente de charité: les Princes renoncent à leurs grandeurs: les riches quittent leurs biens; les filles souffrent le martyre; les enfans abandonnent la maison de leurs peres, pour aller vivre dans les déserts. D'où vient cette force? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet & les marques de sa venue.

Depuis deux mille ans le Dieu des Juifs étoit demeuré inconnu

parmy l'infinie multitude des nations payennes; & dans le temps prédit les Payens adorent en foule cet unique Dieu: les temps sont détruits: les Rois mêmes se fouettent à la croix. **Qu'**est-ce que tout cela? C'est l'Esprit de Dieu qui est répandu sur la terre.

[§] Il est prédit que le Messie viendrait établir une nouvelle alliance qui ferait oublier la sortie d'Égypte (Ier. 23. 7.); qu'il mettrait sa loi non dans [114] l'extérieur, mais dans les cœurs (Isai. 51. 7.); qu'il mettrait sa crainte, qui n'avait été qu'au dehors, dans le milieu du cœur (Ier. 31. 33.).

Que les Juifs réprouveraient JÉSUS-CHRIST, & qu'ils seraient réprouvés de Dieu (Idem 32. 40.), parce que la vigne élue ne donnerait que du verjus (Is. 5. 2. 3. 4. etc.). **Que** le peuple choisi serait infidèle, ingrat & incrédule, *populum non credentem, & contradicentem* (Is. 65. 20.). **Que** Dieu les frapperait d'aveuglement, & qu'ils taillonneraient en plein midi comme des aveugles (Deut. 28. 28. 29.).

Que l'Église serait petite en son commencement, & croîtrait ensuite (Ezech. 17.).

Il est prédit qu'alors l'idolâtrie serait renversée; que ce Messie abattrait toutes les idoles, & ferait entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu (Ezech. 30. 13.).

Que les temples des idoles seraient abattus, & que parmy toutes les nations, & en tous les lieux du monde on leur offrirait une hostie pure, & non pas des animaux (Malach. 1. 11.).

Qu'il enseignerait aux hommes la voye parfaite. [115]

Qu'il serait Roi des Juifs & des Gentils.

& jamais il n'est venu ny devant ny après aucun homme qui ait rien enseigné approchant de cela.

[§] Après tant de gens qui ont prédit cet avènement, JÉSUS-CHRIST est enfin venu dire: me voicy, & voicy le temps. Il est venu dire aux hommes, qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux mêmes; que ce sont leurs passions qui les séparent de Dieu; qu'il vient pour les en délivrer, & pour leur donner sa grace, afin de former de tous les hommes une Église sainte; qu'il vient ramener dans cette Église les Payens & les Juifs; qu'il vient détruire les idoles des uns, & la superstition des autres.

Ce que les Prophètes, leur a-t-il dit, ont prédit devoir arriver, je vous dis que mes Apôtres vont être rebutés; Jérusalem sera bientôt détruite; les Payens vont entrer dans la connaissance de Dieu; & mes Apôtres les y vont faire entrer, après que vous aurez tué l'héritier de la vigne. [116]

Ensuite les Apôtres ont dit aux Juifs: vous allez entrer dans

la connaissance de Dieu. A cela s'opposent tous les hommes par l'opposition naturelle de leur concupiscence. Ce Roi des Juifs & des Gentils est opprimé par les uns & par les autres qui conspirent sa mort. Tout ce qui qu'il y a de grand dans le monde s'unit contre cette Religion naissante, les sçavans, les sages, les Rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. & malgré toutes ces oppositions, voilà JÉSUS-CHRIST, en peu de temps, régna sur les uns & les autres; & détruisant & le culte Judaique dans Jérusalem qui en étoit le centre, & dont il fait sa première Église; & le culte des idoles dans Rome qui en étoit le centre, & dont il fait sa principale Église.

Des gens simples & sans force, comme les Apôtres & les premiers Chrétiens, résistent à toutes les puissances de la terre; se soumettent les Rois, les sçavans, & les sages; [117] & détruisent l'idolâtrie si établie. & tout cela se fait par la seule force de cette parole, qui l'avait prédit.

[§] Qui ne reconnoît JÉSUS-CHRIST à tant de circonstances qui en ont été prédites? Car il est dit.

Qu'il aura un Précurseur (Malach. 3. 1.).

Qu'il naîtra enfan (Is. 9. 6.).

Qu'il naîtra dans la ville de Béthléem; qu'il sortira de la famille de Juda & de David; qu'il paraîtra principalement dans Jérusalem (Mich. 5. 2.).

Qu'il doit aveugler les sages & les sçavans, & annoncer l'Évangile aux pauvres & aux petits; ouvrir les yeux des aveugles, & rendre la santé aux infirmes, & mener à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres (Is. 6. 8. 29.).

Qu'il doit enseigner la voye [118] parfaite, & être précepteur des Gentils. (Is. 42. 55.).

Qu'il doit être la victime pour les péchez du monde (Is. 53.).

Qu'il doit être la pierre d'achoppement & de scandale (Is. 8. 14.).

Que Jérusalem doit heurter contre cette pierre (ibid. 15.).

Que les édifiants doivent rejeter cette pierre (Ps. 117.).

Que Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin (ibid.).

& que cette pierre doit croître en une Montagne immense, & remplir toute la terre (Deut. 2. 35.).

Qu'ainsi il doit être rejeté, méconnu, trahi, vendu, souffleté, moqué, affligé en une infinité de manières, abreuvé de fiel (Zachée. 11. 12.); qu'il auroit les pieds & les mains percées, qu'on luy cracheroit au visage, qu'il seroit tué, & ses habits jetez au fort (Ps. 68. 22. & 21. 17. 18. 19.).

Qu'il ressusciteroit; le troisième jour. (Is. 15. 10.; Ozée 6., 3.)

Qu'il monteroit au ciel, pour s'affeoier à la droite de Dieu. (Ps. 109. 1.) [119]

Que les Rois s'armeroient contre luy. (Ps. 2. 2.)

Qu'estan à la droite du Pere, il sera victorieux de ses ennemis. (Ps. 109. 1.)

Que les Rois de la terre, & tous les peuples l'adoreroient. (Is. 60. 10.)

Que les Juifs subfisteront en nation. (Ierem. 31. 36.)

Qu'ils seront errants, sans Rois, sans sacrifice, sans autel, etc. (Ozee 3. 4.) sans Prophète; attendant le salut, & ne le trouvant point. (Amos. Is. 41.)

[§] Le Messie devait luy seul produire un grand peuple, élu, saint, & choisi; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos & de sainteté; le rendre saint à Dieu, en faire le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu, le sauver de la colere de Dieu, le délivrer de la servitude du péché qui règne visiblement dans l'homme; donner des loix à ce peuple, graver ces loix dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, estre un hostie sans tache, & luy mesme sacrificateur; il devait s'offrir luy mesme, & offrir son corps & son sang, & neanmoins offrir pain [120] & vin à Dieu. JÉSUS-CHRIST a fait tout cela.

[§] Il est prédit qu'il devait venir un libérateur, qui éraferoit la teste au démon, qui devait délivrer son peuple de ses péchez, ex omnibus iniquitatibus: qu'il devait y avoir un nouveau Testament qui seroit éternel; qu'il devait y avoir une autre prestise selon l'ordre de Melchisedech; que celle-là seroit éternelle; que le CHRIST devait estre glorieux, puissant, fort, & neanmoins si misérable qu'il ne seroit pas reconnu; qu'on ne le prendroit pas pour ce qu'il est, qu'on le rejetteroit, qu'on le tueroit; que son peuple qui l'auroit renié, ne seroit plus son peuple; que les idolâtres le recevoient, & auroient recours à luy; qu'il quitteroit Sion pour régner au centre de l'idolâtrie; que neanmoins les Juifs subfisteroient toujours; qu'il devait sortir de Juda, & qu'il n'y auroit plus de Rois.

[§] Les Prophètes sont mezlez de prophéties particulieres, & de celles du Messie; afin que les prophéties du [121] Messie ne fussent pas sans preuves, & que les prophéties particulieres ne fussent pas sans fruit.

[§] *Non habemus Regnem nisi Cæsarem*, disoient les Juifs. Donc JÉSUS-CHRIST étoit le Messie; puisqu'ils n'avoient plus de Roi qu'un étranger, & qu'ils n'en vouloient point d'autre.

[§] Les septante semaines de Daniel sont équivoques pour le

terme du commencement, à cause des termes de la prophétie, & pour le terme de la fin, à cause des diversitez des Chronologistes. Mais toute cette différence ne va qu'à deux cens ans.

[§] Les prophéties qui représentent JÉSUS-CHRIST pauvre, le représentent aussi maître des nations.

Les prophéties qui prédisent le temps, ne le prédisent que maître des Gentils & souffrant, & non dans les nues ny juge. & celles qui le représentent ainsi jugeant les nations & glorieux, ne marquent point le temps. (Is. 53. Zach. 9. 9.)

[§] Quand il est parlé du Messie, [122] comme grand & glorieux, il est visible que c'est pour juger le monde, & non pour le racheter. (Is. 65. 15. 16.) [122]



XVI.

Diverses preuves de JÉSUS-CHRIST.

POUR ne pas croire les Apôtres, il faut dire qu'ils ont été trompez, ou trompeurs. L'un & l'autre est difficile. Car, pour le premier, il n'est pas possible de s'abuser à prendre un homme pour être ressuscité. & pour l'autre, l'hypothèse qu'ils oient été fourbes, est étrangement absurde. Qu'on la suive tout au long. Qu'on s'imagine ces douze hommes assembles après la mort de JÉSUS-CHRIST, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par là toutes les puissances. Le cœur des l'hommes est étrangement penchant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un d'eux se fût démenty par tous ces attruits, & qui plus est par les prisons, par les tortures, & par la mort, il étoient perdus. Qu'on suive cela.

[§] Tandis que JÉSUS-CHRIST étoit avec eux, il les pouvait soutenir. Mais après cela, s'il ne leur est apparu, qui les a fait agir?

[§] Le style de l'Évangile est admirable en une infinité de manières, & entre autres en ce qu'il n'y a aucune invective de la part des historiens contre Judas, ou Pilate, ny contre aucun des ennemis ou des bourreaux de JÉSUS-CHRIST.

Si cette modestie des historiens Évangéliques avait été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère, & qu'ils ne l'eussent affectée que pour la faire remarquer eux mêmes, ils n'auroient pas manqué de se procurer des amis, qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais ils ont agy de la sorte sans affectation, & par un mouvement tout désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer par personne: je [124] ne fais même si cela a été remarqué jusques icy: & c'est ce qui témoigne la naïveté avec laquelle la chose a été faite.

[§] JÉSUS-CHRIST a fait des miracles, & les Apôtres ensuite, & les premiers Saints en ont fait aussi beaucoup; parce que les prophéties n'éstant pas encore accomplies, & s'accomplissant par eux, rien ne rendait témoignage que les miracles. Il étoit prédit que le Messie convertirait les nations. Comment cette prophétie se fût elle accomplie sans la conversion des nations? & comment les nations se fussent elles converties au Messie, ne voyant pas ce dernier effet des prophéties

qui le prouvent? Avant donc qu'il fût mort, qu'il fût reffuscité, & que les nations fussent converties, tout n'étoit pas accompli. & ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps-là. Maintenant il n'en faut plus pour prouver la vérité de la Religion Chrestienne; car les prophéties accomplies font un miracle subsistant. [125]

[§] L'état où l'on voit les Juifs est encore une grande preuve de la Religion. Car c'est une chose étonnante de voir ce peuple subsister depuis tant d'années, & de la voir toujours misérable; étant nécessaire pour la preuve de JÉSUS-CHRIST, & qu'ils subsistent pour le prouver, & qu'ils soient misérables puisqu'ils l'ont crucifié. & quoiqu'il soit contraire d'être misérable & de subsister, il subsiste néanmoins toujours malgré sa misère.

[§] Mais n'ont ils pas été presque au même état au temps de la captivité? Non. Le sceptre ne fût point interrompu par la captivité de Babylone, à cause que le retour étoit promis, & prédit. Quand Nabuchodonosor emmena le peuple, de peur qu'on ne crût que le sceptre fût ôté de Juda, il leur fût dit auparavant, qu'ils y seroient peu, & qu'ils seroient rétablis. Ils furent toujours consolés par les Prophètes, & leurs Rois continuèrent. Mais la seconde destruction est sans promesse de rétablissement, sans [126] Prophètes, sans Rois, sans consolation, sans espérance; parce que le sceptre est ôté pour jamais.

Ce n'est pas avoir été captif que de l'avoir été avec l'affurance d'être délivré dans soixante & dix ans. Mais maintenant ils le font sans aucun espoir.

[§] Dieu leur a promis qu'encore qu'il les dispersât aux extrémités du monde, néanmoins s'ils étoient fidèles à sa loi, il les rassembleroit. Ils y sont très fidèles, & demeurent opprimés. Il faut donc que le Messie soit venu; & que la loi qui contenoit ces promesses soit finie par l'établissement d'une loi nouvelle.

[§] Si les Juifs eussent été tous convertis par JÉSUS-CHRIST, nous n'aurions plus que des témoins suspects; & s'ils avoyent été exterminés, nous n'en aurions point du tout.

[§] Les Juifs refusent, mais non pas tous. Les Saints le reçoivent, & non les charnels. & tant s'en faut que cela soit contre sa gloire, que c'est le dernier troit qui l'achève. La [127] raison qu'ils en ont, & la seule qui se trouve dans tous leurs écrits, dans le Talmud, & dans les Rabbins, n'est que parce que JÉSUS-CHRIST n'a pas dompté les nations à main armée. JÉSUS-CHRIST a été tué, disent-ils; il a succombé; il n'a pas dompté les Payens par sa force; il ne nous a pas donné leurs dépouilles; il ne donne point de richesses. N'ont-ils que cela à dire? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrais point celui

qu'ils se figurent.

[§] Qu'il est beau de voir par les yeux de la foy Darius, Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée, & Hérode agir sans le sçavoir pour la gloire de l'Évangile! [127]



XVII.

Contre Mahomet.

LA Religion Mahométane a pour fondement l'Alchoran & Mahomet. Mais ce Prophète qui devait estre la dernière attente du monde a-t-il esté prédit? & quelle marque [128] a-t-il que n'ayt aussi tout homme qui se voudra dire Prophète? Quels miracles dit-il luy mesme avoir faits? Quel mystere a-t-il enseigné selon sa tradition mesme? Quelle morale, & quelle félicité?

[§] Mahomet est sans autorité. Il faudroit donc que ses raisons fussent bien puissantes; n'ayant que leur propre force.

[§] Si deux hommes disent des choses qui paraissent basses; mais que les discours de l'un oient un double sens entendu par ceux qui le suivent, & que les discours de l'autre n'ayent qu'un seul sens; si quelqu'un n'estant pas du secret entend discourir les deux en cette sorte, il en fera un mesme jugement. Mais si en suite dans le reste du discours l'un dit des choses angéliques, & l'autre toujours des choses basses & communes, & mesmes sottises, il jugera que l'un parlait avec mystere, & non pas l'autre; l'un ayant assez montré qu'il est incapable [129] de telles sottises, & capable d'estre mystérieux; & l'autre qu'il est incapable de mysteres, & capable de sottises.

[§] Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, & qu'on peut faire passer pour avoir un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge; mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis, & par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Il n'en est pas de mesme de l'Escriture. Je veux qu'il y ait des obscurités; mais il y a des clartez admirables, & des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre & égaler les choses, qui ne se ressemblent que par l'obscurité & non pas par les clartez, qui méritent quand elles sont divines qu'on révere les obscuritez.

[§] L'Alchoran dit que S. Matthieu étoit homme de bien. Donc

Mahomet étoit faux Prophète; ou en appelant gens de biens des méchans; ou en ne les croyant pas fur ce qu'ils ont dit de JÉSUS-CHRIST.

[§] Tout homme peut faire ce qu'à fait Mahomet; car il n'a point fait de miracles, il n'a point esté prédit, etc. Nul homme ne peut [130] faire ce qu'à fait JÉSUS-CHRIST.

[§] Mahomet s'est établi en tuant; JÉSUS-CHRIST en faisant tuer les siens. Mahomet en défendant de lire; JÉSUS-CHRIST en ordonnant de lire. Enfin cela est si contraire, que si Mahomet a pris la voye de reüssir humainement, JÉSUS-CHRIST a pris celle de périr humainement. & au lieu de conclure, que puisque Mahomet a reüssi, JÉSUS-CHRIST a bien pu reüssir; il faut dire, que puisque Mahomet a reüssi, le Christianisme devait périr, s'il n'eust esté foutenu par une force toute divine. [130]



XVIII.

Dessein de Dieu de se cacher aux uns, & de se découvrir aux autres.

DIEU a voulu rachetter les hommes, & ouvrir le salut ceux qui le cherchoient. Mais les hommes s'en rendent si indignes, qu'il est [131] juste qu'il refuse à quelques uns à cause de leur endurcissement ce qu'il accorde aux autres par une miséricorde qui ne leur est pas due. S'il eust voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eust pu, en se découvrant si manifestement à eux, qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son existence; & c'est ainsi qu'il parastra au dernier jour, avec un tel éclat de foudres, & un tel renversement de la nature, que les plus aveugles le verront.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître dans son avènement de douceurs; parce que tant d'hommes se rendants indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'étoit donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine, & absolument capable de convaincre tous les hommes; mais il n'étoit pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le cherchoient

fincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là : & ainsi [132] voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, & caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère sa connaissance, en sorte qu'il a donné des marques de foi visibles à ceux qui le cherchent, & obscures à ceux qui ne le cherchent pas.

[§] Il y a assez de lumière pour ceux qui ne défèrent que de voir, & assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire.

Il y a assez de clarté pour éclairer les élus, & assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, & assez de clarté pour les condamner & les rendre inexcutables.

[§] Si le monde subsistait pour instruire l'homme de l'existence de Dieu, sa divinité y reluirait de toutes parts d'une manière incontestable. Mais comme il ne subsistait que par JÉSUS-CHRIST, & pour JÉSUS-CHRIST, & pour instruire les hommes & de leur corruption, & de leur Rédemption, tout y éclate des preuves [133] de ces deux vérités. Ce qui y paraît ne marque ny une exclusion totale, ny une présence manifeste de Divinité; mais la présence d'un Dieu qui se cache; tout porte ce caractère.

[§] S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle serait équivoque, & pourrait aussi bien se rapporter à l'absence de toute Divinité, qu'à l'indignité où seraient les hommes de le connaître. Mais de ce qu'il paraît quelquefois & non pas toujours, cela est équivoque. S'il paraît une fois, il est toujours. & ainsi on n'en peut conclure autre chose, sinon qu'il y a un Dieu, & que les hommes en sont indignes.

[§] Le dessein de Dieu est plus de perfectionner la volonté que l'esprit. Or la clarté parfaite ne servirait qu'à l'esprit, & nuirait à la volonté.

[§] S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait pas sa corruption. S'il n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait point de remède. Ainsi il est non seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, & découvert en [134] partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, & de connaître sa misère sans connaître Dieu.

[§] Tout instruit l'homme de sa condition; mais il le faut bien entendre; car il n'est pas vrai que Dieu se découvre en tout; & il n'est pas vrai qu'il se cache en tout. Mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent, & qu'il se découvre à ceux qui le cherchent; parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, & capables de Dieu; indignes par leur corruption; capables par leur première nature.

[§] Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu, ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

[§] Tout l'Univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté. Tout luy apprend sa grandeur, ou sa misère. L'abandon de Dieu paraît dans les Payens, la protection de Dieu paraît dans les Juifs. [135]

[§] Tout tourne en bien pour les élus jusqu'aux obscuritez de l'Écriture; car ils les honorent, à cause des clartez divines qu'ils y voyent: & tout tourne en mal aux réprouvez jusqu'aux clartés; car ils les blasphèment, à cause des obscuritez qu'ils n'entendent pas.

[§] Si JÉSUS-CHRIST n'étoit venu que pour sanctifier, toute l'Écriture & toutes choses y tendroient, & il seroit bien aisé de convaincre les infidèles. Mais comme il est venu en sanctification & in scandalum, comme dit Isaïe, nous ne pouvons convaincre l'obstination des infidèles: mais cela ne fait rien contre nous, puisque nous disons, qu'il n'y a point de conviction dans toute la conduite de Dieu, pour les esprits opiniâtres, & qui ne recherchent pas sincèrement la vérité.

[§] JÉSUS-CHRIST est venu, afin que ceux qui ne voyoient point vissent, & que ceux qui voyoient devinssent aveugles: il est venu guérir les malades, & laisser mourir les saints; appeler les pécheurs à la [136] pénitence & les justifier, & laisser ceux qui se croyoient justes dans leurs péchez; remplir les indignes, & laisser les riches vides.

[§] Que disent les Prophètes de JÉSUS-CHRIST? qu'il sera évidemment Dieu? Non: mais qu'il est un dieu véritablement caché; qu'il sera méconnu; qu'on ne pensera point que ce soit luy; qu'il sera une pierre d'achoppement, à laquelle plusieurs heurteront, etc.

[§] C'est pour rendre le Messie reconnaissable aux bons, & méconnaissable aux méchans que Dieu l'a fait prédire de la sorte. Si la maniere du Messie eust été prédite clairement, il n'y eust point eu d'obscurité mesme pour les méchans. Si le temps eust été prédit obscurément, il y eust eu obscurité mesme pour les bons; car la bonté de leur cœur ne leur eust pas fait entendre qu'un , [1] par exemple, signifie 600. ans. Mais le temps a été prédit clairement, & la maniere en figures.

Par ce moyen les méchans prenant les biens promis pour des biens [137] temporels s'égarèrent malgré le temps prédit clairement, & les bons ne s'égarèrent pas; car l'intelligence des biens promis dépend du cœur qui appelle bien ce qu'il aime; mais l'intelligence du temps promis ne dépend point du cœur; & ainsi la prédiction claire du temps, &

obscure des biens ne trompe que les méchans.

[§] Comment fallait-il que fût le Messie, puisque par luy le sceptre devait estre éternellement en Juda, & qu'à son arrivée le sceptre devait estre osté de Juda?

Pour faire qu'en voyant ils ne voyent point, & qu'entendant ils n'entendent point, rien ne pouvait estre mieux fait.

[§] Au lieu de se plaindre de ce que Dieu s'est caché, il faut luy rendre grace de ce qu'il s'est pas découvert aux sages ny aux superbes indignes de connoître un Dieu si saint.

[§] La Généalogie de JÉSUS-CHRIST dans l'Ancien Testament est meslée parmi tant d'autres inutiles qu'on ne [138] peut presque la discerner. Si Moyse n'eust tenu registre que des ancestres de JÉSUS-Christ, cela eust esté trop visible. Mais après tout, qui regarde de prez, voit celle de JÉSUS-CHRIST bien discernée par Thamar, Ruth, etc.

[§] Les foibleffes les plus apparentes font des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple, les deux Généalogie de S. Matthieu, & de S. Luc; il est visible que cela n'a pas esté fait de concert.

[§] Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession. Mais que l'on reconnoisse la vérité de la Religion dans l'obscurité mesme de la Religion, dans le peu de lumiere que nous en avons, & dans l'indifférence que nous avons de la connoître.

[§] S'il n'y avait qu'une Religion, Dieu seroit trop manifeste; s'il n'y avait de Martyrs qu'en nostre Religion, de mesme.

[§] JÉSUS-CHRIST pour laisser les méchans dans l'aveuglement, ne dit [139] pas qu'il n'est point de Nazareth, ny qu'il n'est point fils de Joseph.

[§] Comme JÉSUS-Christ est demeuré inconnu parmi les hommes, la vérité demeure aussi parmi les opinions communes sans différence à l'extérieur. Ainfi l'Eucharistie parmi le pain commun.

[§] Si la miséricorde de Dieu est si grande, qu'il nous instruit salutairement, mesme lorsqu'il se cache, quelle lumiere n'en devons nous pas attendre lorsqu'il se découvre?

[§] On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il aveugle les uns, & qu'il éclaire les autres. [139]



XIX.

*Que les vrais Chrestiens & les vrais Juifs n'ont
qu'une mesme Religion.*

LA Religion des Juifs semblaient consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, [140] en l'Arche, au Temple de Jérusalem, & enfin en la loi, & en l'alliance de Moyse. Je dis, qu'elle ne consistoit en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, & que Dieu réprouvait toutes les autres choses.

Que Dieu n'avait point d'égard au peuple charnel qui devait sortir d'Abraham.

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les étrangers s'ils l'offensent. Si vous oubliez Dieu, & que vous suiviez des dieux étrangers, je vous prédis, que vous périrez de la mesme maniere que les nations que Dieu a exterminées devant vous. (Deuter. 8. 19. 20.)

Que les étrangers seront reçus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'ayment.

Que les vrais Juifs ne considéroient leur mérite que de Dieu, & non d'Abraham. Vous estes véritablement nostre Pere, & Abraham ne nous a pas connus, & Israël n'a pas eu connaissance de nous; mais c'est vous qui estes nostre Pere, & nostre rédempteur. (Is. 63. 16.)

Moyse mesme leur a dit, que Dieu [141] n'accepteroit pas les personnes. Dieu, dit-il, n'accepte pas les personnes, ny les sacrifices. (Deuter. 10. 7.)

Je dis, que la circoncision du cœur est ordonnée. foyez circoncis du cœur; retranchez les superfluités de votre cœur, & ne vous endurecifiez plus; car votre Dieu est un Dieu grand, puissant, & terrible, qui n'accepte pas les personnes. (Deut. 10. 16. 17.; Jerem. 4. 4.)

Que Dieu dit, qu'il le feroit un jour. Dieu te circoncirca le cœur, & à tes enfans, afin que tu l'ayme de tout ton cœur. (Deut. 30. 6.)

[§] Je dis, que la circoncision étoit une figure; qui avait esté établie, pour distinguer le peuple Juifs de toutes les autres nations.

& de là vient qu'estan dans le désert, ils ne furent pas circoncis, parce qu'ils ne pouvoient se confondre avec les autres peuples; & que depuis que JÉSUS-CHRIST est venu cela n'est plus nécessaire. [142]

Que l'amour de Dieu est recommandé en tout. Je prends à témoin le ciel & la terre que j'ay mis devant vous la mort & la vie; afin que vous choisissiez la vie, & que vous aimiez Dieu, & que vous luy obéissiez; car c'est Dieu qui est votre vie. (Deut. 30. 19. 20.)

Il est dit, que les Juifs faute de cet amour seroient réprouvez pour leurs crimes, & les Payens élus en leur place. Je me cacherai d'eux dans la vue de leurs derniers crimes; car c'est une nation méchante & infidelle. (Deut. 32. 20. 21.) Ils m'ont provoqué à courroux par les choses que ne font point des Dieux; & je les provoquerai à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, & par une nation sans science & sans intelligence. (Is. 65.)

Que les biens temporels sont faux, & que le vray bien est d'être uny à Dieu. (Ps. 72.)

Que leurs festes déplaisent à Dieu. (Amos. 5. 21.)

Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu, & non seulement des méchans Juifs, mais qu'il ne plaist pas mesme en ceux des bons, comme il paraist par le Pseaume 49. où, avant que d'adresser son discours aux méchans par ces paroles, *Peccatori autem dixit Deus*, il dit qu'il ne veut point des sacrifices des bestes, ny de leur sang.

Que les sacrifices des Payens seront reçus de Dieu; & que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs. (Malac. 1. 11.; I Rois. 15. 22.; Ozée 6. 6.)

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie; & que l'ancienne sera rejetée. (Jerem. 31. 31.)

Que les anciennes choses seront oubliées. (Is. 43. 18. 19.)

Qu'on en se fouviendra plus de l'Arche. (Jerem. 3. 16.)

Que le temple seroit rejeté. (Jerem. 7. 12. 13. 14.)

Que les sacrifices seroient rejetez, & d'autres sacrifices purs établis. (Malach. 1. 10. 11.)

Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron sera réprouvé, & celle de Melchisedech introduite par le Messie. (Ps. 109.)

Que cette sacrificature seroit éternelle. (ibid.)

Que Jérusalem seroit réprouvée, & un nouveau nom donné. (Is. 65.)

Que ce dernier nom seroit meilleurs que celui des Juifs, & éternel. (Is. 56. 5.) [143]

Que les Juifs devoient être sans Prophètes, sans Rois, sans Princes, sans sacrifices, sans autel. (Ozée 3. 4.)

Que les Juifs subsisteroient toujours néanmoins en peuple. (Jerem. 31. 36.) [144]



XX.

On ne connoist Dieu utilement que par JÉSUS-Christ.

LA plupart de ceux qui entreprennent de prouver la Divinité aux impies, commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature, & ils y réussissent rarement. Je n'attaque pas la solidité de ces preuves consacrées par l'Écriture sainte: elles sont conformes à la raison; mais souvent elles ne sont pas assez conformes, & assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées.

Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas ce discours à ceux qui ont la foy vive dans le cœur, & qui voyent incontinent, que tout ce qui [145] est, n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. C'est à eux que toute la nature parle pour son auteur, & que les Cieux annoncent la gloire de Dieu. Mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte, & dans lesquels on a dessein de la faire revivre; ces personnes dénuées de foy, & de charité, qui ne trouvent que ténèbres & obscurité dans toute la nature; il semble que ce ne soit pas le moyen de les ramener, que de ne leur donner pour preuves de ce grand & important sujet que le cours de la Lune ou des planètes, ou des raisonnements communs, & contre lesquels ils se font continuellement roidis. L'endurcissement de leur esprit les a rendus sourds à cette voix de la nature, qui a retenti continuellement à leurs oreilles; & l'expérience fait voir, que bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien n'est plus capable au contraire de les rebuter, & de leur ôter l'espérance de trouver la vérité, que de prétendre les en convaincre seulement par ces fortes de raisonnements, & de leur [146] dire, qu'ils y doivent voir la vérité à découvert.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connoist mieux que nous les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle nous dit bien, que la beauté des créatures fait connoître celui qui en est l'auteur; mais elle ne nous dit pas, qu'elles fassent cet effet dans tout le monde. Elle nous avertit au contraire, que quand elles le font, ce n'est pas par elles mêmes, mais par la lumière que Dieu répand en même temps dans l'esprit de ceux à qui il se découvre par ce moyen. *Quod notum est*

Dei, manifestatum est in illis, Deus enim illis manifestavit (Rom. I. 19.). Elle nous dit généralement, que Dieu est un Dieu caché, *Vere tu es Deus absconditus* [N.D.C. Is. 45, 15]; & que depuis la corruption de la nature, il a laissé les hommes dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par JÉSUS-CHRIST, hors duquel toute communication avec Dieu nous est ôtée. *Nemo novit patrem nisi filius, aut cui voluerit filius revelare* (Matth. II. 27).

C'est encore ce que l'Écriture [147] nous marque, lorsqu'elle nous dit en tant d'endroits, que ceux qui cherchent Dieu le trouvent; car on ne parle point ainsi d'une lumière claire & évidente: on ne la cherche point; elle se découvre, & se fait voir d'elle même.

[§] Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, & si impliquées, qu'elles frappent peu; & quand cela ferviroit à quelques uns, ce ne seroit que pendant l'instant qu'ils voyent cette démonstration; mais une heure après ils craignent de s'être trompez. *Quod curiositate cognoverint, superbiâ amiserunt.* [N.D.C. cf. Aug., *Serm. CXXLI In Jn* 14, 6, II, 2, P. L. 38, 777, li. 9: *quod curiositate invenerunt, superbia perdiderunt*]

D'ailleurs ces fortes de preuves ne nous peuvent conduire qu'à une connoissance spéculative de Dieu, & ne le connoître que de cette sorte, c'est ne le connoître pas.

La Divinité des Chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités Géométriques & de l'ordre des éléments; c'est la part des Payens. Elle ne consiste pas simplement en un Dieu qui exerce sa [148] providence sur la vie & sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent; c'est le partage des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, & de Jacob, le Dieu des Chrétiens est un Dieu d'amour & de consolation: c'est un Dieu qui remplit l'âme & le cœur de ceux qu'il possède: c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, & sa miséricorde infinie; qui s'unit au fonds de leur âme, qui la remplit d'humilité, de joye, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de luy-même.

Le Dieu des Chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme, qu'il est son unique bien, que tout son repos est en luy, & qu'elle n'aura de joye qu'à l'aimer; & qui luy fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent & l'empêchent de l'aimer de toutes ses forces. L'amour propre & la concupiscence qui l'arrestent luy sont insupportables. Ce Dieu luy fait sentir, qu'elle a ce fonds d'amour propre, & que luy seul l'en peut guerir. [149]

Voilà ce que c'est que de connoître Dieu en Chrétien. Mais pour le connoître de cette manière, il faut connoître en même temps

fa misere, son indignité, & le besoin qu'on a d'un médiateur pour se rapprocher de Dieu, & pour s'unir à luy. Il ne faut point séparer ces connoissances; parce qu'estant séparées, elles sont non seulement inutiles, mais nuisibles. La connoissance de Dieu sans celle de nostre misere fait l'orgueil. La connoissance de nostre misere sans celle de JÉSUS-CHRIST fait le désespoir. Mais la connoissance de JÉSUS-Christ nous exempte & de l'orgueil, & du désespoir; parce que nous y trouvons Dieu, nostre misere, & la voye unique de la réparer.

Nous pouvons connoître Dieu, sans connoître nos miseres; ou nos miseres, sans connoître Dieu; ou mesme Dieu & nos miseres, sans connoître le moyen de nous délivrer des miseres qui nous accablent. Mais nous ne pouvons connoître JÉSUS-CHRIST, sans connoître tout [150] ensemble & Dieu, & nos miseres, & le remede de nos miseres; parce que JÉSUS-CHRIST n'est pas simplement Dieu, mais que c'est un Dieu réparateur de nos miseres.

Ainsi tous ceux qui cherchent Dieu sans JÉSUS-CHRIST, ne trouvent aucune lumiere qui les satisfasse, ou qui leur soit véritablement utile. Car, ou ils n'arrivent pas jusqu'à connoître qu'il y a un Dieu; ou, s'ils y arrivent, c'est inutilement pour eux; parce qu'ils se forment un moyen de communiquer sans médiateur avec ce Dieu qu'ils ont connu sans médiateur. De forte qu'ils tombent ou dans l'Athéisme, ou dans le Déisme, qui sont deux choses que la Religion Chrestienne abhorre presque également.

Il faut donc tendre uniquement à connoître JÉSUS-CHRIST, puisque c'est par luy seul que nous pouvons prétendre connoître Dieu d'une maniere qui nous soit utile.

C'est luy qui est le vray Dieu des hommes, c'est-à-dire des misérables, & des pécheurs. Il est le [151] centre de tout, & l'objet de tout; & qui ne le connaît pas, ne connaît rien dans l'ordre du monde, ny dans soi mesme. Car non seulement nous ne connaissons Dieu que par JÉSUS-CHRIST, mais nous ne nous connaissons nous mesmes que par JÉSUS-CHRIST.

Sans JÉSUS-CHRIST il faut que l'homme soit dans le vice & dans la misere; avec JÉSUS-CHRIST l'homme est exempt de vice & de misere. En luy est tout nostre bonheur, nostre vertu, nostre vie, nostre lumiere, nostre espérance; & hors de luy il n'y a que vice, misere, ténèbres, désespoir, & nous ne voyons qu'obscurité & confusion dans la nature de Dieu, & dans nostre propre nature. [152]



XXI.

Contrariétéz étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur, & de plusieurs autres choses.

RIEN n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétéz que l'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connoître la vérité; il la désire ardemment, il la cherche; & cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit & se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de luy en disputer la possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes de Pyrrhoniens & de Dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connoissance de la vérité, & les autres tâchent de la luy assurer; mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables qu'elles augmentent la confusion & l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a [153] point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature.

Les principales raisons des Pyrrhoniens sont, que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foy & la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous. Or, disent-ils, ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité; puis que n'y ayant point de certitude hors la foy; si l'homme est créé par un Dieu bon, ou par un démon méchant, s'il a été de tout temps, ou s'il s'est fait par hasard, il est en doute si ces principes nous sont donnez ou véritables, ou faux, ou incertains selon nostre origine. De plus, que personne n'a d'affurance hors la foy, s'il veille, ou s'il dort; vu que durant le sommeil on ne croit pas moins fermement veiller, qu'en veillant effectivement. On croit voir les espaces, les figures, les mouvemens; on sent couler le temps, on le mesure; & enfin on agit de même qu'éveillé. De sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil par nostre propre aveu, ou, quoyqu'il [154] nous en paroisse, nous n'avons aucune idée du vray, tous nos sentimens étants alors des illusions, qui scay si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir, comme on rêve souvent qu'on rêve en entassant songes sur songes?

Je laisse les discours que font les Pyrrhoniens contre les impressions

de la coutume, de l'éducation, des moeurs, des pays, & les autres choses semblables, qui entraînent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements.

L'unique fort des Dogmatistes, c'est qu'en parlant de bonne foy & sincèrement on ne peut douter des principes naturels. Nous connaissons, disent-ils, la vérité, non seulement par raisonnement, mais aussi par sentiment, & par une intelligence vive & lumineuse; & c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes. C'est en vain que le [155] raisonnement qui n'y a point de part essaye de les combattre. Les Pyrrhoniens qui n'ont que cela pour objet y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne relevons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison. Cette impuissance conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a espace, temps, mouvement, nombre, matière, est aussi ferme qu'aucune de celle que nos raisonnements nous donnent. & c'est sur ces connaissances d'intelligences & de sentiment qu'il faut que la raison s'appuie, & qu'elle fonde tout son discours. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, & que les nombres sont infinis; & la raison démontre ensuite, qu'il n'y a point deux nombres carrés, dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent; les propositions se concluent; le tout avec certitude, quoique par [156] différentes voyes. & il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment, & à l'intelligence des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout; mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, & que nous connussions toutes choses par instinct & par sentiment. Mais la nature nous a refusé ce bien, & elle ne nous a donné que très peu de connaissances de cette sorte: toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti, & se range nécessairement ou au Dogmatisme, ou au Pyrrhonisme; car qui penseroit demeurer neutre seroit Pyrrhonien par excellence: [157] cette neutralité est l'essence du Pyrrhonisme; qui n'est pas contr'eux est excellemment pour eux. Que sera donc l'homme en cet état? Doutera-t-il de tout? Doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle? Doutera-t-il s'il est? On n'en sauroit

venir là : & je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de Pyrrhonien effectif & parfait. La nature soutient la raison impuissante, & l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point. Dira-t-il au contraire, qu'il possède certainement la vérité, luy qui, si peu qu'on le pousse, n'en peut montrer aucun titre, & est forcé de lâcher prise?

Qui démeslera cet embrouillement? La nature confond les Pyrrhoniens, & la raison confond les Dogmatistes. Que deviendrez-vous donc, ô hommes, qui cherchez votre véritable condition par votre raison naturelle? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ny subsister dans aucune.

Voilà ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité. Considérons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il [158] recherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions. Car tous les hommes désirent d'être heureux; cela est sans exception. Quelques différents moyens qu'il y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, & que l'autre n'y va pas, c'est ce même désir qui est dans tous les deux accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent & qui se pendent.

& cependant depuis un si grand nombre d'années, jamais personne sans la foy n'est arrivé à ce point, où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, Princes, sujets; nobles, roturiers; vieillards, jeunes; forts, foibles; sçavans, ignorants; sains, malades; de tous pays, de tous temps, de tous âges, & de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continue, & si uniforme devrait bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes, d'arriver au bien par [159] nos efforts. Mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence; & c'est de là que nous attendons que nostre espérance ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais; l'espérance nous pipe, & de malheur en malheur nous mène jusqu'à la mort qui en est le comble éternel.

C'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ay esté capable de tenir la place de la fin & du bonheur de l'homme, estres, éléments, plantes, animaux, insectes, maladies, guerre, vices, crimes, etc. L'homme estan deschu de son estat naturel, il n'y a rien à quoy il n'ayt esté capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vray bien, tout également peut luy paraître tel, jusqu'à sa destruction propre, toute contrainte qu'elle est à la raison & à la nature tout ensemble.

Les uns ont cherché la félicité dans l'autorité, les autres dans les curiositez & dans les sciences, les [160] autres dans les voluptez.

Ces trois concupiscences ont fait trois sectes, & ceux qu'ont appelle Philosophes n'ont fait effectivement que suivre une des trois. Ceux qui en ont le plus approché ont considéré, qu'il est nécessaire que le bien universel que tous les hommes défirent, & où tous doivent avoir part, ne soit dans aucune des choses particulieres qui ne peuvent estre possédées que par un seul, & qui estan partagées affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissants de celle qui luy appartient. Ils ont compris que le vray bien devait estre tel que tous pussent le posséder à la fois sans diminution, & sans envie, & que personne ne le pût perdre contre son gré. Ils l'ont compris, mais ils ne l'ont pu trouver; & au lieu d'un bien solide & effectif, ils n'ont embrassé que l'image creuse d'une vertu fantastique.

Nostre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher nostre bonheur dans nous. Nos passions nous [161] pouffent au dehors, quand mesme les objets ne s'offriroient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mesmes, & nous appellent, quand mesme nous n'y pensons pas. Ainsi les Philosophes ont beau dire: rentrez en vous mesmes, vous y trouverez votre bien; on ne les croit pas; & ceux qui les croient sont les plus vides & les plus fots. Car qu'y a-t-il de plus ridicule & de plus vain que ce que proposent Stoiciens, & de plus faux que tous leurs raisonnemens?

Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, & que puisque le désir de la gloire fait bien faire quelque chose à ceux qu'il possède, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvemens fiévreux que la santé ne peut imiter.

[§] La guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partages en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions, & devenir Dieux. Les autres ont voulu y renoncer à la raison, & devenir bestes. [162] Mais ils ne l'ont pu ny les uns ny les autres; & la raison demeure toujours qui accuse la bassesse & l'injustice des passions, & trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent: & les passions sont toujours vivantes dans ceux mesmes qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme par luy mesme & par ses propres efforts à l'égard du vray, & du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le Dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le Pyrrhonisme. Nous souhaitons la vérité, & ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, & ne trouvons que misere. Nous sommes incapables & de certitude & de bonheur. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous

faire sentir, d'où nous sommes tombez.

[§] Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoy n'est-il heureux qu'en Dieu? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoy est-il si contraire à Dieu?

[§] L'homme ne sçay à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, & sent en luy des restes d'un estat heureux, dont il est defchu, & qu'il ne peut retrouver. Il le cherche par tout avec inquiétude & sans succès dans des ténèbres impénétrables.

C'est la source des combats des Philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme en découvrant ses grandeurs, & les autres de l'abaisser en représentant ses miseres. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque parti se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion. Car la misere de l'homme se conclut de sa grandeur & sa grandeur se conclut de sa misere. Ainsi les uns ont d'autant mieux conclu la misere, qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur; & les autres ont conclu la grandeur avec d'autant plus de force, qu'ils l'ont tirée de la misere mesme. Tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur, n'a servy que d'un argument aux autres, pour conclure la misere; puis que c'est estre d'autant plus misérable, qu'on est [164] tombé de plus haut: & les autres au contraire. Ils se font élever les uns sur les autres par un cercle sans fin, estant certain qu'à mesure que les hommes ont plus de lumiere ils découvrent de plus en plus en l'homme de la misere & de la grandeur. En un mot l'homme connoist qu'il est misérable. Il est donc misérable, puis qu'il le connoist; mais il est bien grand, puis qu'il connoist qu'il est misérable.

Quelle chimere est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel cahos, quel sujet de contradiction? Juge de toutes choses, imbécile ver de terre; dépositaire du vray, amas d'incertitudes; gloire, & rebut de l'Univers. S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante, & le contredits toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne, qu'il est un monstre incompréhensible. [165]



XXII.

Connaissance générale de l'homme.

LA première chose qui s'offre à l'homme, quand il regarde, c'est son corps, c'est à dire une certaine portion de matière qui luy est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au dessus de luy, & tout ce qui est au dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arreste donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature dans sa haute & pleine majesté. Qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle, pour éclairer l'Univers. Que la terre luy paroisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit. & qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour luy mesme n'est qu'un point tres délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais [166] si nostre vue s'arreste là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plustost de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un troit imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphere infinie, dont le centre est par tout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caracteres sensibles de la toute puissance de Dieu, que nostre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme estan revenu à foi, considère ce qu'il est, au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. & que de ce que luy parastra ce petit cachot, où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les Royaumes, les villes, & foi- mesme son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans [167] l'infiny? Qui le peut comprendre? Mais pour luy présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoist les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, luy offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs

dans ces gouttes. **Que** divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces, & ses conceptions; & que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être, que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux luy peindre non seulement l'Univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immesité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. **Qu'**il y voye un infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même [168] proportion que le monde visible; dans cette terre des animaux, & enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin & sans repos. qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car, qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'Univers, imperceptible luy-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

Que si considérera de la sorte, s'effrayera sans doute, de se voir comme suspendu dans la masse que la nature luy a donné entre ces deux abîmes de l'infiny & du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles; & je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption. [169]

Car enfin, qu'est-ce l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infiny, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; & son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infiny où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature; & tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître ny le principe ny la fin. Toutes choses sont sorties du néant, & portées jusqu'à l'infiny. **Qui** peut suivre ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend; nul autre ne le peut faire.

Cet état qui tient le milieu entre les extrêmes. Trop de bruit nous affourdit; trop de lumière nous éblouit; trop de distance, & trop de proximité [170] empêchent la vue; trop de longueur, & trop de breveté obscurcissent un discours; trop de plaisir incommode; trop de consonances déplaisent. Nous ne sentons ny l'extrême chaud, ny l'extrême froid. Les qualités excessives nous font ennemies, & non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse

& trop de vieilles empêchent l'esprit; trop & trop peu de nourritures troublent ses actions; trop & trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous; comme si elles n'étoient pas; & nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui restreint nos connaissances en de certaines bornes que nous ne passons pas; incapables de savoir tout, & d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains & flottants entre l'ignorance & la connaissance; & si nous pensons aller plus avant, notre objet branle, & échappe nos prises; il se [171] dérobe, & fuit d'une fuite éternelle: rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, & toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'approfondir tout, & d'édifier une tour, qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, & la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. [171]



XXIII.

Grandeur de l'homme.

JE puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds; & je le concevrais même sans teste; si l'expérience ne m'apprenoit que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, & sans quoy on ne le peut concevoir.

[§] Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous? Est-ce la main? Est-ce le bras? Est-ce la chair? Est-ce le sang? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

[§] L'homme est si grand, que sa grandeur paroît même en ce qu'il [172] se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable, que de se connaître misérable; mais c'est aussi être grand, que de connaître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand Seigneur, misères d'un Roi dépossédé.

[§] Qui se trouve malheureux de n'être pas Roi, sinon un Roi dépossédé? Trouveroit-on Paul Émile malheureux de n'être plus consul? Au contraire tout le monde trouvoit qu'il étoit heureux de l'avoir été; parce que sa condition n'étoit pas de l'être toujours. Mais on trouvoit Persée si malheureux de n'être plus Roi, parce que sa

condition étoit de l'estre toujours, qu'on trouvoit étrange qu'il pût supporter la vie. **Qui** se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche? & qui ne se trouve malheureux de n'avoir qu'un oeil? On ne s'est peut estre jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un. [173]

[§] Nous avons un si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en estre méprisez, & de n'estre pas dans l'estime d'une âme: & toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un costé cette fausse gloire que les hommes cherchent est une grande marque de leur misère, & de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excellence. Car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé & commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde: rien ne le peut détourner de ce désir; & c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme. Jusque là que ceux qui méprisent le plus les hommes & qui les égalent aux bestes, en veulent encore estre admirez, & se contredisent à eux mêmes par leur [174] propre sentiment; leur nature qui est plus forte que toute leur raison les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse.

[§] L'homme n'est qu'un roseau le plus foible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'Univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'Univers l'écraserait, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue; parce qu'il sçay qu'il meurt; & l'avantage que l'Univers a sur luy, l'Univers n'en sçay rien.

Ainsi toute nostre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace & de la durée. Travaillons donc à bien penser. voilà le principe de la morale.

[§] Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bestes, sans luy montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de luy faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de luy laisser ignorer l'un & l'autre. [175] Mais il est tres avantageux de luy représenter l'un & l'autre.

[§] Que l'homme donc s'estime son prix. **Qu'**il s'ayme; car il a en luy une nature capable de bien; mais qu'il n'ayme pas pour cela les bassesses qui y sont. **Qu'**il se méprise parce que cette capacité est vide; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. **Qu'**il se haïsse; qu'il s'ayme: il a en luy la capacité de connoître la vérité, &

d'estre heureux; mais il n'a point de vérité ou constante ou satisfaisante. Je voudrais donc porter l'homme à désirer d'en trouver, à estre prest & dégagé de passions pour la suivre où il la trouvera; & sachant combien sa connoissance s'est obscurcie par les passions, je voudrais qu'il hait en soi la concupiscence qui la détermine d'elle mesme; afin qu'elle ne l'aveuglât point en faisant son choix, & qu'elle ne l'arrestast point quand il aura choisi. [176]



XXIV.

Vanité de l'homme.

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous, & en nostre propre estre: nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire; & nous nous efforçons pour cela de parastre. Nous travaillons incessamment à embellir & conserver cet estre imaginaire, & négligeons le véritable. & si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empresseons de le faire sçavoir, afin d'attacher ces vertus à cet estre d'imagination: nous les détacherions plustost de nous pour les y joindre; & nous serions volontiers poltrons, pour acquérir la réputation d'estre vaillants. Grande marque du neant de nostre propre estre, de n'estre pas satisfait de l'un sans l'autre, & de renoncer souvent à l'un pour l'autre! Car qui ne mourroit pour conserver son honneur, celui-là seroit infâme. [177]

[§] La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, mesme à la mort, on l'aime.

[§] L'orgueil contrepèse toutes nos miseres. Car, ou il les cache, ou s'il les découvre, il se glorifie de les connoistre.

[§] L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au lieu de nos miseres & de nos erreurs, que nous perdons mesme la vie avec joye, pourvu qu'on en parle.

[§] La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante, & veut avoir ses admirateurs. & les Philosophes mesmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; & ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu; & moy qui écris ceci, j'ay peut-estre cette

envie; & peut estre que ceux qui le liront l'auront aussi.

[§] Malgré la vue de toutes nos miseres qui nous touchent, & qui nous tiennent à la gorge, nous avons [178] un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

[§] Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions estre connus de toute la terre, & mesme des gens qui viendront quand nous ne serons plus. & nous sommes si vains, que l'estime qui nous environne nous amuse & nous contente.

[§] La chose la plus important à la vie c'est le choix d'un métier. Le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, [179] les soldats, les couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on; & en parlant des soldats, ils sont bien fous, dit-on. & les autres au contraire; il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins. A force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, & mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vertu, & l'on hait l'imprudence. Ces mots nous émeuvent: on ne pêche que dans l'application: & la force de la coutume est si grande, que des pays entiers sont tous de maçons, d'autres tous de soldats. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est donc la coutume qui fait cela, & qui entraîne la nature. Mais quelque fois aussi la nature la surmonte, & retient l'homme dans son instinct, malgré toute la coutume bonne ou mauvaise.

[§] La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut sçavoir que pour en parler. On ne voyageroit pas sur la mer pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne.

[§] On ne se soucie pas d'estre estimé dans les villes où l'on ne fait que passer; mais quand on y doit demeurer un peu de temps on s'en soucie. Combien de temps faut-il? Un temps proportionné à nostre durée vaine & chétive.

[§] Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

[§] Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, & comme pour le hâter; ou nous rappelons le passé [180] pour l'arrester comme trop prompt. Si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, & ne pensons point au seul qui nous appartient: & si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, & laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à nostre vue, parce qu'il nous afflige; & s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, & pensons à disposer les choses pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée. Il la trouvera toujours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; & si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre des lumières, pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé & le présent font nos moyens; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais; mais nous espérons de vivre; [181] & nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspérons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

[§] Notre imagination nous grossit si fort le temps présent à force d'y faire des réflexions continuelles, & amoindrit tellement l'éternité manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, & du néant une éternité. & tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne nous en peut défendre.

[§] Cromwell allait ravager toute la Chrétienté: la famille Royale étoit perdue, & la sienne à jamais puissante; sans un petit grain de sable qui se mit dans son urètre. Rome même allait trembler sous lui. Mais ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, & le Roi rétabli. [182]



XXV.

Foiblesse de l'homme.

CE qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa foiblesse. On agit sérieusement, & chacun fuit sa condition; non pas parce qu'il est bon en effet de la fuir, puisque la mode en est; mais comme si chacun savoit certainement où est la raison & la justice. On se trouve déçu à toute heure, & par une plaisante humilité on croit que c'est sa faute, & non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens là au monde; afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette foiblesse naturelle & inévitable, & qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle.

[§] La foiblesse de la raison de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas, qu'en ceux qui la connaissent. [183]

[§] Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on est trop vieil, de même. Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'enteste, & l'on ne peut trouver la vérité.

Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on est encore tout prévenu. Si trop long-temps après, on n'y entre plus.

Il n'y a qu'un point indivisible, qui soit le véritable lieu de voir les tableaux. Les autres sont trop près, trop loins, trop hauts, trop bas. La perspective l'affigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité & dans la morale qui l'affignera.

[§] Cette maîtresse d'erreur que l'on appelle fantaisie & opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours. Car elle seroit règle infaillible de vérité, si elle l'étoit infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fautive, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai & le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler [184] & à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, & ses malheureux; ses sains, ses malades; ses riches, ses pauvres; ses fous, & ses sages: & rien ne nous dépote davantage, que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine & entière que la raison, les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire. Ils disputent avec hardiesse & confiance, les autres avec crainte & défiance. & cette gayeté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants: tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend contents; à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation? Qui [185] donne le respect & la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion? Combien toutes les richesses de la terre sont elles insuffisantes sans son contentement?

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice, & le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres, *Della opinione Regina del mundo*. J'y souscris sans le connaître, sauf le mal s'il y en a.

[§] On ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité, en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du Pôle renversent toute la Jurisprudence. Un Méridien décide de la vérité,

ou peu d'années de possession. Les loix fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une riviere ou une Montaigne borne! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà.

[§] L'art de bouleverser les Estats est d'ébranler les coutumes établies, en fondant jusques dans leur source, pour y faire remarquer le défaut [186] d'autorité & de justice. Il faut, dit-on, recourir aux loix fondamentales & primitives de l'Etat, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne sera juste a cette balance. Cependant le peuple preste l'oreille à ces discours; il secoue le joug dez qu'il le reconnoît; & les grands en profitent à sa ruine, & à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues. Mais par un défaut contraire les hommes croient quelquefois pouvoir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple.

[§] Le plus grand Philoppe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire, s'il y a au dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauroient soutenir la pensée sans pàtir & fuir. Je ne veux pas rapporter tous les effets. *Qui* ne sçay qu'il y en a à qui la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon emportent la raison hors des gonds?

[§] Ne diriez-vous pas que ce [187] Magistrat dont la vieilleffe vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure & sublime, & qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrester aux vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des foibles? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. La voilà prest à ouïr avec une gravité exemplaire. Si l'Avocat vient à parafre, & que la nature luy ait donné une voix enrouée, & un tour de visage bizarre, que le barbier l'ayt mal rasé, & que le hafard l'ayt encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du Magistrat.

[§] L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet a estre troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de luy. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empescher ses pensées: il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent: une mouche bourdonne à ses oreilles: c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez [188] qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient la raison en échec, & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes & les Royaumes.

[§] Nous avons un autre principe d'erreur, sçavoir les maladies. Elles nous gâtent le jugement & le sens. & si les grandes l'alterent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression

à proportion.

Notre propre intérêts est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un Avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide? Mais par une autre bizarrerie de l'esprit humain, j'en fais qui pour ne pas tomber dans cet amour propre ont été les plus injustes du monde à contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste étoit de la leur faire recommander par leurs proches parents.

[§] La justice & la vérité font [189] deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop émouffés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, & appuient tout au tour, plus sur le faux que sur le vrai.

[§] Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent, ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles.

Qui tient le juste milieu? Qu'il paroisse, & qu'il le prouve. Il n'y a principe quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens. Parce, dit-on, que vous avez crû de l'enfance qu'un coffre étoit vide lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez crû le vide possible: c'est une illusion de vos sens fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige. & les autres disent au [190] contraire: parce qu'on vous a dit dans l'école, qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun qui le comprenoit si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé, les sens ou l'instruction?

[§] toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien; & le titre par lequel ils le possèdent n'est dans son origine que la fantaisie de ceux qui ont fait les loix. Ils n'ont aussi aucune force pour le posséder sûrement: mille accidents le leur ravissent. il en est de même de la science: la maladie nous l'ôte.

[§] L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs ineffaçables sans la grace. Rien ne luy montre la vérité: tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la raison, & les sens, outre qu'ils manquent souvent de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences: & cette même piperie qu'ils luy apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour: elle [191] s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens, & leur font des impressions

fâcheuses. Ils mentent, & se trompent à l'envi.

[§] Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés? Dans les enfans, ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leur peres, comme la chaffe dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience. & s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la disposition. Les peres craignent que l'amour naturel des enfans ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée? La coutume est une seconde nature, qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ay bien peur que cette nature, ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature. [192]



XXVI.

Misere de l'homme.

Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connaissance de la misere des hommes, que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur vie.

L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sçay que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, & qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessitez de la nature luy en ravissent une tres grande partie. Il ne luy reste que tres peu dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui luy reste l'incommode si fort, & l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce luy est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, & de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, & de laisser couler ce temps si court & si précieux sans [193] réflexion, en s'occupant de choses qui l'empêchent d'y penser.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertissement ou passé temps, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le temps, sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même, & d'éviter en perdant cette partie de la vie l'amertume & le dégoût intérieur qui accompagne-

roit nécessairement l'attention que l'on feroit sur soi même durant ce temps-là. L'âme ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, & de chercher dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joye consiste dans cet oubli; & il suffit pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir, & d'être avec soi.

On charge les hommes de l'enfance du soin de leur honneur, de leurs biens, & même du bien & de l'honneur de leurs parents & de leurs amis. [194] On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices, & des arts. On les charge d'affaires: on leur fait entendre, qu'ils ne sauroient être heureux, s'ils ne font en forte par leur industrie & par leur soin, que leur fortune, leur honneur, & même la fortune & l'honneur de leurs amis soient en bon état, & qu'une seule de ces choses qui manque les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges & des affaires qui les font tracafer de la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux. Que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Demandez vous ce qu'on pourroit faire? Il ne faudroit que leur ôter tous ces soins. Car alors ils se verroient, & ils penseroient à eux même; & c'est ce qui leur est insupportable. Aussi après s'être chargé de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tous entiers, & les dérobe à eux mêmes.

C'est pourquoy quand je me suis [195] mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls & les peines où ils s'exposent à la Cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses, d'où naissent tant de querelles, de passions, & d'entreprises périlleuses & funestes; j'ay souvent dit, que tout le malheur des hommes vient de ne sçavoir pas se tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savoit demeurer chez soi, n'en sortiroit pas pour aller sur la mer, ou au siège d'une place: & si on ne cherchoit simplement qu'à vivre, on auroit peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

Mais quand j'y ai regardé de plus prez, j'ay trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, & de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du malheur naturel de notre condition foible & mortelle, & si misérable, que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, & que nous ne voyons que nous. [196]

Je ne parle que de ceux qui se regardent sans aucune vue de

Religion. Car il est vray que c'est une des merveilles de la Religion Chrestienne, de réconcilier l'homme avec foi-mesme, en le réconciliant avec Dieu; de luy rendre la vue de foi-mesme supportable; & de faire que la solitude & le repos soient plus agréables à plusieurs, que l'agitation & le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrestant l'homme dans luy mesme qu'elle produit tous ces effets merveilleux. Ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, & en le foudroyant dans le sentiment de ses miseres, par l'esperance d'une autre vie, qui l'en doit entierement delivrer.

Mais pour tous ceux qui n'agissent que par les mouvemens qu'ils trouvent en eux & dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos & de se voir, sans estre incontinent attaquez de chagrin & de tristesse. L'homme qui n'ayme que foi ne hait rien tant que d'estre seul avec foi. Il ne recherche rien que [197] pour foi, & ne fuit rien tant que foi; parce que quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se desire, & qu'il trouve en foi mesme un amas de miseres inevitables, & un vide de bien réels & solides qu'il est incapable de remplir.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, & qu'on y assemble tous les biens, & toutes les satisfactions qui semblent contenter un homme. Si celui qu'on aura mis en cet estat est sans occupation, & sans divertissement, & qu'on le laisse faire reflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans des vues affligeantes de l'avenir: & si on ne l'occupe hors de luy, le voila nécessairement malheureux.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle mesme, pour rendre celui qui la possède heureux par la seule vue de ce qu'il est? Faudra-t-il encore le divertir de cette pensée comme les gens du commun? Je vois bien, que c'est rendre un homme heureux, que de le détourner de la vue [198] de ses miseres domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de mesme d'un Roi? & sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements, qu'à la vue de sa grandeur? Quel objet plus satisfaisant pourroit-on donner à son esprit? Ne seroit-ce pas faire tort à sa joye, d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle; au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne? Qu'on en fasse l'épreuve; qu'on laisse un Roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à foi tout à loisir; & l'on verra, qu'un Roi qui se voit, est un homme plein de miseres, & qui les ressent comme un autre. Aussi on évite cela soigneusement, & il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des Rois un

grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, & qui observent tout le temps de leur [199] loisir, pour leur fournir des plaisirs & des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide. C'est à dire, qu'ils sont environnés de personnes, qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le Roi ne soit seul, & en état de penser à soi; sachant qu'il sera malheureux, tout Roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui foutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

Prenez y garde. Qu'est-ce autre chose d'être Surintendant, Chancelier, premier Président, que d'avoir un grand nombre de gens, qui viennent de tous costez, pour ne leur laisser par une heure en la journée où ils puissent penser à eux mesmes? & quand ils sont dans la disgrâce, & qu'on les renvoie à leurs maisons de campagne, où ils ne manquent ny de biens ny de domestiques pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables, parce que personne ne les empêche plus de songer à eux. [200]

De là vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse, & aux autres divertissements qui occupent toute leur âme. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ny qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que l'on court. On n'en voudroit pas s'il étoit offert. Ce n'est pas cet usage mol & paisible, & qui nous laisse penser à nostre malheureuse condition qu'on recherche; mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit & le tumulte du monde; que la prison est un supplice si horrible; & qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. & ceux qui s'amusement simplement à montrer la vanité & la bassesse des divertissements des hommes, connaissent bien à la vérité une partie [201] de leurs misères; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses, & si méprisables: mais ils n'en connaissent pas le fonds qui leur rend ces misères mêmes nécessaires, tant qu'ils ne sont pas gueries de cette misère intérieure & naturelle, qui consiste à ne pouvoir souffrir la vue de soi-mesme. Ce lièvre qu'ils auroient acheté ne les garantiroit pas de cette vue; mais la chasse les en garantit. Ainsi quand on leur reproche, que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne sauroient les satisfaire; qu'il n'y a rien de plus bas, & de plus vain; s'ils répondoient comme ils devroient le faire s'ils y pensoient bien, ils en demeureroient d'accord:

mais ils diroient en meſme temps qu'il ne cherchent en cela qu'une occupation violente & impétueuſe qui les détourne de la vue d'eux-mêmes, & que c'eſt pour cela qu'ils ſe propoſent un objet attirant qui les charme & qui les occupent tous entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne ſe connoiſſent [202] pas eux mêmes. Un Gentil-homme croit ſincerement qu'il y a quelque choſe de grand & de noble dans la chaffe: il dira, que c'eſt un plaifir royal. Il en eſt de meſme des autres choſes dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque choſe de réel & de folide dans les objets mêmes. On ſe perſuade que ſi l'on avoit obtenu cette charge, on ſe repoſeroit enſuite avec plaifir: & l'on ne penſe pas la nature inſatiable de ſa cupidité. On croit chercher ſincerement le repoſ; & l'on ne cherche en effet que l'agitation.

Les hommes ont un inſtinct ſecret qui les porte à chercher le divertiffement & l'occupation au dehors, qui vient du reſſentiment de leur miſere continue. & ils ont un autre inſtinct ſecret qui reſte de la grandeur de leur premiere nature, qui leur fait connoiſtre, que le bonheur n'eſt en effet que dans le repos. & de ces deux inſtincts contraires, il ſe forme en eux un projet confus, qui ſe cache à leur vue dans le fonds de leur âme, [203] qui les porte à tendre au repos par l'agitation, & à ſe figurer toujours, que la ſatisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, ſi, en ſurmontant quelques difficultez qu'ils enviſagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainſi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obſtacler; & ſi on les a ſurmontez, le repos devient inſupportable. Car, ou l'on penſe aux miſeres qu'on a, ou à celles dont on eſt menacé. & quand on ſe verroit meſme aſſez à l'abri de toutes parts, l'ennui de ſon autorité privée ne laifferoit pas de ſortir du fonds du cœur, où il a ſes racines naturelles, & de remplir l'eſprit de ſon venin.

C'eſt pourquoy lors que Cineas difait à Pyrrus qui ſe propoſoit de jouir du repos avec ſes amis après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ſeroit mieux d'avancer luy meſme ſon bonheur, en jouiſſant dez lors de ce repos, ſans l'aller chercher par tant de fatigues, il luy donnoit un conſeil qui recevait de grandes difficultez, & qui n'étoit guere [204] plus rationnable que le deſſein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre ſuppoſoit que l'homme ſe pût contenter de ſoi meſme & de ſes biens préſents, ſans remplir le vide de ſon cœur d'eſpérances imaginaires, ce qui eſt faux. Pyrrus ne pouvoit eſtre heureux ny devant ny après avoir conquis le monde. & peut-eſtre que la vie molle que luy confeilloit ſon miniſtre étoit encore moins capable

de le satisfaire, que l'agitation de tant de guerres, & de tant de voyages qu'il méritoit.

On doit donc reconnaître, que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause étrangère d'ennui par le propre état de sa condition naturelle: & il est avec cela si vain & si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir. De sorte qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il se peut divertir à des choses si frivoles & si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives; & ses divertissements sont [205] infiniment moins raisonnables que son ennui.

[§] D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, & qui accablé de procès & de querelles étoit ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous étonnez pas: il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit. Si l'on peut gagner sur luy de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là, mais d'un bonheur faux & imaginaire, qui ne vient pas de la possession de quelque bien réel & solide, mais d'une légèreté d'esprit qui luy fait perdre le souvenir de ses véritables misères, pour s'attacher à des objets bas & ridicules, indignes de son application. C'est une joie de malade & de phrénétique, qui ne vient pas de la santé de son âme, mais de son dérèglement. C'est un ris de folie & d'illusion. Car c'est une chose étrange [206] que de considérer ce qui plaît aux hommes dans les jeux & les divertissements. Il est vrai qu'occupant l'esprit, ils le détournent du sentiment de ses maux, ce qui est réel. Mais ils ne l'occupent que parce que l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache.

Quel pensez vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume, avec tant d'application d'esprit, & d'agitation de corps? Celui de se vanter le lendemain avec leurs amis qu'ils ont mieux joué qu'un autre. Voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres furent dans leurs cabinets, pour montrer aux sçavans qu'ils ont résolu une question d'Algèbre qui ne l'avait pu être jusques icy. & tant d'autres s'exposent aux plus grands périls, pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auroient prise, aussi sottement à mon gré. & enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connaissent la vanité: & ceux là sont les plus fots de [207] la bande, puis qu'ils le font avec connaissance; au lieu qu'on peut penser des autres, qu'ils ne le seroient

pas, s'ils avoyent cette connoissance.

[§] Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose, qu'on rendroit malheureux en luy donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner tous chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-estre, que c'est l'amusement du jeu qu'il cherche, & non pas le gain. Mais qu'on le fasse jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas, & s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il cherche: un amusement languissant & sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe, & qu'il se pique luy mesme, en s'imaginant qu'il seroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on luy donnât à condition de ne point jouer; & qu'il se forme un objet de passion, qui excite son désir, sa colere, sa crainte, son espérance.

Ainsi les divertissements qui font le bonheur des hommes ne font pas [208] seulement bas; ils font encore faux & trompeurs; c'est à dire qu'ils ont pour objet des fantômes & des illusions, qui seroient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le sentiment & le goût du vray bien, & s'il n'étoit rempli de bassesse, de vanité, de légereté, d'orgueil, & d'une infinité d'autres vices: & ils ne nous fougent dans nos misères, qu'en nous causant une misere plus réelle, & plus effective. Car c'est ce qui nous empesche principalement de songer à nous, & qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui, & cet ennui nous porteroit à chercher quelque moyen plus solide d'en fortir. Mais le divertissement nous trompe, nous amuse, & nous fait arriver insensiblement à la mort.

[§] Les hommes n'ayant pu guerir la mort, la misere, l'ignorance, se font avisez, pour se rendre heureux, de n'y point penser: c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une [209] consolation bien misérable, puis qu'elle vas non pas à guerir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, & qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guerir véritablement. Ainsi par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui qui est son mal le plus sensible est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toute chose à luy faire chercher sa véritable guerison; & que le divertissement qu'il regarde comme son plus grand bien est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toute chose de chercher le remede à ses maux. & l'un & l'autre est une preuve admirable de la misere, & de la corruption de l'homme, & en mesme temps de sa grandeur; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, & ne cherche cette multitude d'occupations que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu; lequel ne trouvant pas en soy, il le cherche inutilement dans les choses extérieures,

fans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il [210] n'est ny dans nous, ny dans les créatures, mais en Dieu seul.



XXVII.

Pensées sur les miracles.

IL faut juger de la doctrine par les miracle: il faut juger des miracles par la doctrine. La doctrine discerne les miracle: & les miracles discernent la doctrine. Tout cela est vray; mais cela ne se contredit pas.

[§] Il y a des miracles qui font des preuves certaines de la vérité; & il y en a qui ne font pas des preuves certaines de la vérité; & il y en a qui ne font pas des preuves certaines de vérité. Il faut une marque pour les connoître; autrement ils seroient inutiles. Or ils ne font pas inutiles, & font au contraire fondemens.

Il faut donc que la règle qu'on nous donne soit telle, qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles.

[§] S'il n'y avait point de miracles joints à la fauffeté, il y auroit certitude. [211] S'il n'y avait point de règle pour les discerner, les miracles seroient inutiles, & il n'y auroit pas de raison de croire.

Moyse en a donné une, qui est lorsque le miracle mène à l'idolâtrie (Deut. 13. 1. 2. 3. etc.); & que JÉSUS-CHRIST une: Celuy, dit-il, qui fait des miracles en mon nom, ne peut à l'heure mesme mal parler de moy (Matt. 7. 38). D'où il s'enfuit que quiconque se déclare ouvertement contre JÉSUS-CHRIST ne peut faire de miracles en son nom. Ainsy s'il en fait, ce n'est point au nom de JÉSUS-CHRIST, & il ne doit point estre écouté. Voilà les occasions d'exclusion à la foy des miracles marquées. Il ne faut pas y donner d'autres exclusions. Dans l'ancien Testament, quand on vous détournera de Dieu. Dans le nouveau, quand on vous détournera de JÉSUS-CHRIST.

D'abord donc qu'on voit un miracle, il faut ou se foudmettre, ou avoir d'étranges marques du contraire. Il faut voir si celuy qui le fait nie un Dieu, ou JÉSUS-CHRIST.

[§] Toute Religion est fauffe, qui [212] dans sa foy n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choses, & qui dans sa morale n'ayme

pas un feul Dieu comme objet de toutes chofes. Toute Religion qui ne reconnoît pas maintenant JÉSUS-CHRIST eft notoirement fauffe, & les miracles ne luy peuvent de rien fervir.

[§] Les Juifs avoyent une doctrine de Dieu, comme nous en avons une de JÉSUS-CHRIST, & confirmée par miracle, & défenfe de croire à tous faiseurs de miracles qui leur enfeigneroient une doctrine contraire, & de plus ordre de recourir aux grands Prestres, & de s'en tenir à eux. & ainfi toutes les raisons que nous avons pour refufer de croire les faiseurs de miracles, il semble qu'ils les avoyent à l'égard de JÉSUS-CHRIST & des Apoftres.

Cependant il eft certain, qu'ils étoient tres coupables de refufer de les croire à caufe de leurs miracles puisque JÉSUS-Christ dit, qu'ils n'euffent pas efté coupables, s'ils n'euffent point vu fes miracles; [213] Si opera non feciffem in eis qua nemo alius fecit, peccatum non haberent. Si je n'avais fait parmy eux des oeuvres que jamais aucun autre n'a faites, ils n'auroient point de péché (Iean. 25. 24.).

Il s'enfuit donc, qu'il jugeait que fes miracles étoient des preuves certaines de ce qu'il enfeignoit, & que les Juifs avoyent obligation de le croire. & en effet c'eft particulièrement les miracles qui rendoient les Juifs coupables dans leur incrédulité. Car les preuves qu'on eult pu tirer de l'Écriture pendant la vie de JÉSUS-CHRIST n'auroient pas efté démonftratives. On y voit par exemple que Moyfe a dit, qu'un Prophète viendroit; mais cela n'auroit pas prouvé que JÉSUS-CHRIST fût ce Prophète, & c'étoit toute la queftion. Ces paffages faisoient voir qu'il pouvait eftre le Meffie, & cela avec fes miracles devait déterminer à croire qu'il l'étoit effectivement.

[§] Les prophéties feules ne pouvoient pas prouver JÉSUS-CHRIST pendant fa vie. & ainfi on n'eult pas efté coupable de ne pas croire [214] en luy avant fa mort, fi les miracles n'euffent pas efté décisifs. Donc les miracles fuffifent quand on ne voit pas que la doctrine foit contraire, & on y doit croire.

[§] JÉSUS-CHRIST a prouvé qu'il étoit le Meffie, en vérifiant plutoft fa doctrine & fa miffion par fes miracles que par l'Écriture & par les prophéties.

C'est par les miracles que Nicodème reconnoît que fa doctrine eft de Dieu: *Scimus quia à Deo venisti, Magister; nemo enim potest hæc signa facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo* (Iean. 32.). Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles.

Auffi quand mefme la doctrine seroit fufpecte comme celle de JÉSUS-CHRIST pouvait l'eftre à Nicodème, à caufe qu'elle sembloit détruire les traditions des Pharifiens, s'il y a des miracles clairs &

évidents du meſme coſté, il faut que l'évidence du miracle l'emporte ſur ce qu'il y pourroit avoir de difficulté de la part de la doctrine; [215] ce qui eſt fondé ſur ce principe immobile, que Dieu ne peut induire en erreur.

Il y a un devoir réciproque entre Dieu & les hommes. Accuſez moy, dit Dieu dans Iſaïe (Iſa. 18.). & en un autre endroit: Qu'ay-je dû faire à ma vigne, que je ne luy aie fait? (ibid. 5. 42.)

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la Religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne les pas induire en erreur.

Or ils ſeroient induits en erreur, ſi les faiſeurs de miracles annonçoient une fauſſe doctrine qui ne parût pas viſiblement fauſſe aux lumieres du ſens commun, & ſi un plus grand faiſeur de miracles n'avoit déjà averti de ne les pas croire.

Ainſi s'il y avoit diviſion dans l'Égliſe, & que les Arriens, par exemple, qui ſe diſoient fondez ſur l'Éſcriture comme les Catholiques, euſſent fait des miracles, & non les Catholiques, on euſt eſté induit en erreur. Car comme un homme qui nous annonce les ſecrets de Dieu n'eſt pas digne d'eſtre crû ſur ſon [216] autorité privée; auſſi un homme qui pour marque de la communication qu'il a avec Dieu reſſuſcite les morts, prédit l'avenir, tranſporte les Montaignes, guerit les maladies, mérite d'eſtre crû, & on eſt impie ſi on ne s'y rend; à moins qu'il ne ſoit démenty par quelque autre qui faiſſe encore de plus grands miracles.

Mais n'eſt-il pas dit que Dieu nous tente? & ainſi ne nous peut-il pas tenter par des miracles qui ſemblent porter à la fauſſeté?

Il y a bien de la différence entre tenter & induire en erreur. Dieu tente; mais il n'induit pas en erreur. Tenter c'eſt procurer les occaſions qui n'impoſent point de néceſſité. Induire en erreur c'eſt mettre l'homme dans la néceſſité de conclure, & ſuivre une fauſſeté. C'eſt ce que Dieu ne peut faire, & ce qu'il feroit néanmoins, ſ'il permettoit que dans une queſtion obſcure il ſe fiſt des miracles du coſté de la fauſſeté.

On doit conclure delà, qu'il eſt impoſſible qu'un homme cachant ſa [217] mauvaſe doctrine, & n'en faiſant paraître qu'une bonne, & ſe diſant conforme à Dieu & à l'Égliſe, faiſſe des miracles, pour couler inſenſiblement une doctrine fauſſe & ſubtile: cela ne ſe peut. & encore moins que Dieu, qui connoiſt les cœurs, faiſſe miracles en faveur d'une perſonne de cette forte.

[§] Il y a bien de la différence entre n'eſtre pas pour JÉSUS-CHRIST & le dire; ou n'eſtre pas pour JÉSUS-CHRIST & ſeindre d'en eſtre. Les premiers pourroient peut-eſtre faire des miracles, non

les autres; car il est clair des uns, qu'ils font contre la vérité, non des autres; & ainsi les miracles sont plus clairs.

Les miracles discernent donc aux choses douteuses, entre les peuples Juif, & Payen; Juif, & Chrétiens: Catholique, hérétique; calomniez, calomnieux; entre les trois croix.

C'est ce que l'on a vu dans tous les combats de la vérité contre l'erreur, d'Abel contre Caïn, de Moïse contre les magiciens de Pharaon, d'Élie contre les faux Prophètes, de [218] JÉSUS-CHRIST contre les Pharisiens, de Saint Paul contre Barjesus, des Apôtres contre les Exorcistes, des Chrétiens contre les infidèles, des Catholiques contre les hérétiques. & c'est ce qui se verra aussi dans le combat d'Élie & d'Énoch contre l'Antechrist. Toujours le vrai prévaut en miracles.

Enfin jamais en la contention du vrai Dieu, ou de la vérité de la Religion, il n'est arrivé de miracle du côté de l'erreur, qu'il n'en soit aussi arrivé de plus grand du côté de la vérité.

Par cette règle, il est clair que les Juifs étoient obligés de croire JÉSUS-CHRIST. JÉSUS-CHRIST leur étoient suspects. Mais ses miracles étoient infiniment plus clairs que les soupçons que l'on avait contre lui. Il le fallait donc croire.

[§] Du temps de JÉSUS-CHRIST les uns croyoient en lui; les autres n'y croyoient pas, à cause des prophéties qui disoient, que le Messie devait naître en Béthléem, au lieu qu'on croyait que JÉSUS-CHRIST, étoit né dans [219] Nazareth. Mais ils devoient mieux prendre garde, s'il n'étoit pas né en Béthléem. Car ses miracles étant convainquants, ces prétendues contradictions de sa doctrine à l'Écriture, & cette obscurité ne les excusait pas, mais les aveuglait.

[§] JÉSUS-CHRIST guérit l'aveugle né, & fit quantité de miracles au jour du sabbat. Par où il aveuglait les Pharisiens, qui disoient, qu'il fallait juger des miracles par la doctrine.

Mais par la même règle qu'on devait croire JÉSUS-CHRIST, on ne devra point croire l'Antechrist.

JÉSUS-CHRIST ne parlait ny contre Dieu, ny contre Moïse. L'Antechrist & les faux Prophètes prédits par l'un & l'autre Testament parleront ouvertement contre Dieu & contre JÉSUS-CHRIST. Qui seroit ennemi couvert, Dieu ne permettroit pas qu'il fît des miracles ouvertement.

[§] Moïse a prédit JÉSUS-CHRIST, & ordonné de le suivre. JÉSUS-CHRIST a prédit [220] l'Antechrist, & défendu de le suivre.

[§] Les miracles de JÉSUS-CHRIST ne sont pas prédits par l'Antechrist. Mais les miracles de l'Antechrist sont prédits par JÉSUS-CHRIST. & ainsi, si JÉSUS-CHRIST n'étoit pas le

Messie il auroit bien induit en erreur, mais on n'y sauroit estre induit avec raison par les miracles de l'Antechrist. & c'est pourquoy les miracles de l'Antechrist ne nuisent point à ceux de JÉSUS-Christ. Aussi quand JÉSUS-CHRIST a prédit les miracles de l'Antechrist, a-t-il crû détruire la foy de ses propres miracles.

[§] Il n'y a nulle raison de croire à l'Antechrist, qui ne foit à croire en JÉSUS-CHRIST. Mais il y en a à croire en JÉSUS-Christ qui ne font pas à croire à l'Antechrist.

[§] Les miracles ont fervy à la fondation, & ferviront à la continuation de l'Église jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à la fin.

C'est pourquoy Dieu afin de conserver cette preuve à son Église, ou il a confondu les faux miracles, ou il les a prédits. & par l'un & l'autre il [221] s'est élevé au dessus de ce qui est furnaturel à nostre égard, & nous y a élevez nous mesmes.

Il en arrivera de mesme à l'avenir: ou Dieu ne permettra pas de faux miracles, ou il en procurera de plus grands.

Car les miracles ont une telle force, qu'il a fallu que Dieu ait averti, qu'on n'y pensât point, quand ils seroient contre luy, tout clair qu'il foit qu'il y a un Dieu, sans quoy ils eussent esté capables de troubler.

& ainsi tant s'en faut que ces passages du 13. chap. du Deutéronome, qui portent, qu'il ne faut point croire ny écouter ceux qui feront des miracles, & qui détournent du service de Dieu; & celui de S. Marc; Il s'élèvera de faux Christs, & des faux Prophètes qui feront des prodiges & des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il étoit possibles, les élus mesmes (Marc. 13. 22.); & quelques autres semblables fassent contre l'autorité des miracles, que rien n'en marque davantage la force.

[§] Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, c'est le défaut de [222] charité: Vous ne croyez pas, dit JÉSUS-CHRIST parlant aux Juifs, parce que vous n'estes pas de mes brebis (Ioan. 10. 26.). Ce qui fait croire les faux c'est le défaut de charité: *Et quod caritatem veritatis non receperunt ut salvi fierent, ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio* (2. Theff. 2. 10.).

[§] Lors que j'ay considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foy à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remedes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause de cela est qu'il y a de vrais remedes; car il ne seroit pas possible qu'il y en eust tant de faux, & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, & que tous les maux eussent esté incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginez qu'il en pourroient donner; & encore plus que tant d'autres eussent

donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vanteroit d'empêcher de mourir, personne ne le croiroit, parce qu'il n'y a aucun exemple [223] de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par là; parce que la chose ne pouvant être niée en général, puis qu'il y a des effets particuliers qui sont véritablement, le peuple qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ainsi il me paraît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortilèges, etc. que parce qu'il y en a de vrais; ny de fausses Religions, que parce qu'il y en a une véritable. Car s'il n'y avait jamais eu rien de tout cela, il est comme impossible, que les hommes se le fussent imaginé, & encore plus que tant d'autres l'eussent crû. Mais comme il y a eu de très grandes choses véritables, & qu'aynsi elles ont été crues par de grands hommes, cette impression a été causée que presque [224] tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. & ainsi au lieu de conclure, qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, il faut dire au contraire, qu'il y a des vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, & qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais; & qu'il n'y a de même de fausses Religions, que parce qu'il y en a une véritable. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme se trouvant plié de ce côté là par la vérité, devient susceptible par là de toutes les faussetés.

[§] Il est dit: croyez à l'Église; mais il n'est pas dit: croyez au miracle; à cause que le dernier est naturel, & non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, non pas l'autre.

[§] Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paraître par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions; puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre, que pour exciter notre foy à le servir avec d'autant plus d'ardeur [225] que nous le connaissons avec plus de certitude.

Si Dieu se découvrait continuellement, il n'y auroit point de mérite à le croire; & s'il ne se découvrait jamais, il y auroit peu de foy. Mais il se cache ordinairement, & se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret, dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude, loin de la vue des hommes. Il est demeuré caché sous le voile de la nature, qui nous le couvre, jusques à l'incarnation; & quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus

caché en se couvrant de l'humanité. Il étoit bien plus reconnaissable quand il étoit invifible, que non pas quand il s'est rendu vifible. & enfin quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses Apôtres, de demeurer avec les hommes jufqu'à fon dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange & le plus obscur secret de tous, fçavoir fous les [226] espèces de l'Eucharistie. C'est ce Sacrement que S. Jean appelle dans l'Apocalypse une manne cachée [N. D. C. Apoc. 2,17]; & je crois qu'Isaïe le voyait en cet état, lorsqu'il dit en esprit de prophétie: véritablement tu es un Dieu caché [N. D. C.. Is. 45, 15]. C'est là le dernier secret où il peut être. Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidèles, qui, comme dit S. Paul, ont reconnu un Dieu invifible, par la nature vifible [N. D. C.. Rom. 1, 20]. Beaucoup de Chrétiens hérétiques l'ont connu à travers fon humanité, & adorent JÉSUS-CHRIST Dieu & homme. Mais pour nous, nous devons nous estimer heureux de ce que Dieu nous éclaire jufques à la reconnaître fous les espèces du pain & du vin.

On peut ajouter à ces confidérations le secret de l'Esprit de Dieu caché encore dans l'Écriture. Car il y a deux sens parfaits, le littéral & le mystique; & les Juifs s'arrêtant à l'un, ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre, & ne songent pas à le chercher. De même que les impiés voyant les effets naturels, les [227] attribuent à la nature, fans penser qu'il y en ait un autre auteur. & comme les Juifs voyant un homme parfait en JÉSUS-CHRIST, n'ont pas pensé à y chercher un autre homme: Nous n'avons pas pensé que ce fût luy, dit encore Isaïe [N. D. C.. Is. 53, 3]. & de même enfin que les hérétiques voyant les apparences parfaites de pain dans l'Eucharistie ne pensent pas à y chercher une autre substance. Toutes choses couvrent quelque mystère. Toutes choses font des voiles qui couvrent Dieu. Les Chrétiens doivent le reconnaître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. Les joyes temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnaître & servir en tout; & rendons luy des graces infinies, de ce que s'estant caché en toutes choses pour tant d'autres, il s'est découvert en toutes choses & en tant de manières pour nous. [228]



XXVIII.

Pensées Chrétiennes.

LEs impies qui s'abandonnent aveuglément à leurs passions sans connoître Dieu, & sans se mettre en peine de le chercher, vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foy qu'ils combattent, qui est que la nature des hommes est dans la corruption. & les Juifs qui combattent si opiniâtement la Religion Chrétienne, vérifient encore cet autre fondement de cette même foy qu'ils attaquent, qui est que JÉSUS-CHRIST est le véritable Messie, & qu'il est venu racheter les hommes, & les retirer de la corruption & de la misère où ils étoient; tant par l'estat où l'on les voit aujourd'hui & qui se trouve prédit dans les prophéties, que par ces mêmes prophéties qu'ils portent, & qu'ils conservent inviolablement comme les marques auxquelles on doit reconnaître le Messie. Ainsi les preuves de la corruption des [229] hommes, & de la rédemption de JÉSUS-CHRIST, qui sont les deux principales vérités du Christianisme, se tirent des impies qui vivent dans l'indifférence de la Religion, & des Juifs qui en sont les ennemis irréconciliables.

[§] La dignité de l'homme consistoit dans son innocence à dominer sur les créatures, & à en user; mais aujourd'hui elle consiste à s'en séparer, & à s'y affujettir.

[§] Il y a un grand nombre de vérités, & de foy, & de morale, qui semblent répugnantes & contraires, & qui subsistent toutes dans un ordre admirable.

La source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques unes de ces vérités. & la source de toutes les objections que nous font les hérétiques est l'ignorance de quelques unes de nos vérités.

& d'ordinaire il arrive que ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées, & croyant que l'aveu de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent [230] à l'une, & ils excluent l'autre.

Les Nestoriens vouloient qu'il y eust deux personnes en JÉSUS-CHRIST, parce qu'il y a deux natures: & les Eutychiens au contraire, qu'il n'y eust qu'une nature parce qu'il n'y a qu'une personne. Les Catholiques sont Orthodoxes, parce qu'ils joignent ensemble les deux vérités de deux natures & d'une seule personne.

Nous croyons que la substance du pain estan changée en celle du corps de nostre Seigneur JÉSUS-CHRIST, il est présent réellement au S. Sacrement. Voilà une des vérités. Une autre est, que ce Sacrement est aussi une figure de la croix, & de la gloire, & une commémoration des deux. Voilà la foy Catholique qui comprend ces deux vérités qui semblent opposées.

L'hérésie d'aujourd'hui ne concevant pas que ce Sacrement contient tout ensemble & la présence de JÉSUS-CHRIST, & sa figure, & qu'il soit sacrifice, & commémoration de sacrifice, croit qu'on ne peut [231] admettre l'une de ces vérités, sans exclure l'autre.

Par cette raison ils s'attachent à ce point, que ce Sacrement est figuratif; & en cela ils ne sont pas hérétiques. Ils pensent que nous excluons cette vérité; & de là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Peres qui le disent. Enfin ils nient la présence réelle; & en cela ils sont hérétiques.

C'est pourquoy le plus court moyen pour empêcher les hérésies, est d'instruire de toutes les vérités: & le plus sûr moyen de les réfuter, est de les déclarer toutes.

[§] La grace sera toujours dans le monde, & aussi dans la nature. Il y aura toujours des Pélagiens, & toujours des Catholiques; parce que la première naissance fait les uns, & que la seconde naissance fait les autres.

[§] C'est l'Église qui mérite avec JÉSUS-CHRIST qui en est inséparable la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la véritable Religion. & ce sont ensuite ces personnes converties qui secourent la mère qui les a délivrées. [232]

[§] Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, & n'appartient plus à JÉSUS-CHRIST. Toutes les vertus, le martyre, les austérités, & toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église, & de la communion du chef de l'Église qui est le Pape.

[§] Ce sera une des confusions des damnés, de voir qu'ils seront condamnés par leur propre raison, par laquelle ils ont prétendu condamner la Religion Chrétienne.

[§] Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais, par la volonté de Dieu qui ne peut être ny injuste ny aveugle, & non pas par la nôtre propre, qui est toujours pleine de malice & d'erreur.

[§] JÉSUS CHRIST a donné dans l'Évangile cette marque pour reconnaître ceux qui ont la foy, qui est qu'ils parleront un langage nouveau. & en effet le renouvellement des pensées & des desirs cause celui des discours. Car ces nouveautés qui ne [233] peuvent déplaire

à Dieu, comme le vieil homme ne luy peut plaire, font différentes des nouveutez de la terre, en ce que les choses du monde quelques nouvelles qu'elles soient vieillissent en durant, au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus qu'il dure davantage. Nostre vieil homme périt, dit Saint Paul, & se renouvelle de jour en jour [N. D. C. Col. 3, 9 - 10], & il ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité, où l'on chantera sans cesse ce Cantique nouveau dont parle David dans ses Pseaumes [N. D. C. Ps 149], c'est-à-dire ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité.

[§] Quand Saint Pierre & les Apôtres délibèrent d'abolir la circoncision, où il s'agissait d'agir contre la loi de Dieu, ils ne consultent point les Prophètes, mais simplement la réception du Saint Esprit en la personne des incirconcis. Ils jugent plus sûr que Dieu approuve ceux qu'il remplit de son Esprit, que non pas qu'il faille observer la loi. Ils savoyent que la fin de la loi n'étoit que le S. Esprit; & qu'aynfi puisqu'on [234] l'avait bien sans circoncision, elle n'étoit pas nécessaire.

[§] Deux loix suffisent pour régler toute la République Chrestienne, mieux que toutes les loix politiques, l'amour de Dieu, & celui du prochain.

[§] La Religion est proportionnée à toute sorte d'esprits. Le commun des hommes s'arreste à l'estat & à l'établissement où elle est: & cette Religion est telle, que son seul établissement est suffisant pour en prouver la vérité. Les autres vont jusqu'aux Apôtres. Les plus instruits vont jusqu'aux commencement du monde. Les Anges la voyent encore mieux, & de plus loin; car ils la voyent en Dieu mesme.

[§] Ceux à qui Dieu a donné la Religion par sentiments du cœur sont bien heureux, & bien persuadez. Mais pour ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur procurer que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur imprime luy mesme dans le cœur, sans quoy la foy est inutile pour le salut. [235]

[§] Dieu pour se réserver à luy seul le droit de nous instruire, & pour nous rendre la difficulté de nostre estre inintelligible, nous en a caché le noeud si haut, ou pour mieux dire si bas, que nous étions incapables d'y arriver. De sorte que ce n'est pas par les agitations de nostre raison mais par la simple soumission de la raison que nous pouvons véritablement nous connoître.

[§] Les impies qui font profession de suivre la raison doivent estre étrangement forts en raison. Que disent-ils donc? Ne voyons nous pas, disent-ils, mourir & vivre les bestes comme les hommes, & les Turcs comme les Chrestien? Ils ont leurs cérémonies, leurs Pro-

phètes, leurs Docteurs, leurs Saints, leurs Religieux comme nous etc. Cela est-il contraire à l'Écriture? Ne dit-elle pas tout cela? Si vous ne vous fouciez guere de sçavoir la vérité, en voilà assez pour demeurer en repos. Mais si vous défirez de tout votre cœur de la connoître, ce n'est pas assez: regardez au détail. C'en seroit [236] peut-estre assez pour une vaine question de Philosophie; mais icy où il y va de toutS(& cependant après une réflexion légère de cette sorte, on s'amusera, etc.

[§] C'est une chose horrible de sentir continuellement s'écouler tout ce qu'on possède, & qu'on s'y puisse attacher, sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent.

[§] Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses supposition: si n pouvait y estre toujours: s'il est sûr Qu'on n'y sera pas long-temps, & incertain si on y sera une heure. Cette dernière supposition est la nôtre.

[§] Par les partis vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité. Car si vous mourez sans adorer le vray principe, vous estes perdu. Mais, dites vous, s'il avait voulu que je l'adorasse, il m'auroit laissé des signes de sa volonté. Aussi a-t-il fait; mais vous les négligez. Cherchez-les du moins: cela le vaut bien.

[§] Les Athées doivent dire des [237] choses parfaitement claires. Or il faudroit avoir perdu le sens pour dire qu'il est parfaitement clair que l'âme est mortelle. Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic: mais il importe à toute la vie de sçavoir si l'âme est mortelle ou immortelle.

[§] Qui peut ne pas admirer & embrasser une Religion, qui connaît à fond ce qu'on reconnaît d'autant plus qu'on a plus de lumière.

[§] Un homme qui découvre des preuves de la Religion Chrestienne est comme un héritier qui trouve des titres de sa maison. Dira-t-il qu'ils sont faux; & négligera-t-il de les examiner?

[§] Je ne vois pas qu'ils y ait plus de difficulté de croire la résurrection des corps, & l'enfantement de la Vierge, que la création. Est-il plus difficile de reproduire un homme, que de le produire? & si on n'avait jamais vu ce que c'est que génération, trouveroit-on plus étrange qu'un enfant vint d'une fille seule, que d'un homme & d'une femme? [238]

[§] Il y a grande différence entre repos & sûreté de conscience. Rien ne doit donner le repos que la recherche sincère de la vérité. & rien ne peut donner l'affurance que la vérité.

[§] Il y a deux vérités de foy également constantes: l'une, que l'homme dans l'estat de la création, ou dans celui de la grace, est élevé au dessus de toute la nature, rendu semblable à Dieu, & parti-

cipant de la divinité: l'autre, qu'en l'estat de corruption, & du péché, il est deschu de cet estat, & rendu semblable aux bestes. Ces deux propositions sont également fermes & certaines. L'Écriture nous les déclare manifestement, lorsqu'elle dit en quelques lieux: *Delicia mea, esse cum filiis, hominum* (Prov. 8. 31.). *Effundam spiritum meum super omnem carnem* (Joel. 2. 28.). *Dij estis. etc.* (Ps. 81. 6). & qu'elle dit en d'autref: *Omnis caro sænum* (Is. 40. 6.). *Homo comparatus est jumentis insipientibus, & similis factus est illis* (Ps. 48. 1.). *Dixi in corde meo de filiis hominum, ut probaret eos Deus, & ostenderet similes esse bestiis. etc.* (Eccles. 3. 18.).

[§] On ne se détache [239] douleur. On ne sent pas son lien quand on fuit volontairement celui qui entraine, comme dit S. Augustin. Mais quand on commence à résister, & à marcher en s'éloignant, on souffre bien; le lien s'étend, & endure toute la violence; & ce lien est notre propre corps, qui ne se rompt qu'à la mort. Notre Seigneur a dit, que depuis la venue de Jean Baptiste, c'est-à-dire, depuis son avènement dans chaque fidelle, le Royaume de Dieu souffre violence, & que les violents le ravissent. Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence, qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires sont cette violence que Dieu seul peut faire surmonter. Mais nous pouvons tout, dit S. Léon, avec celui sans lequel nous ne pouvons rien. Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre tout sa vie; car il n'y a point icy de paix. JÉSUS-CHRIST est venu apporter le couteau, & non pas la paix. Mais néanmoins il faut avouer, que comme l'Écriture dit, que la [240] sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu, aussi on peut dire que cette guerre, qui paraît dure aux hommes, est une paix devant Dieu; car c'est cette paix que JÉSUS-CHRIST a aussi apportée. Elle ne sera néanmoins parfaite, que quand le corps sera détruit; & c'est ce qui fait souhaiter la mort, en souffrant néanmoins de bon cœur la vie, pour l'amour de celui qui a souffert pour nous & la vie, & la mort, & qui peut nous donner plus de biens, que nous n'en pouvons ny demander, ny imaginer, comme dit Saint Paul.

[§] Il faut tâcher de ne s'affliger de rien, & de prendre tout ce qui arriver pour le meilleur. Je crois que c'est un devoir, & qu'on pêche en ne le faisant pas. Car enfin, la raison pour laquelle les péchés sont péchés est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu. & ainsi l'essence du péché, consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connaissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce [241] seroit un péché de ne s'y pas accommoder.

[§] Lorsque la vérité est abandonnée & persécutée, il semble que ce soit un temps où le service qu'on rend à Dieu, en la défendant, luy est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grace par la nature. & ainsi il permet de considérer, que comme un Prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui luy demeurent fidèles dans la révolte publique; de même, il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent la pureté de la Religion, quand elle est combattue. Mais il y a cette différence entre les Rois de la terre, & le Roi des Rois, que les Princes ne rendent pas leurs sujets fidèles, mais qu'ils les trouvent tels; au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidèles sans sa grace, & qu'il les rend fidèles quand ils le font. De sorte qu'au lieu que les Rois témoignent d'ordinaire avoir de l'obligation à ceux qui demeurent dans le devoir & dans leur obéissance, [242] il arrive au contraire que ceux qui subsistent dans le service de Dieu luy en font eux mêmes infiniment redevables.

[§] Ce ne sont ny les austérités du corps, ny les agitations du cœur qui méritent, & qui soutiennent les peines du corps & de l'esprit. Car enfin il faut ces deux choses pour sanctifier, peines, & plaisirs. S. Paul a dit, que ceux qui entreront dans la bonne vie trouveront des troubles & des inquiétudes en grand nombre. Cela doit consoler ceux qui en sentent; puis qu'estant avertis que le chemin du ciel qu'ils cherchent en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils font dans le véritable chemin. Mais ces peines là ne sont pas sans plaisirs, & ne sont jamais surmontées que par le plaisir. Car de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde, ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre, que dans ceux de l'union avec Dieu, & que ce [243] charme victorieux les entraîne, & les faisant repentir de leur premier choix les rend des pénitents du diable selon la parole de Tertullien; de même on ne quitteroit jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de JÉSUS-CHRIST, si on ne trouvoit plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénuement, & dans le rebut des hommes, que dans les délices du péché. & ainsi, comme dit Tertullien, il ne faut pas croire que la vie des Chrétiens soit une vie de tristesse. On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. Priez toujours, dit Saint Paul, rendez grâces toujours, réjouissez vous toujours. [I Theff. 5, 16] C'est la joye d'avoir trouvé Dieu qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé, & de tout le changement de vie. Celuy qui a trouvé le trésor dans un champ, en a une telle joye, selon JÉSUS-CHRIST, qu'elle luy fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter [cf. Mat 12, 44]. Les gens du

monde ont leur tristesse, mais ils n'ont point cette joye que le monde ne peut donner ny ofter, dit JÉSUS-CHRIST mesme. [244] Les bienheureux ont cette joye fans aucune tristesse. & les Chrestiens ont cette joye meslée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs, & de la crainte de la perdre par l'attraits de ces autres plaisirs qui nous tentent fans relâche. & ainfi nous devons travailler fans cesse à nous conserver cette crainte, qui conserve & modere nostre joye. & selon qu'on se sent trop emporter vers l'un, se pancher vers l'autre pour demeurer debout. souvenez vous des biens dans les jours d'affliction, & souvenez vous de l'affliction dans les jours de réjouissance, dit l'Écriture, jusqu'à ce que la promesse que JÉSUS-CHRIST nous en a faite de rendre sa joye pleine en nous soit accomplie. Ne nous laissons donc pas abattre à la tristesse, & ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume fans consolation. La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le ciel, est si pleine de satisfactions qu'elle en remplit & l'entrée & le progrès & le couronnement. C'est une lumiere si éclatante [245] qu'elle rejaillit sur tout ce qui luy appartient. S'il y a quelque tristesse meslée, & sur tout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient, & non pas de la vertu; car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'estre en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Osons l'impiété, & la joye sera fans mélange. Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous mesmes, & n'y cherchons du soulagement que par nostre correction.

[§] Le passé ne nous doit point embarrasser, puisque nous n'avons qu'à avoir le regret de nos fautes. Mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point du tout à nostre égard, & que nous n'y arriveront peut-estre jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, & dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent estre principalement rapportée. Cependant le monde est si inquiet qu'on ne pense presque jamais à la vie présente, & à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en [246] estat de vivre à l'avenir, & jamais de vivre maintenant. Nostre Seigneur n'a pas voulu que nostre prévoyance s'étendit plus loin que le jour où nous sommes. Ce sont les bornes qu'il nous faut garder & pour nostre salut, & pour nostre propre repos.

[§] On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal, que par l'exemple du bien; & il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, au lieu que le bien est si rare.

[§] Dans le 13. chapitre de S. Marc, JÉSUS-CHRIST fait un grand discours à ses Apôtres sur son dernier avènement. & comme tout ce qui arrive à l'Église arrive aussi à chaque Chrestien en par-

ticulier, il est certain que tout ce chapitre prédit aussi bien l'état de chaque personne qui en se convertissant détruit le vieil homme en elle, que l'état de l'Univers entier qui sera détruit pour faire place à de nouveaux cieux & à une nouvelle terre, comme dit l'Écriture. La prédiction qui y est contenue de la ruine [247] du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé, qui est en chacun de nous, & dont il est dit, qu'il ne sera laissé pierre sur pierre, marque qu'il ne doit être laissé aucune passion du vieil homme. & ces effroyables guerres civiles & domestiques représentent si bien le trouble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint. etc.

[§] Le Saint Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grace de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paroisse visiblement dans la résurrection: & c'est ce qui rend les reliques des Saints si dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulcre, où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivants devant Dieu, à cause que le péché n'y est plus, au lieu qu'il y réside toujours durant cette vie, au moins quant à sa racine; car les fruits du péché n'y sont pas toujours. & cette malheureuse racine, qui en est inséparable [248] pendant la vie, fait qu'il n'est pas permis de les honorer alors, puis qu'ils sont plutôt dignes d'être haïs. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine; & c'est ce qui la rend fouhaitable.

[§] Les élus ignoreront leurs vertus, & les réprouvez leurs crimes: Seigneur, diront les uns & les autres, quand vous avons nous vu avoir faim? etc. (Matth. 23. 37 44.)

[§] JÉSUS-CHRIST n'a point voulu du témoignage des démons, ny de ceux qui n'avoient pas vocation; mais de Dieu & de Jean Baptiste.

[§] En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait souvenir de ma foiblesse, que j'oublie à toute heure; ce qui instruit autant que ma pensée oubliée; car je ne tends qu'à connoître mon néant.

[§] Les défauts de Montaigne sont grands. Ils est plein de mots sales & déshonestes. Cela ne vaut rien. Ses sentiments sur l'homicide volontaire, & sur la mort sont horribles. Ils inspire une nonchalance du salut [249] sans crainte & sans repentir. son livre n'est point fait pour porter à la piété, il n'y étoit pas obligé; mais on est toujours obligé de n'en pas détourner. quoy qu'on puisse dire pour excuser ses sentiments trop libres sur plusieurs choses, on ne sauroit excuser en

aucune forte des sentiments tout payens sur la mort; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir Chrétiennement: or il ne pense qu'à mourir lâchement & mollement par tout son livre.

[§] Ce qui nous trompe en comparant ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant, c'est qu'ordinairement on regarde Saint Athanase, Sainte Thérèse, & les autres Saints comme couronnés de gloire. Présentement que le temps a éclairci les choses, cela paraît véritablement ainsi. Mais au temps que l'on persécutoit ce grand Saint, c'étoit un homme qui s'appelait Athanase, & Sainte Thérèse dans le sien étoit une Religieuse comme les autres. Élie étoit un homme [250] comme nous, & sujets aux mêmes passions que nous, dit l'Apôtre Saint Jacques, pour désabuser les Chrétiens de cette fautive idée qui nous fait rejeter l'exemple des Saints comme disproportionné à nostre estat: c'étoient des Saints, difons nous, ce n'est pas comme nous.

[§] A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer, qu'elle n'est point contraire à la raison; ensuite qu'elle est vénérable, & en donner le respect; après la rendre aimable, & faire souhaiter qu'elle fût vraie; & puis montrer par les preuves incontestables qu'elle est vraie; faire voir son antiquité, & sa sainteté par sa grandeur, & par son élévation; & enfin qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.

[§] Un mot de David, ou de Moïse, comme celui-cy, que Dieu circonçira les cœurs, [Deut. 30, 6] fait juger de leur esprit. que tous leurs autres discours soient équivoques, & qu'il soit incertain s'ils sont de Philosophes, ou de Chrétiens, un mot de cette nature [251] détermine tout le reste. Jusque là l'ambiguïté dure, mais non pas après.

[§] De se tromper en croyant vraie la Religion Chrétienne, il n'y a pas grand chose à perdre. Mais quel malheur de se tromper en la croyant fautive!

[§] Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde sont les plus difficiles à vivre selon Dieu; & au contraire. Rien n'est si difficile selon le monde que la vie Religieuse; rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge, & dans de grands biens selon le monde; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu, & sans y prendre de part & de goût.

[§] L'ancien Testament contenoit les figures de la joye future, & le nouveau contient les moyens d'y arriver. Les figures étoient de joye, les moyens sont de pénitence. & néanmoins l'agneau Pascal étoit mangé avec des laitues sauvages, cum amaritudinibus, [Ex. 22, 8] pour marquer [252] toujours qu'on ne pouvait trouver la joye que par

l'amertume.

[§] Le mot de Galilée prononcé comme par hafard par la foule des Juifs, en accusant JÉSUS-CHRIST devant Pilate, donna fujet à Pilate d'envoyer JÉSUS-CHRIST à Hérode; en quoy fut accompli le mystere, qu'il devait estre jugé par les Juifs & les Gentils. Le hafard en apparence fut la cause de l'accomplissement du mystere.

[§] Un homme me difait un jour, qu'il avait grande joye & confiance en fortant de confession. Un autre me difait, qu'il étoit en crainte. Je pensai sur cela que de ces deux on en feroit un bon, & que chacun manquait encore en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre..

[§] Il y a plaisir d'estre dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Église font de cette nature.

[§] Comme les deux fource de nos péchez font l'orgueil & la paresse, Dieu nous a découvert en luy deux [253] qualitez pour les guerir, sa miséricorde, & sa justice. Le propre de la justice est d'abatre l'orgueil, & le propre de la miséricorde est de combattre la paresse en invitant aux bonnes oeuvres, selon ce passage: La miséricorde de Dieu invite à pénitence [Rom. 2, 4], & cet autre: Faisons pénitence pour voir s'il n'auroit point pitié de nous [Jonas 3, 2]. Ainfi tant s'en faut que la miséricorde de Dieu autorise le relâchement, qu'il n'y a rien au contraire qui le combatte davantage; & qu'au lieu de dire: s'il n'y avait point en Dieu de miséricorde, il faudroit faire toute forte d'efforts pour accomplir ses préceptes; il faut dire au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde, qu'il faut faire tout ce qu'on peut pour les accomplir.

[§] L'histoire de l'Église doit proprement estre appelée l'histoire de la vérité.

[§] Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, *libido sentiendi*, *libido sciendi*, [254] *libido dominandi* [cf. I Jn 2, 16]. Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrassent plutost qu'ils n'arrosent. Heureux ceux qui estant sur ces fleuves non pas plongez, non pas entrafnez, mais immobilement affermis; non pas debout, mais assis dans une affiette basse & sûre, dont ils ne se relèvent jamais avant la lumiere, mais après s'y estre reposez en paix; tendent la main à celui qui les doit relever, pour les faire tenir debout & fermes dans les porches de la sainte Jérusalem, où ils n'auront plus à craindre les attaques de l'orgueil; & qui pleurent cependant, non pas de voir écouler toutes les choses périssables, mais dans le souvenir de leur chere patrie, de la Jérusalem celeste, après laquelle ils soupirent sans

ceffe dans la longueur de leur exil.

[§] Un miracle, dit-on, affermiroit ma créance. On parle ainfi quand on ne le voit pas. Les raisons qui eftan vues de loin semblent borner noftre vue, ne la bornent plus quand on y eft arrivé. On commence à voir au delà. Rien n'arreste la volubilité [255] de noftre esprit. Il n'y a point, dit-on, de règle qui n'ayt quelque exception, ny de vérité fi générale qui n'ayt quelque face par où elle manque. Il fuffit qu'elle ne foit pas abfolument universelle, pour nous donner prétexte d'appliquer l'exception au fujet présent, & de dire: cela n'est pas toujours vray; donc il y a des cas où cela n'est pas. Il ne reste plus qu'à montrer que celuy-cy en est, & il faut estre bien maladroit si on n'y trouve quelque jour.

[§] La charité n'est pas un précepte figuratif. Dire que JÉSUS-CHRIST, qui est venu otter les figures, pour mettre la vérité, ne foit venu que pour mettre la figure de la charité, & pour en otter la réalité qui étoit auparavant; cela est horrible.

[§] Le cœur a ses raisons, que la raison ne connoît point. On le sent en mille chofes. C'est le cœur qui sent Dieu, & non la raison. Voilà ce que c'est que la foy parfaite, Dieu sensible au cœur.

[§] La science des chofes extérieure ne nous consolera pas de l'ignorance [256] de la morale au temps de l'affliction; mais la science des moeurs nous consolera toujours de l'ignorance des chofes extérieures.

[§] L'homme est ainfi fait, qu'à force de luy dire, qu'il est un fot, il le croit; & à force de se le dire à foi mefme, on se le fait croire. Car l'homme fait luy feul une conversation intérieure, qu'il importe de bien régler, *_ corruptunt bonos mores colloquia prava. -- [I Cor. 15, 33]* Il faut se tenir en silence autant qu'on peut, & ne s'entretenir que de Dieu; & ainfi on se le persuade à foi mefme.

[§] Quelle différence entre un foldat & un Chartreux quant à l'obéissance? Car ils sont également obéiffants, & dépendants, & dans des exercices également pénibles. Mais le foldat espere toujours devenir le maftre, & ne le devient jamais; car les capitaines & les Princes mefme sont toujours esclaves & dépendants. Mais il espere toujours l'indépendance, & travaille toujours à y venir; au lieu que le Chartreux fait voeu de n'estre jamais indépendant. Ils ne différent [257] pas dans la servitude perpétuelle que tous deux ont toujours; mais dans l'espérance que l'un a toujours, & que l'autre n'a pas.

[§] La propre volonté ne se satisferoit jamais quand elle auroit tout ce qu'elle fouhaite. Mais on est satisfait dès l'infant qu'on y renonce. Avec elle on ne peut estre que mal content; fans elle on ne peut estre

que contant.

[§] Il est injuste qu'on s'attache à nous, quoyqu'on le fasse avec plaisir & volontairement. Nous tromperons ceux à qui nous en ferons naître le désir; car nous ne sommes la fin de personne, & nous n'avons pas de quoy les satisfaire. Ne sommes nous pas prests à mourir? & ainsi l'objet de leur attachement mourroit. Comme nous serions coupables de faire croire une fausseté, quoyque nous la persuadassions doucement, & qu'on la crût avec plaisir, & qu'en cela on nous fist plaisir; de mesme nous sommes coupables, si nous nous faisons aimer, & si nous attirons les gens à s'attacher à nous. Nous devons avertir [258] ceux qui seroient prests à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui nous en revint. De mesme nous les devons avertir, qu'ils ne doivent pas s'attacher à nous: car il faut qu'ils passent leur vie à plaire à Dieu, ou à le chercher.

[§] C'est estre superstitieux de mettre son espérance dans les formalitez, & dans les cérémonies; mais c'est estre superbe de ne vouloir pas s'y foudmettre.

[§] Toutes les Religions & toutes les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls Chrestiens ont esté astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes, & à s'informer de celles que JÉSUS-CHRIST a laissées aux anciens pour nous estre transmises. Il y a des gens que cette contrainte lasse. Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions, comme les Prophètes faisoient autrefois aux Juifs: Allez au milieu de l'Église; informez vous des loix que les anciens luy ont [259] laissées, & suivez ses sentiers. Ils répondent comme les Juifs: Nous n'y marcherons pas; nous voulons suivre les pensées de nostre cœur, & estre comme les autres peuples. [I Rois 8, 20]

[§] Il y a trois moyens de croire, la raison, la coutume, & l'inspiration. La Religion Chrestienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfans ceux qui croient sans inspiration. Ce n'est pas qu'elle exclue la raison, & la coutume: au contraire, il faut ouvrir son esprit aux preuves par la raison, & s'y confirmer par la coutume; mais elle veut qu'on s'offre par l'humiliation aux inspirations, qui seules peuvent faire le vray & salutaire effet; ne evacuetur crux Christi. [I Cor. 1, 17]

[§] Jamais on ne fait le mal si pleinement & si gayement, que quand on le fait par un faux principe de conscience.

[§] Les Juifs qui ont esté appelez à dompter les nations & les Rois, ont esté esclaves du péché; & les Chrestiens dont la vocation a esté à servir, & à estre sujets, sont les enfans libres. [260]

[§] Est-ce courage à un homme mourant, d'aller dans la foiblesse, & dans l'agonie affronter un Dieu tout puissant & éternel?

[§] Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.

[§] LA bonne crainte vient de la foy; la fausse crainte vient du doute. La bonne crainte porte à l'espérance, parce qu'elle naît de la foy, & qu'on espere au Dieu que l'on croit: la mauvaise porte au désespoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a point de foy. Les uns craignent de le perdre, & les autres de le trouver.

[§] Salomon & Job ont le mieux connu la misere de l'homme, & en ont le mieux parlé; l'un le plus heureux des hommes, & l'autre le plus malheureux; l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux.

[§] Dieu n'entend pas que nous soumettions nostre créance à luy sans raison, & nous assujettir avec tyrannie. Mais il ne prétend pas aussi nous rendre raison de toutes choses. & pour accorder ces contrariétés, il [261] entend nous faire voir clairement des marques divines en luy, qui nous convainquent de ce qu'il est, & s'attire l'autorité par des merveilles & des preuves que nous ne puissions refuser, & qu'en suite nous croyions sans hésiter les choses qu'il nous enseigne, quand nous n'y trouverons pas d'autre raison de les refuser, sinon que nous ne pouvons pas par nous mesmes connoître si elles sont ou non.

[§] Il n'y a que trois sortes de personnes; les uns qui servent Dieu l'ayant trouvé; les autres qui s'emploient à le chercher ne l'ayant pas encore trouvé; & d'autres enfin qui vivent sans le chercher ny l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables, & heureux. Les derniers sont fous, & malheureux. Ceux du milieu sont malheureux, & raisonnables.

[§] La raison agit avec lenteur, & avec tant de vues & de principes différents qu'elle soit avoir toujours présents, qu'à toute heure elle s'affoupit, ou elle s'égare, faute de les voir tous à la fois. Il n'en est pas ainsi du sentiment. Il agit en un instant, & [262] toujours est prest à agir. Il faut donc, après avoir connu la vérité par la raison, tâcher de la sentir, & de mettre nostre foy dans le sentiment du cœur; autrement elle sera toujours incertaine & chancelante.

[§] Il est de l'essence de Dieu, que sa justice soit infinie aussi bien que sa miséricorde. Cependant sa justice & sa sévérité envers les réprouvés est encore moins étonnante que sa miséricorde envers les élus.



XXIX.

Pensées Morales.

LEs sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent sçavoir, trouvent qu'ils ne savent rien, & se rencontrent dans cette même [263] ignorance d'où ils étoient partis. Mais c'est une ignorance sçavante qui se connaît. Ceux d'entre deux qui sont sortis de l'ignorance naturelle, & n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, & sont les entendus. Ceux là troublent le monde, & jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple & les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde. Les autres le méprisent & en font mépriser.

[§] Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par une pensée plus relevée. Certains zélez qui n'ont pas grande connaissance les méprisent malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles; parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les Chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi se vont les opinions, succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière. [264]

[§] L'âme aime la main; & la main, si elle avait une volonté, devoit s'aimer de la même sorte que l'âme l'âme. Tout amour qui va au delà est injuste.

Qui adhæret Domino, unus spiritus est (I Cor. 6. 17). On s' aime, parce qu'on est membre du corps dont JÉSUS-CHRIST est le chef. On aime JÉSUS-CHRIST parce qu'il est le chef du corps dont on est membre. Tout est un: l'un est en l'autre. Si les pieds & les mains avoient une volonté particulière, jamais ils ne seroient dans leur ordre, qu'en soumettant cette volonté particulière à la volonté première qui gouverne le corps entier. Hors de là ils sont dans le désordre & dans le malheur. Mais en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien.

[§] La concupiscence & la force font les sources de toutes nos actions purement humaines. La concupiscence fait les volontaires, la forces les involontaires.

[§] D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, & qu'un esprit boiteux [265] nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, & qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitions. Sans cela nous en aurions plus de pitié que de colere.

Épictète demande aussi pourquoy nous ne nous fâchons pas, si on dit que nous avons mal à la teste, & que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal. Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la teste, & que nous ne sommes pas si affurez que nous choisissons le vray. De sorte que n'en ayant d'affurance, qu'à cause que nous le voyons de toute nostre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens & nous étonne, & encore plus quand mille autres se moquent de nostre choix; car il faut préférer nos lumieres à celles de tant d'autres, & cela est hardi & difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux. [266]

[§] Le peuple a les opinions tres saines; par exemple, d'avoir choisi le divertissement & la chasse, plustost que la poésie: les demi-sçavans s'en moquent, & triomphent à montrer là dessus la folie du monde: mais par une raison qu'ils ne pénètrent pas on a raison: d'avoir aussi distingué les hommes par le dehors, comme par la naissance ou le bien. Le monde triomphe encore cela est déraisonnable. Mais cela est tres raisonnable.

[§] C'est un grand avantage que la qualité, qui dez dix huit ou vingt ans met un homme en passe, connu & respecté, comme un autre pourroit avoir mérité à cinquante ans. Ce sont trente ans gagez sans peine.

[§] Il y a de certaines gens qui pour faire voir qu'on a tort de ne les pas estimer, ne manquent jamais d'alléguer l'exemple de personnes de qualitez qui font cas d'eux. Je voudrais leur répondre: montrez nous le mérite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes là, & nous vous estimerons de mesme. [267]

[§] Les choses qui nous tiennent le plus au cœur ne font rien le plus souvent; comme, par exemple, de cacher qu'on ait peu de bien. C'est un neant que nostre imagination grossit en Montaigne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

[§] Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, & qui en ostant le tronc s'emportent comme des branches.

[§] Quand la malignité a la raison de son costé, elle devient fiere, &

éta la raison en tout fon lustre. Quand l'austérité ou le choix sévère n'a pas reüffi au vray bien, & qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fiere par le retour.

[§] Ce n'est pas estre heureux que de pouvoir estre réjoui par le divertissement; car il vient d'aylleurs, & de dehors; & ainsi il est dépendant, & par conséquent fujet à estre troublé par mille accidents qui font les afflictions inévitables.

[§] Toutes les bonnes maximes font dans le monde: il ne faut que les [268] appliquer. Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille expofer sa vie pour défendre le bien public, & plusieurs le font; mais pour la Religion, peu.

[§] On ne passe point dans le monde pour se connoître envers, si l'on n'a mis l'enseigne de poète, ny pour estre habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de mathématicien. Mais les vrais honnestes gens ne veulent point d'enseigne, & ne mettent guere de différence entre le métier de poète, & celuy de brodeur. Ils ne font point appelez ny poètes; ny géomètres; mais ils jugent de tous ceux là. On ne les devine point. Ils parleront des choses dont l'on parlait, quand ils font entrez. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plustost que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage: mais alors on s'en souvient; car il est également de ce caractere, qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, lorsqu'il n'est pas question du langage, & qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est [269] donc une fausse louange quand on dit d'un homme lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie; & c'est une mauvaise marque quand on n'a recours à luy que lorsqu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. C'est un bon mathématicien, dira-t-on; mais je n'ay que faire de mathématiques. C'est un homme qui entend bien la guerre; mais je ne la veux faire à personne. Il faut donc un honneste homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.

[§] Quand on se porte bien, on ne comprend pas comment on pourroit faire si on étoit malade; & quand on l'est, on prend médecine gayement; le mal y résout. On n'a plus les passions & les desirs des divertissements & des promenades que la santé donnoit, & qui sont incompatibles avec les nécessitez de la maladie. La nature donne alors des passions, & des desirs conformes à l'estat présent. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous mesmes, & [270] non pas la nature qui nous trouble; parce qu'elles joignent à l'estat où nous sommes, les passions de l'estat où nous ne sommes pas.

[§] Les discours d'humilité font matiere d'orgueil aux gens glo-

rieux, & d'humilité aux humbles. Auffi ceux de Pyrrhonisme & de doute font matiere d'affirmation aux affirmatifs. Peu de gens parlent de l'humilité humblement; peu de la chasteté chastement; peu du doute en doutant. Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariété. Nous nous cachons, & nous déguisons à nous mesme.

[§] difeur de bons mots, mauvais caractere.

Le mot de Moy dont l'auteur se sert dans la pensée suivante, ne signifie que l'amour propre. C'est un terme dont il avait accoutumé de se servir avec quelques uns de ses amis. [N. D. E.]

[§] Le moy est haïssable. Ainsi ceux qui ne l'offent pas, & qui se contentent seulement de le couvrir, font toujours haïssables. Point du tout, direz vous; car en agissant [271] comme nous faisons obligamment pour tout le monde, on n'a pas sujet de nous haïr. Cela est vray, si on ne haïssait dans le moy que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais, parce qu'il est injuste, & qu'il se fait centre de tout, je le haïrai toujours. En un mot le moy a deux qualités; il est injuste en soi, en ce qu'il se fait le centre de tout; il est incommode aux autres, en ce qu'il le veut asservir; car chaque moy est l'ennemi, & voudroit estre le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice; & ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice: vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi; & ainsi vous demeurez injuste, & ne pouvez plaire qu'aux injustes.

[§] Je n'admire point un homme qui possède une vertu dans toute sa perfection, s'il ne possède en mesme temps dans un pareil degré la vertu opposée: tel qu'étoit Épaminondas, qui avait l'extremé valeur jointe à l'extremé bénignité; car autrement [272] ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur, pour estre dans une extrémité; mais bien en touchant les deux à la fois, & remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-estre que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'âme de l'un à l'autre de ces extremes, & qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu que l'on tourne. Mais au moins cela marque l'agilité de l'âme, si cela n'en marque l'étendue.

[§] Si nostre condition étoit véritablement heureuse, il ne faudroit pas nous divertir d'y penser.

[§] J'avais passé beaucoup de temps dans l'étude des sciences abstraites: mais le peu de gens avec qui on en peut communiquer m'en avait dégoûté. Quand j'ay commencé l'étude de l'homme, j'ay vu que ces sciences abstraites ne luy sont pas propres, & que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant; & que je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer. Mais j'ay crû trouver au

[273] moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puis que c'est celle qui luy est propre. J'ay esté trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la Géométrie.

[§] Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence; comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le dérèglement, nul ne semble y aller. Qui s'arreste, fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

[§] Quand on veut reprendre avec utilité, & montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel costé il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce coté-là, & luy avouer cette vérité. Il se contente de cela, parce qu'il voit qu'il ne se trompait pas, & qu'il manquait seulement à voir tous les costez. Or on n'a pas de honte de ne pas tout voir; & peut-estre que cela vient de ce que naturellement l'esprit ne se peut tromper dans le costé qu'il envisage, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies. [274]

[§] La vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

[§] Les grands & les petits ont mesmes accidents, mesmes fâcheries, & mesmes passions. Mais les uns sont au haut de la roue, & les autres prez du centre, & ainsi moins agitez par les mesmes mouvemens.

[§] On se persuade mieux pour l'ordinaire par les raisons qu'on a trouvées soi-mesme, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

[§] Quoyque les personnes n'ayent point d'intérêts à ce qu'ils disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentyr.

[§] L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents, que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants. On n'a pas de honte de n'estre pas aussi vertueux que luy, & il semble excusable de n'estre pas plus vicieux que luy. On croit n'estre pas tout à fait dans les vices du commun des hommes, quand on se [275] voit dans les vices de ces grands hommes; & cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout, par où ils tiennent au peuple. Quelque élevez qu'ils soient, ils sont unys au reste des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'ayr, & séparés de nostre société. S'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la teste plus élevée; mais ils ont les pieds aussi bas que les nostres. Ils sont tous à mesme niveau, & s'appuient sur la mesme terre, & parce cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les enfans, que les bestes.

[§] C'est le combat qui nous plaît, & non pas la victoire. On aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu. Que voulait-on voir, sinon la fin de la victoire? & de qu'elle est arrivée, on en est saoul. Ainsi dans le jeu; ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. Pour [276] la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naissant de la dispute. De même dans les passions, il y a du plaisir à en voir deux contraires se heurter; mais quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. Ainsi dans la comédie les scènes contentes sans crainte ne valent rien, ny les extrêmes misères sans espérance, ny les amours brutales.

[§] On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, & on leur apprend tout le reste; & cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de sçavoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

[§] Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre; & cela non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal; car de dire des sottises par hasard & par faiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui [277] n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celles là.

[§] Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre, que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, & ils la croient fuir: comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord s'éloignent. Le langage est pareil de tous costez. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau. Mais où trouverons nous ce point dans la morale?

[§] Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence; au contraire, on est bien aise de pouvoir rendre ce témoignage d'humanité, & s'attirer la réputation de tendresse, sans qu'il en coûte rien: ainsi ce n'est pas grand chose.

[§] Qui auroit eu l'amitié du Roi d'Angleterre, du Roi de Pologne, & de la Reine de Suède, auroit-il crû pouvoir manquer de étroite & d'asile au monde.

[§] Les choses ont diverses qualitez, & l'âme diverses inclinations; car [278] rien n'est simple de ce qui s'offre à l'âme, & l'âme ne s'offre jamais simplement à aucun sujet. De là vient qu'on pleure & qu'on rit quelquefois d'une même chose.

[§] Nous sommes si malheureux, que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose, qu'à condition de nous fâcher si elle nous réussit

mal, ce que mille choses peuvent faire, & font à toute heure. **Qui** auroit trouvé le secret de se réjouir du bien sans être touché du mal contraire, auroit trouvé le point.

[§] Il y a diverses classes de forts, de beaux, de bons esprits, & de pieux, dont chacun doit régner chez soi, non ailleurs. Ils se rencontrent quelquefois; & le fort & le beau se battent fottement à qui sera le maître l'un de l'autre; car leur maîtrise est de divers genre. Ils ne s'entendent pas; & leur faute est de vouloir régner par tout. Rien ne le peut, non pas même la force: elle ne fait rien au royaume des sçavans: elle n'est maîtresse que des actions extérieures.

[§] *Ferox gens nullam esse vitam [279] sine armis putat* [Tite Live, XXXIV, 17]. Ils aiment mieux la mort que la paix: les autres aiment mieux que la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paraît si fort & si naturel.

[§] **Qu'**il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre sans corrompre son jugement par la manière de la lui proposer! Si on dit: je le trouve beau, je le trouve obscur, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou l'on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire; car alors il juge selon ce qu'il est, c'est à dire selon ce qu'il est alors, & selon que les autres circonstances, dont on n'est pas auteur l'auront disposé; si ce n'est que ce silence ne fasse aussi son effet selon le tour & l'interprétation qu'il sera en humeur d'y donner, ou selon qu'il conjecturera de l'air du visage & du ton de la voix: tant il est aisé de démontrer un jugement de son assiette naturelle, ou plutôt tant il y a peu de ferme & de stable.

[§] Les Platoniciens, & même Épictète & ses sectateurs croient [280] que Dieu est seul digne d'être aimé, & admiré; & cependant ils ont désiré d'être aimez & admirez des hommes. Ils ne connaissent pas leur corruption. S'ils se sentent portez à l'aimer & à l'adorer, & qu'ils y trouvent leur principale joye, qu'ils s'estiment bons à la bonne heure. Mais s'ils y sentent de la répugnance; s'ils n'ont aucune pente qu'à se vouloir établir dans l'estime des hommes; & que pour toute perfection ils fassent seulement que sans forcer les hommes ils leurs fassent trouver leur bonheur à les aimer; je dirai que cette perfection est horrible. **Quoy**, ils ont connu Dieu, & n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aymassent: ils ont voulu que les hommes s'arrestassent à eux: ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes.

[§] **Que** l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur plutôt que par les qualitez intérieure! **Qui** passera de nous deux? **Qui** cédera la place à l'autre? Le moins habile? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il [281] a quatre laquais, & je n'en

ai qu'un. Cela est visible; il n'y a qu'à compter; c'est à moy de céder; & je fais un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen, ce qui est le plus grand des biens.

[§] Le temps amortit les afflictions & les querelles; parce qu'on change, & qu'on devient comme un autre personne. Ny l'offensant, ny l'offensé ne font plus les mêmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, & qu'on reverroit après deux générations. Ce font encore les François, mais non les mêmes.

[§] Il est indubitable que l'âme est mortelle, ou immortelle. Cela doit mettre une différence entière dans la morale. & cependant les Philosophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel étrange aveuglement!

[§] Le dernier acte est toujours sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la teste, & en voilà pour jamais. [282]



XXX.

*Pensées sur la mort, qui ont été extraites d'une
lettre écrite par Monsieur Pascal sur le sujet de la
mort de Monsieur son Pere.*

Quand nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de l'affection, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes, ny dans les hommes, ny dans tout ce qui est créé; mais nous la devons chercher en Dieu seul. & la raison en est que toutes les créatures ne font pas la première cause des accidents que nous appelons maux, mais que la providence de Dieu en est l'unique & véritable cause, l'arbitre & la souveraine, il est indubitable qu'il faut recourir directement à la source, & remonter jusques à l'origine pour [283] trouver un solide allègement. Que si nous suivons ce précepte, & que nous considérons cette mort qui nous afflige, non pas comme un effet du hasard ny comme une nécessité fatale de la nature, ny comme le jouet des éléments & des parties qui composent l'homme (car Dieu n'a pas abandonné ses

élus au caprice du hafard) mais comme une fuite inévitable, juſte, & ſainte d'un arreſts de la providence de Dieu, pour eſtre exécuté dans la plénitude de ſon temps; & enfin que tout ce qui eſt arrivé a eſté de tout temps préſent & préordonné en Dieu: ſi, diſ-je, par un tranſport de grace nous regardons cet accident, non dans luy meſme & hors de Dieu, mais hors de luy meſme, & dans la volonté meſme de Dieu, dans la juſtice de ſon arreſts, dans l'ordre de ſa providence qui en eſt la véritable cauſe, ſans qui il ne fût pas arrivé, par qui ſeulement il eſt arrivé, & de la maniere dont il eſt arrivé, nous adorerons dans un humble ſilence la hauteur impénétrable de ſes ſecrets: nous [284] vénérerons la ſainteté de ſes arreſts: nous bénirons la conduite de ſa providence: & unifiant noſtre volonté à celle de Dieu meſme, nous voudrons avec luy, en luy, & pour luy, la choſe qu'il a voulue en nous, & pour nous de toute éternité.

[§] Il n'y a de conſolation qu'en la vérité ſeulement. Il eſt ſans doute que Sénèque & ſocrate n'ont rien qui nous puiſſe perſuader & conſoler dans ces occaſions. Ils ont eſté ſous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes dans le premier; ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme; & tous les diſcours qu'ils ont fondez ſur ce faux principe ſont ſi vains & ſi peu ſolides, qu'ils ne ſervent qu'à montrer par leur inutilité, combien l'homme en général eſt foible, puisſque les plus hautes productions de plus grands d'entre les hommes ſont ſi baſſes & ſi puériles.

Il n'en eſt pas de meſme de JÉSUS-CHRIST: il n'en eſt pas ainſi des livres Canoniques. La vérité y eſt découverte, & la conſolation y eſt jointe auſſi infailliblement qu'elle eſt [285] infailliblement ſéparée de l'erreur. Conſidérons donc la mort dans la vérité que le Saint Eſprit nous a appriſe. Nous avons cet admirable avantage de connoiſtre que véritablement & effectivement la mort eſt une peine du péché, impoſée à l'homme, pour expier ſon crime; néceſſaire à l'homme, pour le purger du péché; que c'eſt la ſeulement qui peut délivrer l'âme de la concupiſſence des membres, ſans laquelle les Saints ne vivent point en ce monde. Nous ſavons que la vie & la vie des Chreſtiens eſt un ſacrifice continuel, qui ne peut eſtre achevé que par la mort: nous ſavons que JÉSUS-CHRIST entrant au monde s'eſt confiſéré & s'eſt offert à Dieu comme un holocauste & une véritable victime; que ſa naiſſance, ſa vie, ſa mort, ſa réſurrection, ſon aſcenſion, ſa ſéance éternelle à la droite de ſon Pere, & ſa préſence dans l'eucharieſtie ne ſont qu'un ſeulement & unique ſacrifice: nous ſavons que ce qui eſt arrivé en JÉSUS-CHRIST doit arriver en tous ſes membres. [286]

Conſidérons donc la vie comme un ſacrifice; & que les accidents

de la vie ne faffent d'impreffion dans l'esprit des Chrestiens qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accompliffent ce sacrifice. n'appelons mal que ce qui rend la victime du diable en Adam victime de Dieu; & sur cette règle examinons la nature de la mort.

Pour cela il faut recourir à la personne de JÉSUS-CHRIST; car comme Dieu ne confidere les hommes que par le médiateur JÉSUS-CHRIST, les hommes aussi ne devoient regarder ny les autres, ny eux mesmes que médiatement par JÉSUS-CHRIST. Si nous ne passons par ce milieu nous ne trouvons en nous que de véritables malheurs, ou des plaisirs abominables; mais si nous considérons toutes choses en JÉSUS-CHRIST, nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification.

Considérons donc la mort en JÉSUS-CHRIST, & non pas sans [287] JÉSUS-CHRIST. Sans JÉSUS-CHRIST elle est horrible, elle est détestable, & l'horreur de la nature. En JÉSUS-CHRIST elle est tout autre: elle est aimable, sainte, & la joye du fidelle. Tout est doux en JÉSUS-CHRIST jusqu'à la mort; & c'est pourquoy il a souffert, & est mort pour sanctifier la mort & les souffrances; & comme Dieu & comme homme il a été tout ce qu'il y a de grand, & tout ce qu'il y a d'abject; afin de sanctifier en foi toutes choses excepté le péché, & pour être le modèle de toutes les conditions.

Pour confidere ce que c'est que la mort & la mort en JÉSUS-CHRIST, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continuel & sans interruption, & pour cela remarquer que dans les sacrifices la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation, & la sanctification qui précèdent son des disposition; mais l'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'aneantissement de la vie, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable en s'aneantissant [288] devant les yeux de sa Majété & en adorant la souveraine existence, qui existe seule essentiellement. Il est vray qu'il y a encore une autre partie après la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile; c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est ce qui est dit dans l'Escriture: & odoratus est dominus odorem suavitatis, (Gen. 8. 11.) & Dieu a reçu l'odeur du sacrifice. C'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation; mais elle est plutôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature vers Dieu, & elle n'empêche pas que la dernière action de la créature ne soit la mort.

Toutes ces choses ont été accomplies en JÉSUS-CHRIST, en entrant au monde. Il s'est offert: *obtulit semet ipsum per Spiritum sanctum.* (Hebr. 9. 14.) *Ingrediens mundum dixit: ecce venio: in capite libri scriptum est de me, ut faciem, Deus, voluntatem tuam.* (Hebr. 10. 5. 7.) Il

s'est offert luy mesme par le Saint Esprit. Entrant dans le monde, il a dit: Seigneur, les sacrifices ne vous font point [289] agréable; mais vous m'avez formé un corps. Alors j'ay dit: me voicy; je viens selon qu'il est écrit de moy dans le livre, pour faire, mon Dieu, votre volonté; (Ps. 39. [:]) Voilà son oblation. Sa sanctification a suivi immédiatement son oblation. Ce sacrifice a duré toute sa vie, & a été accompli par sa mort. Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances, pour entrer en sa gloire: (Luc. 24. 26.) & quoyqu'il fût fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obéissance. (Hebr. 5. 8.) Mais aux jours de sa chair ayant offert avec un grand cri & avec larmes ses prieres & ses supplications à celui qui le pouvait tirer de la mort, il a été exaucé selon son humble respect pour son Pere; (Ibid.) & Dieu l'a ressuscité, & il luy a envoyé sa gloire figurée autrefois par le feu du ciel qui tombait sur les victimes, pour brûler & consumer son corps, & le faire vivre de la vie de la gloire. C'est ce que JÉSUS-CHRIST a obtenu, & qui a été accompli par sa résurrection.

Ainsi ce sacrifice étoit parfait par la mort de JÉSUS-CHRIST, & [290] consommé mesme en son corps par sa résurrection, où l'image de la chair du péché, a été absorbée par la gloire, JÉSUS-CHRIST avait tout achevé de sa part; & il ne restoit plus sinon que le sacrifice fût accepté de Dieu, & que comme la fumée s'élevait, & portoit l'odeur au trône de Dieu, aussi JÉSUS-CHRIST fût en cet état d'immolation parfaite offert, porté, & reçu au trône de Dieu mesme: & c'est ce qui a été accompli en l'ascension, en laquelle il est monté & par sa propre force & par la force de son Saint Esprit qui l'environnoit de toutes parts. Il a été enlevé; comme la fumée des victimes qui est la figure de JÉSUS-CHRIST étoit portée en haut par l'ayr qui foutenoit qui est la figure du Saint Esprit: & les Actes des Apôtres nous marquent expressément qu'il fût reçu au ciel, pour nous affurer que ce saint sacrifice accompli en terre a été accepté, & reçu dans le sein de Dieu.

Voilà l'état des choses en nostre souverain Seigneur. Considérons les [291] en nous maintenant. Lors que nous entrons dans l'Église qui est le monde des fidelles & particulièrement des élus, où JÉSUS-CHRIST entra dez le moment de son incarnation par un privilège particulier au fils unique de Dieu, nous sommes offerts & sanctifiés. Ce sacrifice se continue par la vie, & s'accomplit à la mort, dans laquelle l'âme quittant véritablement tous les vices & l'amour de la terre dont la contagion l'infecte toujours durant cette vie, elle achève son immolation & est reçue dans le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas de la mort des fidelles, comme les

Payens qui n'ont point d'espérance. Nous ne les avons pas perdus au moment de leur mort. Nous les avons perdus pour ainsi dire de qu'ils étoient entrez dans l'Église par le baptême. Dès lors ils étoient à dieu: leurs actions ne regardoient le monde que pour Dieu. Dans leur mort ils se sont entièrement détachés des péchés; & c'est en ce moment qu'ils ont été [292] reçus de Dieu, & que leur sacrifice a reçu son accomplissement & son couronnement.

Ils ont fait ce qu'ils avoyent voué: ils ont achevé l'oeuvre que Dieu leur avait donné à faire: ils ont accompli la seule chose pour laquelle ils avoyent été créés. La volonté de Dieu s'est accomplie en eux; & leur volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uny; & étouffons ou modérons par l'intelligence de la vérité les sentiments de la nature corrompue & déçue, qui n'a que de fausses images, & qui trouble par ses illusions la sainteté des sentiments que la vérité de l'Évangile nous doit donner.

Ne considérons donc plus la mort comme des Payens, mais comme des Chrétiens, c'est à dire avec l'espérance, comme Saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilège spécial des Chrétiens. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte, car la nature trompeuse le figure de la forte, mais comme le temple [293] inviolable & éternel du Saint Esprit, comme la foy nous l'apprend.

Car nous savons que les corps des Saints sont habités par le Saint Esprit jusques à la résurrection qui se fera par la vertu de cet Esprit qui réside en eux pour cet effet. C'est le sentiment des Peres. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts: & c'est sur ce vray principe que l'on donnoit autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts; parce que comme on savoit qu'ils étoient le temple du Saint Esprit, on croyoit qu'ils méritoient d'être aussi unys à ce Saint Sacrement. Mais l'Église a changé cette coutume, non pas qu'elle croie que ces corps ne soient pas saints, mais par cette raison, que l'Eucharistie est le pain de vie & des vivants, il ne doit pas être donné aux morts.

Ne considérons plus fidèles qui sont morts en la grace de Dieu comme ayant cessé de vivre, quoique la nature le suggere; mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'affure. Ne considérons plus [294] leurs âmes comme périées & réduites au neant, mais comme vivifiées & unies au souverain vivant: & corrigeons ainsi par l'attention à ces vérités les sentiments d'erreurs qui sont si empreints en nous mêmes, & ces mouvemens d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

[§] Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi même; mais avec cette loi, que l'amour pour Dieu seroit infiny, c'est à dire sans aucune autre fin que Dieu même, & que

L'amour pour foi mefme seroit fini & rapportant à Dieu.

L'homme en cet eſtat non ſeulement s'aymait fans péché, mais il ne pouvait pas ne point s'aymer fans péché.

Depuis, le péché originel eſtan arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours; & l'amour pour foi mefme eſtan rété feul dans cette grande âme capable d'un amour infiny, cet amour propre s'eſt étendu & débordé dans le vide que l'amour de Dieu a quitté; & ainſi il s'eſt aimé feul, & [295] toutes choſes pour foi, c'eſt à dire infiniment.

Voilà l'origine de l'amour propre. Il étoient naturel à Adam, & juſte en ſon innocence; mais il eſt devenu & criminel & immodéré enſuite de ſon péché. Voilà la ſource de cet amour, & la cauſe de ſa défectuoſité & de ſon excès.

Il en eſt de mefme du deſir de dominer, de la pareſſe, & des autres. L'application en eſt aiſée à faire au ſujet de l'horreur que nous avons de la mort. Cette horreur étoit naturelle & juſte dans Adam innocent; parce que ſa vie eſtan tres agréable à Dieu, elle devait eſtre agréable à l'homme: & la mort euſt eſté horrible, parce qu'elle euſt fini une vie conforme à la volonté de Dieu. Depuis, l'homme ayant péché, ſa vie eſt devenue corrompue, ſon corps & ſon âme ennemis l'un de l'autre, & tous deux de Dieu.

Ce changement ayant infecté une ſi fainte vie, l'amour de la vie eſt neanmoins demeuré; & l'horreur [296] de la mort eſtan rétée pareille, ce qui étoit juſte en Adam eſt injuſte en nous.

Voilà l'origine de l'horreur de la mort, & la cauſe de ſa défectuoſité. Éclairons donc l'erreur de la nature par la lumière de la foy.

L'horreur de la mort eſt naturelle; mais c'eſt en l'eſtat d'innocence; parce qu'elle n'eufſt pu entrer dans le Paradis qu'en finiſſant une vie toute pure. Il étoit juſte de la hair quand elle n'eufſt pu arriver qu'en ſéparant une âme fainte d'un corps ſaint: mais il eſt juſte de l'aymer quand elle ſépare une âme fainte d'un corps impur. Il étoit juſte de la fuir, quand elle euſt rompu la paix entre l'âme & le corps; mais non pas quand elle en calme la diſſenſion irréconciliable. Enfin quand elle euſt affligé un corps innocent, quand elle euſt oſté au corps la liberté d'honorer Dieu, quand elle euſt ſéparé de l'âme un corps ſoumis & coopérateur à ſes volontez, quand elle euſt fini tous les biens dont l'homme eſt capable, il étoit juſte de l'abhorrer; mais quand elle finit une vie [297] impure, quand elle oſte au corps la liberté de pécher, quand elle délivre l'âme d'un rebelle tres puiffant & contredisant tous les motifs de ſon ſalut, il eſt tres injuſte d'en conſerver les meſmes ſentiments.

Ne quittons donc pas cet amour que la nature nous a donné pour

la vie, puisque nous l'avons reçu de Dieu; mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'a donné, & non pas pour un objet contraire.

& en consentant à l'amour qu'Adam avait pour sa vie innocente, & que JÉSUS-CHRIST même à eu pour la sienne, portons-nous à haïr une vie contraire à celle que JÉSUS-CHRIST a aimée, & n'appréhender que la mort que JÉSUS-CHRIST a appréhendée, qui arrive à un corps agréable à Dieu; mais non pas à craindre une mort, qui punissant un corps coupable & purgeant un corps vicieux, nous doit donner des sentiments tout contraires, si nous avons un peu de foy, d'espérance, & de charité.

C'est un des grands principes du Christianisme, que tout ce qui est [298] arrivé à JÉSUS-CHRIST doit se passer & dans l'âme & dans le corps de chaque Chretien: que comme JÉSUS-CHRIST a souffert durant sa vie mortelle, est ressuscité d'une nouvelle vie, & est monté au ciel, où il est assis à la droite de Dieu son Pere; ainsi le corps & l'âme doivent souffrir, mourir, ressusciter, & monter au ciel. Toutes ces choses s'accomplissent dans l'âme durant cette vie, mais non dans le corps.

L'âme souffre & meurt au péché dans la pénitence & dans le baptême. L'âme ressuscite à une nouvelle vie dans ces sacrements. & enfin l'Âme quitte la terre & monte au ciel en menant une vie céleste, ce qui fait dire à Saint Paul, *Conversatio nostra in cælis est.* [Philip. 3, 20]

Aucune de ces choses n'arrive dans le corps durant cette vie, mais les mêmes choses s'y passent ensuite. Car à la mort le corps meurt à sa vie mortelle: au Jugement il ressuscitera à une nouvelle vie: après le Jugement il montera au ciel, & y demeurera éternellement. [299]

Ainsi les mêmes choses arrivent au corps & à l'âme, mais en différents temps, & les changements du corps n'arrivent que quand ceux de l'âme sont accomplis, c'est à dire après la mort: de sorte que la mort est le couronnement de la béatitude de l'âme & le commencement de la béatitude du corps.

Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des âmes: & Saint Augustin nous apprend sur ce sujet, que Dieu en a disposé de la sorte, de peur que si le corps de l'homme fût mort & ressuscité pour jamais dans le baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Évangile que par l'amour de la vie; au lieu que la grandeur de la foy éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort. [cf. s. Aug. Cité de Dieu, XIII, 4]

[§] Il n'est pas juste que nous soyons sans ressentiment & sans

douleur dans les afflictions & les accidens fâcheux qui nous arrivent comme des Anges qui n'ont aucune sentiment de la nature: il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation comme des [300] Payens qui n'ont aucun sentiment de la grace: mais il est juste que nous soyons affligés & consolez comme Chrétiens, & que la consolation de la grace l'emporte par dessus les sentiments de la nature; afin que la grace soit non seulement en nous, mais victorieuse en nous; qu'ainsi en sanctifiant le nom de notre Pere, sa volonté devienne la nôtre; que sa grace règne & domine sur la nature; & que nos afflictions soient comme la matière d'un sacrifice que sa grace consume & aneantisse pour la gloire de Dieu; & que ces sacrifices particuliers honorent & préviennent les sacrifice universel où la nature entière doit être consommée par la puissance de JÉSUS-CHRIST.

Ainsi nous tirerons avantage de nos propres imperfections, puisqu'elles serviront de matière à cet holocauste; car c'est le but des vrais Chrétiens de profiter de leurs propres imperfections, parce que tout coopere en bien pour les élus.

& si nous y prenons garde de prez nous trouverons de grands avantages [301] pour notre édification en considérant la chose dans la vérité; car puisqu'il est véritable que la mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme, & que nous bâtissons sur ce principe, que nous avons sujet d'espérer du salut de ceux dont nous pleurons la mort; il est certain que si nous ne pouvons arrester le cours de notre tristesse & de notre déplaisir, nous en devons tirer ce profit, que puisque la mort du corps est si terrible, qu'elle nous cause de tels mouvemens, celle de l'âme nous en devrait bien causer de plus inconsolables. Dieu a envoyé la première à ceux que nous regrettons: nous espérons qu'il a détourné la seconde: considérons donc la grandeur de nos maux, & que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle de notre joie.

Il n'y a rien qui la puisse modérer sinon la crainte que leurs âmes ne languissent pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à urger le reste des péchez de cette vie: & c'est pour fléchir la colère de Dieu sur eux [302] que nous devons soigneusement nous employer.

La prière & les sacrifices sont un souverain remède à leurs peines. Mais une des plus solides & plus utiles charitez envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneroient s'ils étoient encore au monde, & de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent.

Par cette pratique nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants & agissants en nous: & comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des

péchez auxquels ils ont engagé leurs sectateurs dans lesquels leur venin vit encore; ainsi les morts sont récompensés outre leur propre mérite pour ceux auxquels ils ont donné suite par leurs conseils & leur exemple.

[§] L'homme est assurément trop infirme pour pouvoir juger sainement de la suite des choses futures. Espérons donc en Dieu, & ne nous fatiguons pas par des prévoyantes [303] indiscretes & téméraires. Remettons nous à Dieu pour la conduite de nos vies, & que le déplaisir ne soit pas dominant en nous.

Saint Augustin nous apprend, qu'il y a dans chaque homme un serpent, une Ève, & un Adam. Le serpent sont les sens & nostre nature, l'Ève est l'appétit concupiscible, & l'Adam est la raison. [cf. s. Aug. De Gn ctr Man, II, 20]

La nature nous tente continuellement: l'appétit concupiscible désire souvent: mais le péché n'est pas achevé si la raison ne consent.

Laiſſons donc agir ce serpent & cette Ève, si nous ne pouvons l'empêcher: mais prions Dieu que sa grace fortifie tellement nostre Adam, qu'il demeure victorieux, que JÉSUS-CHRIST en soit vainqueur, & qu'il éternellement en nous.



XXXI.

Pensées diverses.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus [304] d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

[§] On peut avoir le sens droit, & n'aller pas également à toutes choses; car il y en a qui l'ayant droit dans un certain ordre de choses, s'éblouissent dans les autres. Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes. Les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes. Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoy il y a peu de principes, mais dont les conséquences sont si fines, qu'il n'y a qu'une grande pénétration qui puisse y aller; & ceux là ne seroient peut être pas grands géomètres; parce que la Géométrie comprend un grand nombre de principes, & qu'une nature d'esprit peut être telle, qu'elle ne puisse pénétrer

jusqu'au fond, & quelle ne puisse pénétrer les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux fortes d'esprits, l'un de pénétrer vivement & profondément les conséquences des principes, [305] & c'est là l'esprit de justesse: l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, & c'est là l'esprit de Géométrie. L'un est force & droiture d'esprit, l'autre est étendue d'esprit. Or l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort & étroit, & pouvant être aussi étendu & foible.

Il y a beaucoup de différence entre l'esprit de Géométrie & l'esprit de finesse. En l'un les principes sont palpables, mais éloignez de l'usage commun, de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté là manque d'habitude; mais pour peu qu'on s'y tourne on voit les principes à plein; & il faudroit avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais dans l'esprit de finesse les principes sont dans l'usage commun, & devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête ny de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue: mais il faut l'avoir bonne; car les principes [306] en sont si déliés & en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur: ainsi il faut avoir la vue bien nette, pour voir tous les principes; & ensuite l'esprit juste, pour ne pas raisonner fausement sur des principes connus.

Tous les géomètres seroient donc fins, s'ils avoyent la vue bonne; car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connoissent: & les esprits fins seroient géomètres, s'ils pouvoient plier leur vue vers les principes inaccoutumez de Géométrie.

Ce qui fait donc que certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de Géométrie: mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voyent pas ce qui est devant eux, & qu'estant accoutumez aux principes nets & grossiers de Géométrie, & à ne raisonner qu'après avoir bien vu & manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi [307] manier. On les voit à peine: on les sent plutôt qu'on ne les voit: on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes: ce sont choses tellement délicates & si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat & bien net pour les sentir, & sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en Géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, & que ce seroit une chose infinie de l'entreprendre. Il faut

tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, & non par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. & ainsi il est rare que les géomètres soient fins, & que les fins soient géométrés; à cause que les géomètres veulent troiter géométriquement les choses fines, & se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, & ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse; mais il le fait tacitement, naturellement, & sans art; car l'expression en passe tous les hommes, & le [308] sentiment n'en appartient qu'à peu.

& les esprits fins au contraire ayant ainsi accoutumé de juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, & où pour entrer il faut passer par des définitions & des principes stériles & qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent & s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais ny fins ny géométrés.

Les géométrés qui ne sont que géométrés ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions & par principes; autrement ils sont faux & insupportables; car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. & les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patience de descendre jusqu'aux premiers principes des choses spéculatives & d'imagination qu'ils n'ont jamais vues dans le monde & dans l'usage.

[§] La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril. [309]

[§] Il arrive souvent qu'on prend pour prouver certaines choses des exemples qui sont tels, qu'on pourroit prendre ces choses pour prouver ces exemples; ce qui ne laisse pas de faire son effet; car comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs. Ainsi quand on veut montrer une chose générale, on donne la règle particulière d'un cas. Mais si on veut montrer un cas particulier, on commence par la règle générale. On trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver, & claire celle qu'on emploie à la prouver; car quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure, & au contraire que celle qui la doit prouver est claire, & ainsi on l'entend aisément.

[§] Nous supposons que tous les hommes conçoivent & sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux: mais nous le supposons bien gratuitement; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien [310] qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, & que toutes les fois que deux hommes voyent, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même

objet par les memes mots, en difant l'un & l'autre qu'elle eft blanche: & de cette conformité d'application on tire une puiffante conjecture d'une conformité d'idée; mais cela n'eft pas abfolument convainquant, quoyqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

[§] Tout noftre raifonnement ce réduit à céder au fentiment. Mais la fantafie eft semblable & contraire au fentiment; semblable, parce qu'elle ne raifonne point; contraire, parce qu'elle eft fauffe: de forte qu'il eft bien difficile de diftinguer entre ces contraires. L'un dit que mon fentiment eft fantafie: & j'en dif de meme de mon cofté. On auroit befoin d'une règle. La raifon s'offre; mais elle eft pliable à tous fenf; & ainfi il n'y en a point.

[§] Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle, font à l'égard des autres, [311] comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit: il y a deux heures que nous fommes icy. L'autre dit: il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre: je dif à l'un: vous vous ennuyez; & à l'autre: le temps ne vous dure guere; car il y a une heure & demie; & je me moque de ceux qui difent, que le temps me dire à moy, & que j'en juge par fantafie: ils ne savent pas que j'en juge par ma montre.

[§] Il y a en a qui parlent bien & qui n'écrivent pas de meme. C'eft que le lieu, l'affiftance, etc. les échauffe, & tire de leur efprit plus qu'ils n'y trouveroient fans cette chaleur.

[§] C'eft une grand mal de fuivre l'exception, au lieu de la règle. Il faut eftre fevere, & contraire à l'exception. Mais neanmoins comme il eft certain qu'il y a des exceptions de la règle, il en faut juger fevere-ment, mais juftement.

[§] Il eft vray en un fens de dire que tout le monde eft dans [312] l'illufion: car encore que les opinion du peuple foient saines, elles ne le font pas dans fa teffe; parce qu'il croit que la vérité eft où elle n'eft pas. La vérité eft bien dans leurs opinionf; mais non pas au point ils fe le figurent.

[§] Ceux qui font capables d'inventer fon raref: ceux qui n'inventent point font en plus grand nombre, & par conféquent les plus forts. & l'on voit que pour l'ordinaire ils refusent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent, & qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obftinent à la vouloir avoir, & qu'ils cherchent par leurs inventions, & à troiter de mefpis ceux qui n'inventent pas, tout ce qu'ils y gagnent, c'eft qu'on leur donne des noms ridicules, & qu'on les troite de vifionnaires. Il faut donc bien fe garder de fe piquer de cet avantage, tout grand qu'il eft; & l'on doit fe contenter d'eftre eftimé du petit nombre de ceux qui en connoiffent le prix.

[§] L'esprit croit naturellement, & la volonté aime naturellement. De forte qu'à faute de vrais objets, [313] il faut qu'ils s'attachent aux faux.

[§] Plusieurs choses certaines font contredites: plusieurs passent sans contradiction. Ny la contradiction n'est marque de fausseté; ny l'incontradiction n'est marque de vérité.

[§] César étoit trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde. Cet amusement étoit bon à Alexandre: c'étoit un jeune homme qu'ils étoit difficile d'arrester: mais César devait estre plus mûr.

[§] Tout le monde voit qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc. Mais tout le monde ne voit pas la règle des partis qui démontre qu'on le doit. Montaigne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, & que la coutume fait tout. Mais il n'a pas vu la raison de cet effet. Ceux qui ne voyent que les effets & qui ne voyent pas les causes, sont à l'égard de ceux qui découvrent les causes, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'esprit. Car les effets sont comme sensibles, & les raisons sont [314] visibles seulement à l'esprit. & quoique ce soit par l'esprit que ces effets là se voyent, cet esprit est à l'égard de l'esprit qui voit les causes, comme les sens corporels sont à l'égard de l'esprit.

[§] Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, & l'ignorance de la vanité des plaisirs absents cause l'inconstance.

[§] Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecteroit peut-être autant que les objets que nous voyons tous les jours. & si un artisan étoit sûr de rêver toutes les nuits douze heures durant qu'il est Roi, je crois qu'il seroit presque aussi heureux qu'on Roi qui rêveroit toutes les nuits douze heures durant qu'il seroit artisan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, & agitez par ces fantômes pénibles, & qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait un voyage, on souffriroit presque autant que si cela étoit véritable, & on appréhenderoit le dormir, [315] comme on appréhende le réveil, quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effet. & en effet il seroit à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les songes sont tous différents, & se diversifient, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pas pourtant si continue & égale, qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage; & alors on dit: il me semble que je rêve: car la vie est un songe un peu moins inconstant.

[§] Mais les Princes & les Rois se jouent quelquefois. Ils ne sont

pas toujours fur leurs trônef; ils s'y ennuieroient. La grandeur a befoin d'estre quittée pour estre sentie.

[§] C'est une plaisante chose à confidérer de ce qu'il y a des gens dans le monde qui ayant renoncé à toutes les loix de Dieu & de la nature s'en font faites eux-mefmes auxquelles ils obéiffent exactement, comme par exemple les voleurs, etc.

[§] Ces grands efforts d'esprit où [316] l'âme touche quelquefois, font choses où elle ne se tient pas. Elle y faute seulement, mais pour retomber aussitost.

[§] Pourvu qu'on sache la passion dominante de quelqu'un, on est assuré de luy plaire: & néanmoins chacun a ses fantaisies contraires à son propre bien, dans l'idée mesme qu'il a du bien: & c'est un bizarrerie qui déconcerte ceux qui veulent gagner leur affection.

[§] Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit & le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il importe donc de tout de bien sçavoir choisir, pour se le former & ne le point gâter; & on ne sauroit faire ce choix, si on ne l'a déjà formé, & point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où bien heureux font ceux qui sortent.

[§] On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde [317] nous surpasse visiblement. Mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder. & cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie dans l'un & dans l'autre cas: & il me semble que qui auroit compris les derniers principes des choses, pourroit aussi arriver jusqu'à connoître l'infiny. L'un dépend de l'autre, & l'un conduit à l'autre. Les extrémités se touchent, & se réunissent à force de s'estre éloignées, & se retrouvent en Dieu, & en Dieu seulement.

Si l'homme commençait par s'étudier luy-mesme, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il qu'une partie connût le tout? Il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport, & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre & sans le tout. [318]

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connoît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur & d'aliments pour se nourrir, d'ayr pour respirer. Il voit la lumière: il sent les corps:

Preuves de J. C.

L'Ordre.

335 Contre l'Objection que l'Escolaire n'a pas d'Ordre.

Le Coeur a son ordre, l'Esprit a le sien qui est par principe & demonstration, le Coeur en a un autre, on ne prouve pas qu'on doit estre ayme en exposant d'ordre, les causes de l'amour cela sort d'ordinaire.

J. C. s^r. Paul ont l'Ordre de la Charité non de l'Esprit car ils vouloyent eschauffer non instruire.

S^r. Augustin de mesme, cet Ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qui a rapport à la fin pour la maintenir toujours.

336 L'Evangile ne parle de la Virginité de la Vierge que jusqu'à la naissance de J. C. tout par rapport à J. C.

337 J. C. dans une obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité) telle que les historiens n'escriuans que les importantes choses des Estats l'ont à peine aperçue.

Sainctete.

338 Effundam spiritum meum, tous les peuples estoient dans l'infidelité & dans la concupiscence, toute la terre fut assombrie de charité, les Princes quierent leurs grandeurs, les filles souffrent le martyre, d'où vient cette force, c'est que le Messie est arrivé, voilà l'effet & les marques de la venue.

339 Les Combinaisons des miracles.

Un Artisan qui parle des richesses, un Procureur qui

parle

enfin tout tombe sous son alliance.

Il faut donc pour connoître l'homme, sçavoir d'où vient qu'il a besoin d'ayr pour subsister. & pour connoître l'ayr, il faut sçavoir par où il a rapport à la vie de l'homme.

La flamme ne subsiste point sans l'ayr. Donc pour connoître l'un il faut connoître l'autre. Donc toutes choses estant causées & causantes, aidées & aidantes, médiatement & immédiatement, & toutes s'entretenant par un lien naturel & insensible qui lie les plus éloignées & les plus différentes, je tiens impossible de connoître les parties sans connoître le tout, non plus que de connoître le tout sans connoître particulièrement les parties.

& ce qui achève peut-être notre [319] impuissance à connoître les choses, c'est qu'elles sont simples en elles-mêmes, & que nous sommes composés de deux natures opposées & de divers genre d'âme & de corps: car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle. & quand on prétendrait que nous fussions simplement corporels, cela nous exclurait bien davantage de la connaissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière se puisse connoître soi-même.

C'est cette composition d'esprit & de corps qui a fait que presque tous les Philosophes ont confondu les idées des choses, & attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, & aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leurs destruction, qu'ils craignent le vide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies, des antipathies; qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. & en parlant [320] des esprits, ils les considèrent comme en un lieu, & leur attribuent le mouvement d'une place à une autre; qui sont des choses qui n'appartiennent qu'aux corps, etc.

Au lieu de recevoir les idées des choses en nous, nous teignons des qualités de nous être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croiroit à nous croire composer toutes choses d'esprit & de corps, que ce mélange là nous seroit bien compréhensible? C'est néanmoins la chose que l'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, & encore moins ce que c'est qu'esprit, & moins qu'aucune chose comment un corps peut être uny avec un esprit. C'est là la comble de ses difficultés; & cependant c'est son propre être. *Modus quo corporibus adhæret spiritus comprehendendi ab hominibus non potest, & hoc tamen homo est.* [s. Aug. Cité de Dieu, XXI, 10]

[§] Lorsque dans les choses de la nature, dont la connaissance ne nous [321] est pas nécessaire, il y en a dont on ne sçay pas la vérité, il n'est peut-être pas mauvais qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes; comme par exemple la Lune à qui on attribue les changements de temps, les progrès des maladies, etc. Car c'est une des principales maladies de l'homme que d'avoir une curiosité inquiète pour les choses qu'il ne peut sçavoir; & je ne fais si ce ne luy est point un moindre mal d'être dans l'erreur pour les choses de cette nature, que d'être dans cette curiosité inutile.

[§] Notre imagination nous grossit si fort le temps présent à force d'y faire des réflexions continuelles, & amoindrit tellement l'éternité, faute d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un neant, & du neant une éternité. & tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne nous en peut défendre.

[§] Ce chien est à moy, disoient ces pauvres enfans; c'est là ma place au soleil: voilà le commencement & l'image de l'usurpation de toute la terre. [322]

[§] L'esprit a son ordre, qui est par principes & démonstration; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant d'ordre les causes de l'amour: cela seroit ridicule.

JÉSUS-CHRIST, & Saint Paul ont bien plus suivi cet ordre du cœur qui est celui de la charité que celui de l'esprit; car leur but principal n'étoit pas d'instruire, mais d'échauffer. S. Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point, qui a rapport à la fin, pour la montrer toujours.

[§] On ne s'imagine d'ordinaire Platon & Aristote qu'avec de grandes robes, & comme des personnages toujours graves & sérieux. C'étoient d'honnêtes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis. & quand ils ont fait leurs loix & leurs troitez de politique, ç'a été en se jouant, & pour se divertir. C'étoit la partie la moins philosophe & la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe étoit de vivre simplement & tranquillement.

[§] Il y en a qui maquent toute [323] la nature. Il n'y a point de Roi parmi eux, mais un auguste Monarque; point de Paris, mais une capitale du Royaume.

[§] Quand dans un discours on trouve des mots répétez, & qu'effrayant de les corriger on les trouve si propres qu'on gâteroit le discours, il les faut laisser; ç'en est la marque; & c'est là la part de l'envie qui est aveugle, & qui ne sçay pas que cette répétition n'est pas faite en cet endroit; car il n'y a point de règle générale.

[§] Ceux qui font des antithèses en forçant les mots, font comme

ceux qui font de fausses fenestres pour la symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes.

[§] Il y a un modèle d'agrément & de beauté, qui consiste en un certain rapport entre notre nature foible ou forte telle qu'elle est, & la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée, maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits. Tout ce qui n'est [324] point sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le goût bon.

[§] Comme on dit beauté poétique, on devrait dire aussi beauté géométrique, & beauté médicinale. Cependant on ne le dit point; & la raison en est, qu'on sçait bien quel est l'objet de la Géométrie, & quel est l'objet de la Médecine; mais on ne sçait pas en quoy consiste l'agrément qui est l'objet de la poésie. On ne sçait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter; & à faute de cette connaissance, on a inventé de certains termes bizarres, siècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre, etc. & on appelle ce jargon, beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme vêtue sur ce modèle, verra une jolie demoiselle toute couverte de miroirs & de chafnes de laiton; & au lieu de la trouver agréable, il ne pourra s'empêcher d'en rire; parce qu'on sçait mieux en quoy consiste l'agrément d'une femme que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connaissent pas l'admiraient peut-être en cet équipage; [325] & il y a bien des villages où l'on la prendrait pour la Reine: & c'est pourquoy il y en a qui appellent des sonnets faits sur ce modèle, des Reines de village.

[§] Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le sût; & on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; & qu'aynsi ce bienfait nous le rend aimable; outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec luy incline nécessairement le cœur à l'aimer.

[§] Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable, & du réel; mais il faut que cet agréable soit réel.

[§] Quand on voit le style naturel, on est tout étonné, & ravi; car on s'attendait de voir un auteur, & on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon, & qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tous surpris de trouver un auteur: plus *poëtice quam humane locutus* [326] est [le mot est de Pétrone] Ceux là honorent bien la nature, qui luy apprennent qu'elle peut parler de tout, & même de Théologie.

[§] Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose

à une autre, si ce n'est pour le délasser, mais dans le temps où cela est à propos, & non autrement; car qui veut délasser hors de propos, l'assè. On se rebute, & on quitte tout là: tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

[§] L'homme aime la malignité; mais ce n'est pas contre les malheureux, mais contre les heureux superbes: & c'est se tromper que d'en juger autrement.

[§] L'Épigramme de Martial sur les borgnes ne vaut rien; parce qu'elle ne les console pas, & ne fait que donner une point à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta.* [Horace, Épître aux Pisons, 447] Il faut plaire à ceux qui ont les sentiments humains & tendres, & non aux âmes barbares & inhumaines. 1. C'est icy une lettre hébraïque.



Blaise Pascal
(1623-1662)